

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR

NORMAND ROUSSEL

«RADIOPHONIE, TECHNOLOGIE ET TRANSFERT CULTUREL:  
LE CAS DE CKAC (1926-1930)»

DÉCEMBRE 1991

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à monsieur Guildo Rousseau qui a accepté de diriger cette recherche. Le temps et les soins qu'il a investis à la lecture commentée des nombreuses versions du mémoire m'ont été d'un précieux secours tout au long de la rédaction. Je m'en voudrais de ne pas souligner la patience dont il a fait preuve, les encouragements, les suggestions et l'ouverture d'esprit qui ont permis de mener à terme cette étude. Je remercie également mon codirecteur monsieur Francis Parmentier qui a collaboré à l'élaboration de la recherche et à la révision du mémoire.

Je remercie la direction du Centre d'études québécoises de l'opportunité de m'avoir permis de poursuivre une recherche dans un champ d'études relié à mes compétences professionnelles.

Mes remerciements vont également à monsieur Reynald Rivard, à madame Anita Rivard, de même qu'à madame Nicole Bourget pour leur support moral et logistique. Enfin, j'adresse tout particulièrement mes remerciements à Thérèse, François et Robert pour l'altruisme qu'ils ont manifesté à mon égard et qui a rendu possible cette recherche dans le cadre de notre vie familiale.

## TABLE DETAILLEE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	iii
TABLE DETAILLEE DES MATIERES.....	iv
LISTE DES SIGLES.....	vii
LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX.....	viii
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	x
INTRODUCTION.....	11

## CHAPITRE I      LES TECHNIQUES CULTURELLES..... 25

1.    Le contexte technico-historique.    Les techniques traditionnelles de diffusion: l'écrit et le sonore; les techniques de transition: la téléphonie et la télégraphie sur fil; les nouvelles techniques: la T.S.F. et la radiophonie; l'évolution et la juxtaposition des techniques et de ses moyens.
2.    Les réseaux radiophoniques.    Au Québec: CKAC et CFCF; au Canada: le CNR radiodiffuseur; aux Etats-Unis: les réseaux CBS et la NBC; les affiliations canado-américaines: CKAC et CBS, CFCF et NBC.
3.    L'impact de la radio.    Sur les modes de vie des Québécois; sur les économies canadienne et américaine; sur les politiques provinciale et fédérale; sur la société en général. Les contrôles sur la radiodiffusion: la radio privée et la radio publique. Le Rapport Aird.    La Ligue Canadienne de la Radio. Conclusion.

## CHAPITRE II LE CONTENU DE LA RADIODIFFUSION..... 49

1. Présentation générale. Le volume de la documentation. Les conditions de diffusion. Le partage de la longueur d'onde entre les postes CKAC et CFCF. La langue de diffusion. La catégorisation. La répartition des heures de diffusion.
2. Les émissions musicales. La principale catégorie. Le tourne-disques "Columbia". Les pourcentages et le nombre d'heures de diffusion de la catégorie et de ses sous-catégories.
3. Les émissions d'actualités. La place occupée par cette catégorie dans la programmation. La situation entourant la diffusion des actualités. Les pourcentages et le nombre d'heures de diffusion de la catégorie et de ses sous-catégories.
4. Les émissions socioculturelles. Leur importance en fonction du temps et du nombre d'heures de diffusion. Les pourcentages et le nombre d'heures de diffusion de la catégorie et de ses sous-catégories. Conclusion.

## CHAPITRE III LES TRANSFERTS CULTURELS RADIOPHONIQUES... 73

1. Les émissions locales. Le contexte de diffusion. En direct du studio: la musique sur disques, les interprètes. A l'extérieur du studio: Montréal et les environs; le réseau occasionnel québécois. Les contenus québécois.
2. Les émissions du réseau canadien. Le système de diffusion. La programmation des émissions.
3. Les émissions du réseau américain avant 1931. La politique de diffusion. Le réseau CBS et son organisation. Les émissions offertes. Conclusion.

CHAPITRE IV	LA MODERNITE RADIOPHONIQUE ET LES TRANSFERTS CULTURELS.....	98
1.	La crise de la radio. La Commission d'enquête Aird sur la radio. Les recommandations de la Commis- sion. Le discours sur la diffusion privée ou publique. La polémique entre <u>La Presse</u> et <u>Le De- voir</u> . L'industrie de la radio. La Ligue cana- dienne de la radio.	
2.	Les enjeux culturels de la radio. Les modifica- tions sociales. La révolution technologique: intégration ou assimilation. L'accessibilité à la culture étrangère. Les réactions aux contenus culturels américains.	
3.	Les changements de sensibilités. Les perceptions émotives des Québécois; leurs intuitions et leurs préoccupations cognitives. L'imaginaire radiopho- nique. Conclusion.	
CONCLUSION.....		132
BIBLIOGRAPHIE.....		143
ANNEXE I.....		152
ANNEXE II.....		153

## LISTE DES SIGLES

ACA	Association Canadienne des Annonceurs
ACC	American Carbon Company
ACM	Association Canadienne des Manufacturiers
ACR	Association Canadienne des Radiodiffuseurs
AT&T	American Telegraph and Telephone Co.
CBS	Columbia Broadcasting System (Etats-Unis)
CFCF	Station radiophonique anglophone de Montréal
CKAC	Station radiophonique francophone de Montréal
CMC	Canadian Marconi Co.
CNR	Canadian National Railroad
CNRB	Réseau de radiodiffusion du CNR
CRBC	Canadian Radio Broadcasting Commitee
CRL	Canadian Radio League
NBC	National Broadcasting Corporation (Etats- Unis)
RCA	Radio Corporation of America

## LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX

Figure I	Total des heures de diffusion.....	51
Figure II	Moyenne des heures de diffusion par samedi.....	52
Figure III	Répartition annuelle des émissions sur l'ensemble de la journée du samedi.....	52
Figure IV	Importance des catégories par rapport à l'ensemble des émissions diffusées.....	55
Figure V	Total des heures de diffusion par catégorie d'émissions.....	56
Figure VI	Répartition des catégories sur 24 heures de diffusion.....	56
Figure VII	Sous-catégories de la catégorie musique...	59
Figure VIII	Sous-catégories de la catégorie actualités.....	67
Figure IX	Sous-catégories de la catégorie socio- culturelle.....	69
Figure X	Les modes et les techniques de diffusion..	76
Figure XI	La diffusion des transferts culturels radiophoniques.....	79
Figure XII	Extrait tiré du Programme Dow.....	81
Figure XIII	Extraits musicaux tirés du Programme Dow..	82



Figure XIV	Importance relative du contenu américain endogène.....	84
Figure XV	Le contenu musical américain dans les sous-catégories musique populaire et de danse.....	86
Figure XVI	Régions du Canada irradiées par les stations américaines.....	88
Figure XVII	Répartition des récepteurs radio sur l'ensemble du Québec.....	90
Figure XVIII	Exemple du contenu musical offert sur le réseau CBS.....	95
Figure XIX	Organisation systémique des organismes reliés au débat entourant le rapport Aird (1929).....	105
Figure XX	Rapport entre le contenu radiophonique américain et québécois.....	122
Figure XXI	Synthèse des contenus américains/québécois.....	124
Tableau I	Nombre d'heures de contenu radiophonique américain et québécois.....	121
Tableau II	Nombre de licences émises pour l'obtention d'un poste récepteur (1923-1940).....	152

## LISTE DES ILLUSTRATIONS

«The SIGNAL FIRE of TODAY».....	33
Les dix commandements qui doivent guider tout amateur de radio.....	48

## INTRODUCTION

Le présent mémoire aurait pu s'intituler «Radiophonie et changement». A toutes les époques, la vie sociale et ses pratiques changent les individus qui, à leur tour, influent sur la société. Il en est de même des institutions politiques ou culturelles qui, en se modifiant, modifient par la suite nos rapports sociaux et nos mentalités. De fait, suivant les époques et les milieux, le changement est toujours quelque chose de relatif, éminemment relié au développement des sciences et des technologies. Aussi peut-on affirmer sans se tromper que les changements qui affectent aujourd'hui les sociétés modernes sont le résultat, pour une grande part, du monde des communications. L'explosion technologique des cinquante dernières années dans les domaines des ordinateurs, des satellites, des techniques d'enregistrement et de diffusion, pour ne citer que ceux-là, entraîne une transformation radicale, et ce à l'échelle planétaire, des rapports entre les hommes et entre ceux-ci et les machines qui leur servent à communiquer.

Certes, les technologies de la communication ne sont pas les seules causes des changements et des mutations sociales de ces dernières années. Mais sans elles, notre société serait bien différente. En effet, les technologies de la communication sont à l'origine de tout changement parce qu'elles sont indispensables à la culture elle-même. Pour acheminer l'eau dans les résidences, la science a développé une technique de transport par canalisation. Il en est de même du vécu culturel entre les individus, ou du «transport» de la culture d'une société vers une autre: tantôt il emprunte une technique particulière, tantôt il nécessite un ensemble de techniques. De fait, il est tout à propos de parler de «technologie du transfert culturel», tant les sociétés ont développé entre elles des réseaux complexes de communication. Quant à nous, c'est la technologie de la radiodiffusion que nous avons privilégiée, ce qui nous permettra d'analyser la programmation du poste CKAC à la lumière des transferts culturels radiophoniques nord-américains au Québec au cours des années vingt.

Lancée en 1922, la station CKAC de Montréal occupe durant cette décennie une position stratégique importante dans la radiodiffusion canadienne. Située dans un environnement culturel de langue anglaise (Etats-Unis et Canada), la station diffuse en français et en anglais un contenu souvent étranger à l'ensemble des auditeurs du Québec.

Par ailleurs, les émissions des postes ou des réseaux américains, nettement plus puissants en nombre de kilowatts et en longueurs d'ondes disponibles, débordent les frontières et sont souvent captées plus facilement que les émissions de plus faible puissance, irradiées par les stations canadiennes. Il en résulte une sorte de domination d'une culture radiophonique sur une autre. Mais on peut aussi se demander si la radio américaine laisse indifférents les Canadiens et les Québécois qui la captent? A cet égard, qu'en est-il des pratiques de diffusion de CKAC? La question est pour nous fondamentale. Elle est même au coeur de notre présente enquête sur les technologies des transferts culturels radiophoniques nord-américains entre les années 1926 et 1930.

\*

Notre recherche ne part pas à zéro. Depuis quelques décennies un certain nombre de travaux ont été publiés sur la radio au Canada. L'ensemble de ces études traitent principalement de la politique canadienne en matière de radiodiffusion. Citons, parmi les plus pertinentes, le mémoire de Carole Laflamme, intitulé «Le Développement de la politique canadienne en matière de radiodiffusion», déposé à l'UQAM en 1979; ainsi que celui de Bernard Montigny intitulé «Les Débuts de la radio à Montréal», également déposé à

l'Université de Montréal au cours de la même année. Retenons encore l'étude de Frank W. Peers, parue sous le titre The Politics of Canadian Broadcasting (1920-1951) en 1973, de même que l'article de Margaret Prang, «The origin of Public Broadcasting in Canada», publié en 1965 dans le numéro de mars de la revue The Canadian Historical Review.

L'historiographie de la radio canadienne constitue une source importante de la documentation pour qui veut entreprendre des études en ce domaine. Peu d'études abordent cependant le phénomène de la radiodiffusion par le biais de la culture ou de la technologie du transfert culturel. Si des recherches comme celles d'Elzéar Lavoie, de Pierre Pagé, de Renée Legris ou de Paul Brand abordent la question des contenus radiophoniques, elles n'en épuisent pas le sujet. L'histoire culturelle de la radiophonie au Canada au cours des années vingt et trente est encore à faire. C'est dans le but d'élargir le champ des connaissances sur le sujet que nous avons pour notre part entrepris l'étude des transferts culturels radiophoniques nord-américains dans la programmation de CKAC avant son affiliation officielle au réseau CBS en juillet 1929.

\*

Notre recherche porte précisément sur le phénomène des

transferts culturels par le biais des techniques particulières à la radiodiffusion. Par leurs multiples nouveautés, ces techniques représentent à partir des années vingt un apport important à la modernisation du transport de l'information. L'amalgame des techniques traditionnelles -- le disque et la téléphonie -- à celles de la radiophonie va en effet rendre possible des configurations qui auront pour effet de diversifier non seulement les contenus radiophoniques mais aussi leur provenance. Autrement dit, ce sont tout particulièrement les sources et les modalités du transfert culturel qui nous intéressent en tout premier lieu. L'analyse de leurs contenus devrait nous informer sur les pratiques ou les attentes culturelles, voire sur les imaginaires sociaux, qui nourrissent l'univers culturel de la société québécoise au cours des années vingt.

\*

Notre corpus principal d'analyse se compose de la programmation des samedis de CKAC, parue dans le journal La Presse de 1926 à 1930. Plusieurs raisons ont motivé le choix de cette journée et de cette période. A notre avis, la radiodiffusion, à la station montréalaise CKAC, a suivi des phases de développement qui sont à l'image des réalités socio-économiques, politiques et techniques de l'époque. Ainsi, comme le mentionne Bernard Montigny, les années 1922

à 1924 pourraient être qualifiées de naissance et d'improvisation du poste, celles de 1925 à 1930 de période d'ajustement et de maturité et, finalement, celles qui débutent avec les années trente d'ère du professionnalisme.

Nous avons donc choisi la période de 1925 à 1930 comme correspondant à l'étape où les modifications techniques sont importantes dans le domaine de la radiophonie. Cependant, le manque de continuité dans la parution des contenus détaillés de la programmation de CKAC dans le journal La Presse au cours de l'année 1925 nous a forcé à débiter notre recherche en 1926. Quant à l'année 1930, elle représente, avec la publication en 1929 du Rapport de la Commission royale d'enquête sur la radiodiffusion (Commission Aird), un tournant dans le développement de la radio publique et privée au Canada.

Nous avons examiné plus de 1 800 heures de programmation de CKAC. Tirées de la chronique «La radio» de La Presse, ces heures de programmation ont été aussi comparées, très souvent pour des raisons de clarté, à celles parues dans le journal Le Devoir au cours des mêmes années. Enfin, nous avons puisé dans des sources diverses une foule d'informations techniques sur la radiodiffusion, notamment dans le «Rapport Aird» sur la radio au Canada. La compilation et le traitement des informations ont été effectués à



partir d'une base de données qui nous a permis de classer ces heures de diffusion en trois grandes catégories: la musique, les actualités, et les émissions socioculturelles. Ce qui nous a fourni, soit en valeurs absolues (nombre d'heures), soit en valeurs relatives (pourcentage), le nombre d'heures effectives de diffusion pour chacune des catégories et de leurs sous-catégories. De la même manière, nous avons établi des séries et des sous-séries en regard des heures quotidiennes de diffusion, du nombre d'émissions ou de programmes radiophoniques diffusés localement, ou par l'intermédiaire de réseaux américains ou canadiens.

\*

Nous nous proposons d'étudier la radiophonie à la lumière d'un certain nombre de concepts qui permettront d'explicitier l'avènement de la modernité radiophonique dans une société, à un moment donné de son histoire. Selon Jean Baudrillard, la modernité peut se définir comme l'amalgame des compromis qui surviennent dans une culture entre l'innovation et la tradition. Mais un tel amalgame suppose, il va sans dire, une dynamique beaucoup plus profonde: échanges et rapports de force entre les individus ou les groupes sociaux qui luttent soit en faveur de l'innovation, soit en faveur de la tradition, l'accueil ou le refus de tout contact entre

une société et celles qui l'entourent, rapport de force encore entre les développements scientifiques et intellectuels qui modifient peu à peu les mentalités, les habitudes de penser et les sensibilités des gens.

La modernité, écrit Baudrillard, est un compromis entre plusieurs systèmes:

Le système traditionnel (tribal, clanique, lignager) oppose au changement la plus forte résistance, et les structures modernes (administratives, morales, religieuses) y nouent de curieux compromis. La modernité y passe toujours par une résurgence de la tradition, sans que celle-ci ait pour autant un sens conservateur. Fauvet décrit même comment les paysans des Aurès réactivent des mécanismes politiques traditionnels par exigence de progrès, pour protester contre la trop lente diffusion, dans leurs régions, des instruments et des signes de la modernité<sup>1</sup>.

Voilà donc sommairement évoqué le cadre général de notre mémoire. A nos yeux, l'avènement de la modernité est inséparable des découvertes scientifiques et technologiques qui la véhiculent. Autrement dit, la technologie constitue pour nous l'ensemble des techniques qui sont en rapport, comme l'affirme notamment Abraham Moles, avec les phénomènes culturels dans une interaction entre macro et micro-milieus. Il en est de même de l'avènement de la modernité de la radio au cours des années vingt. Non seulement la diffusion d'une technique radiophonique véhicule avec elle une culture, mais

---

1. Jean Baudrillard, «Modernité», Encyclopaedia Universalis, vol. 15, p. 553.

son accueil et son contenu culturel dépendent des changements que la société est prête à intégrer dans sa culture. Enfin, la modernité radiophonique est le fruit des ajustements qui s'effectuent entre les milieux diffuseurs et récepteurs. Comme on peut s'en rendre compte, la modernité radiophonique est sous cet angle un fait historique et culturel éminemment liée aux phénomènes d'acculturation, ou si on préfère aux transferts culturels véhiculés par une ou plusieurs techniques radiophoniques.

C'est, en effet, en nous appuyant sur le concept d'acculturation, tel que défini par Nathan Wachtel, que nous nous proposons d'étudier la dynamique de la modernité radiophonique. Essentiellement, pour Wachtel, l'étude de la culture se fonde sur la notion d'ensembles structurés. Toute culture est un fait enrobant à l'intérieur duquel peut se manifester une dynamique d'acculturation dont les effets mobilisateurs s'ajustent à une situation historique spécifique. L'acculturation oscille en fait entre deux pôles: l'«intégration» et l'«assimilation».

Dans le processus d'intégration, des éléments culturels exogènes sont incorporés dans le système culturel endogène. De tels ajouts demandent nécessairement des ajustements et des réadaptations de la part des traditions d'une société. Dans le processus de l'assimilation, l'adoption d'éléments

culturels exogènes provoque au contraire une élimination des traditions endogènes, c'est-à-dire une dissolution des pratiques et des identités culturelles, au point de favoriser l'émergence de variantes de la culture étrangère<sup>2</sup>.

Au plan des transferts culturels «technologiques», nous nous inspirons des travaux de Michel Espagne et de Michaël Werner, dont les hypothèses d'interprétation complètent bien celles de Baudrillard sur la modernité et celles de Wachtel sur l'acculturation. Plusieurs notions pertinentes se dégagent en effet de leur étude: celle des «réseaux» de communication d'abord, puis celle de «frange culturelle» entre les deux cultures et celle d'«apport de la technologie». Pour les auteurs, c'est «[...] l'analyse des véhicules économiques, technologiques et humains du transfert culturel, et ceci à la fois dans leurs caractéristiques individuelles et dans les réseaux qu'ils constituent», qui permet d'avoir un regard à la fois historique et critique sur les caractéristiques de l'«industrie» de la culture. Enfin, pour Espagne et Werner «les premières manifestations d'un transfert ne sont pas des oeuvres, [...] mais des individus échangeant des informations ou des représentations

---

2. Voir Nathan Wachtel, La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou durant la Conquête espagnole, Paris, Editions Gallimard, 1971, 396 p. Voir aussi du même auteur «L'Acculturation», dans Faire l'histoire. Nouveaux problèmes. Sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris, Editions Gallimard, 1974, p. 124-145.

et se constituant progressivement en réseaux<sup>3</sup> ».

\*

Au plan politique, c'est sans contredit autour du nationalisme canadien confronté à l'impérialisme américain, que survient au cours des années vingt la crise de la radio. Très bien rappelé dans le mémoire de Carole Laflamme<sup>4</sup>, cet affrontement idéologique a également retenu l'attention d'Alain Canuel, qui a étudié les enjeux économiques de la radiodiffusion au Canada et aux Etats-Unis<sup>5</sup>. Bref, la modernité technologique que représente la radiophonie au cours des années vingt véhicule des contenus culturels nord-américains qui viennent ébranler les assises des cultures canadienne et québécoise. Ces contenus radiophoniques sont diffusés soit de façon endogène, c'est-à-dire directement à partir du studio CKAC ou des grands hôtels de Montréal, soit

- 
3. «La Construction d'une référence culturelle allemande en France genèse et histoire (1750-1914)», Annales. Economies. Société., vol. 42, no 4, juillet-Août 1987, p. 969-992. Aux notions déjà mentionnées, les deux auteurs analysent également celles d'espaces culturels nationaux, de hiérarchie des valeurs, de traditions culturelles, de transgression des délimitations instaurées et de réduction de l'hétérogénéité culturelle.
  4. «Le Développement de la politique canadienne en matière de radiodiffusion», Montréal, UQAM, Département de sociologie, 1979, p. 28-46.
  5. «La Présence de l'impérialisme dans les débuts de la radiophonie au Canada 1900-1928», dans le Journal of Canadian Studies, vol. 20, no 4, Hiver 1985-86, p. 45-59.

de façon exogène par l'entremise du réseau canadien CPR ou du réseau américain de CBS. Devant une telle avalanche d'ondes américaines, les élites canadiennes et québécoises ne tardent pas à exiger la protection du territoire radiophonique canadien, et par conséquent de la culture canadienne elle-même.

\*

Notre mémoire se divise en quatre chapitres. Dans le premier, nous décrivons les aspects sociohistoriques et techniques de la radiophonie au Canada. Nous y abordons principalement l'organisation et l'interrelation des réseaux radiophoniques canadiens et américains, ainsi que leur impact culturel sur les sociétés canadienne et québécoise.

Notre deuxième chapitre présente les données que nous avons recueillies à partir de notre enquête sur la programmation radiophonique de CKAC parue dans le journal La Presse entre 1926 et 1930. Nous décrivons d'abord les émissions qui étaient à l'horaire lors des 260 samedis qui couvrent la période étudiée. L'analyse de l'organisation de cette programmation par catégories et par périodes de diffusion fait également partie de ce chapitre. Finalement, ce sont chacune des sous-catégories de la programmation qui sont décrites et présentées en heures de diffusion.

Notre troisième chapitre met en relation les catégories d'émission et les contenus irradiés. De ces pratiques de diffusion, nous dégagons ce qui constitue en fait les transferts culturels radiophoniques émis directement par la station CKAC, ou indirectement par son affiliation aux réseaux nord-américains. Il se dégage alors deux grandes catégories d'émissions qui fondent à proprement parler notre objet d'étude: soit les émissions endogènes (ou québécoises), soit les émissions exogènes ou en provenance des Etats-Unis ou du Canada anglais.

Notre quatrième et dernier chapitre vient établir les liens qui existent entre les données décrites et analysées dans les chapitres II et III de notre mémoire et l'imaginaire social de la radio. Il se divise en trois grandes sous-parties. La première traite de la crise de la radio à travers l'histoire et des recommandations de la Commission Aird. La deuxième analyse les enjeux culturels d'une radio qui doit répondre aux attentes du public, et enfin, notre dernière section présente les changements de sensibilités que provoque la radio elle-même dans l'environnement culturel québécois.

C'est à travers la technologie de la radio que nous abordons l'étude des transferts culturels radiophoniques contenus dans la programmation de CKAC au cours des années

vingt. Une telle approche permet, à notre avis, de donner une image plus complète de la réalité radiophonique de l'époque. Dès sa naissance, la radio est un enjeu culturel et politique. Sa nouveauté technologique se révèle un puissant émetteur de culture. Il est peu surprenant de la retrouver au coeur des changements qui atteignent la société québécoise au cours des années vingt.



## CHAPITRE I

### LE CONTEXTE SOCIOCULTUREL

#### 1. Les techniques du transfert culturel

A la fin des années vingt, le cinéma et l'industrie du disque américain injectent dans l'environnement culturel québécois des pratiques visuelles et sonores tout à fait nouvelles. De telles pratiques dépassent d'emblée le débat idéologique qu'elles suscitent. Elles sont la conséquence d'un agencement particulier de la technique du disque, de la radio et de la diffusion en réseaux, qui s'inscrivent à leur tour dans une trajectoire de développement technique amorcée auparavant par l'arrivée de la télégraphie et de la téléphonie. Cette configuration spécifique de techniques a pour effet de favoriser le transfert d'éléments culturels américains vers le Canada et le Québec dont les économies doivent justement s'ajuster à l'essor industriel et commercial de leurs voisins du sud.

Au cours de ce premier chapitre nous ferons donc une analyse de ces principales techniques. Nous les regrouperons en trois catégories. D'abord les techniques traditionnelles: l'écriture et le disque; puis les techniques de transition: la téléphonie et la télégraphie sur fil, et enfin, les techniques nouvelles pour l'époque: la télégraphie sans fil et la radiophonie. Nous examinerons également la juxtaposition des techniques et des moyens de diffusion, soit le disque, les réseaux de radiodiffusion et les techniques utilisées par la station montréalaise CKAC. Nous analyserons aussi l'impact de cette configuration sur la société et la culture québécoise, et finalement sur les raisons politiques qui poussent le gouvernement fédéral à créer en 1928 la Commission Aird.

\*

Si la presse à grand tirage, le livre et les périodiques demeurent autour des années vingt les techniques et les moyens de diffusion de la culture les plus répandus, de nouvelles techniques d'enregistrement et de diffusion donnent aussi naissance à des média d'information différents de l'écrit. Ainsi les enregistrements sur disque connaissent, sous l'impulsion des découvertes électriques, une nouvelle expansion. Le disque, un peu moins fragile que son prédécesseur le cylindre, est encore gravé à l'épo-

que dans une cire plus ou moins stable qui ne résiste pas toujours aux utilisations répétées. Il demeure de toute façon le seul moyen de conserver l'information orale et musicale de l'élite artistique. En d'autres mots, le disque 78 tours est la mémoire culturelle de toute une époque. Tous les genres musicaux des années folles ou de l'entre-deux-guerres s'y retrouvent gravés. Les vedettes les plus célèbres de la musique populaire et du jazz y ont enregistré leurs plus célèbres compositions ou interprétations<sup>1</sup>.

Ce n'est cependant qu'avec la venue du disque électronique, rendue possible grâce au développement de la radio et de la lampe amplificatrice, que l'industrie du disque peut réellement voir le jour et parvenir à un développement commercial sérieux. Le disque, dont les stations de radio font un usage systématique, sert de support économique à la transmission de l'information et de la programmation musicale. Durant les années de crise, l'usage du disque par la radio est tellement répandu qu'il provoque une chute de ses ventes auprès de ceux qui avaient l'habi-

---

1. Toutes les références concernant les enregistrements sur disque sont tirées du répertoire suivant: R.D. Kinkle, The Complete Encyclopedia of Popular Music and Jazz. Ce répertoire contient également un bref résumé de l'histoire culturelle et industrielle du disque et des liens avec la scène et la radiodiffusion.

tude d'en acheter régulièrement<sup>2</sup>. Parmi les compagnies de disques qui parviennent à survivre notons, la «Columbia Recording», filiale de la «Columbia Broadcasting System» et la compagnie Victor, associée à la «Radio Corporation of America». En somme, si au Québec la commercialisation du disque est tributaire des productions américaines, aux Etats-Unis, par contre, le monde du spectacle alimente le domaine du disque, de la musique populaire et du jazz. Le disque offre aussi aux amateurs de musique de cinéma, la voix des interprètes à la mode, tels Al Jolson, Bing Crosby, de même que la musique des grands orchestres de danse comme ceux de Jack Benny, de Glen Miller et, plus tard, de Guy Lombardo.

La télégraphie sur fil libère aussi le transport de l'information des contraintes traditionnelles des routes et du chemin de fer. Née en même temps que ce dernier, la télégraphie parcourt les mêmes réseaux et devient avec les années partie prenante du médium ferroviaire. Son avantage est de diminuer les distances par le facteur temps. Encore aujourd'hui, la télégraphie sert de moyen de contrôle et de communication interne au sein des réseaux de chemin de fer. Le monde des affaires et de la politique l'utilise aussi fréquemment. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont principalement les gouvernements, les institutions publi-

---

2. Ibid., p. XXXVIII.

ques, les journaux et les salles de nouvelles qui en font le plus grand usage. Offert exclusivement par les compagnies ferroviaires, ce service joue durant les années vingt et trente un rôle important dans l'acheminement de l'information au Canada. La télégraphie sur fil impose cependant une contrainte; l'information doit être codée à la transmission et obligatoirement décodée à la réception. Cette façon de faire nécessite l'intervention d'un spécialiste du codage et du décodage entre le médium et les utilisateurs.

\*

C'est la téléphonie qui viendra donner aux réseaux radiophoniques l'instrument de transmission et de réception qui leur manquait. Il convient en effet de noter que les réseaux téléphoniques à courtes ou à longues distances joueront dans l'histoire de la radio le rôle majeur de transporteur et de relais entre la station maîtresse et les stations affiliées. Les prises de son en dehors des stations de radio sont elles aussi acheminées vers les studios par l'entremise de liens téléphoniques.

En effet, l'arrivée et le développement rapide de la téléphonie facilitent nettement la réduction des distances entre les individus. La communication humaine se voit

offrir un médium qui permet le transport de l'information en réduisant les intermédiaires et en éliminant le codage. Phénomène essentiellement urbain à ses débuts, la téléphonie ne tarde pas à se répandre dans les régions limitrophes des villes et, parfois même, en régions plus éloignées. Alimentée en courant électrique à partir de centrales, la téléphonie apparaît dans les régions rurales plusieurs décennies avant l'électricité. Déjà, à la fin des années trente d'immenses réseaux couvrent l'ensemble des Etats-Unis. Au Canada, les principales villes sont dotées d'un système téléphonique qui déborde le milieu urbain et les relie entre elles.

Les recherches en matière de transport de l'information donnent aussi naissance à la télégraphie sans fil. Développée par Marconi à la fin du XIXe siècle, la T.S.F.<sup>3</sup> réduit davantage les distances entre les émetteurs et les récepteurs. Tout individu possédant l'équipement nécessaire et se situant dans le champ d'irradiation, est en mesure de recevoir une information codée. Comme pour la télégraphie sur fil, le code morse sert au codage des informations qu'impose ce mode de transmission. La T.S.F., rend à l'époque d'immenses services à la navigation et aux

---

3. Certains auteurs utilisent l'abréviation «T.S.F.» pour signifier indifféremment la technique ou un appareil de radiodiffusion. Nous employons ce terme exclusivement dans le sens technique de transmission de données codées à partir du morse.

communications intercontinentales. S'inspirant de la télégraphie sur fil, la compagnie Marconi met sur pied au début des années vingt un service de messagerie appelé «Marconigram<sup>4</sup>». Libérées du support métallique, les transmissions d'informations de la T.S.F. se font cependant tous azimuts. Un tel état de chose n'est pas sans provoquer des incidents maritimes qui forcent alors les gouvernements à établir une législation sur le contrôle et l'usage de la TSF. Ainsi s'explique le fait que la TSF canadienne fut dès ses origines placée sous la juridiction du ministère fédéral de la Marine et des Pêches.

Pendant que Marconi poursuit ses recherches sur la radio dans le même sens que le codage du système de Morse, un autre Canadien, Reginald Aubrey Fessenden, donne naissance à la radiodiffusion. En 1906, il transmet, le premier, la voix humaine et la musique en partant d'une technique différente de celle de Marconi: l'enregistrement sur disque. Aux traditionnels «bip bip» de la TSF, Fessenden substitue un signal de radio-fréquence continu, modulé par la voix humaine ou par des instruments qui produisent des sons.

Dans les années qui suivent la Première Grande Guerre,

---

4. Un exemple de cette forme de télégramme apparaît en première page du journal La Presse de Montréal du mercredi 3 mai 1922, p. 1.

la radio ne cesse de se répandre dans toutes les classes de la société. Les statistiques sur le nombre de licences émises par le ministère fédéral de la Marine et des Pêches, pour l'utilisation des récepteurs, démontrent une croissance continuelle entre les années 1924 et 1935<sup>5</sup>. La radio est vraiment devenue le moyen de communication de masse le plus populaire de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

\*

D'autres développements technologiques permettent également l'expansion de la radiophonie. Ainsi l'enregistrement sur disque fut sans contredit l'une des techniques qui favorisa le plus le développement et la rentabilisation des stations radiophoniques. Avant la venue d'une technique adéquate permettant l'écoute et la rediffusion des enregistrements sonores, la radio devait s'en remettre aux musiciens et aux orchestres qui s'exécutaient dans les studios. C'est à peu près à la même période que des postes récepteurs «combinés» offraient, dans un même appareil, les possibilités de la radio et du disque.

---

5. Paul Brand, «The Twentieth Century Bible: Listening to the Radio in Montreal, 1924-39», The Register, 1-2 (Mars 1980) vol. 2, p. 109; voir aussi F.W. Peers, The Politics of Canadian Broadcasting, p. 18.



# The SIGNAL FIRE of TODAY

PIONEERS of the old west were amazed to see how quickly the Indians learned of their presence.

The advance of a wagon train was known days ahead. Even a lone trader was known long before he arrived in the Indian camp.

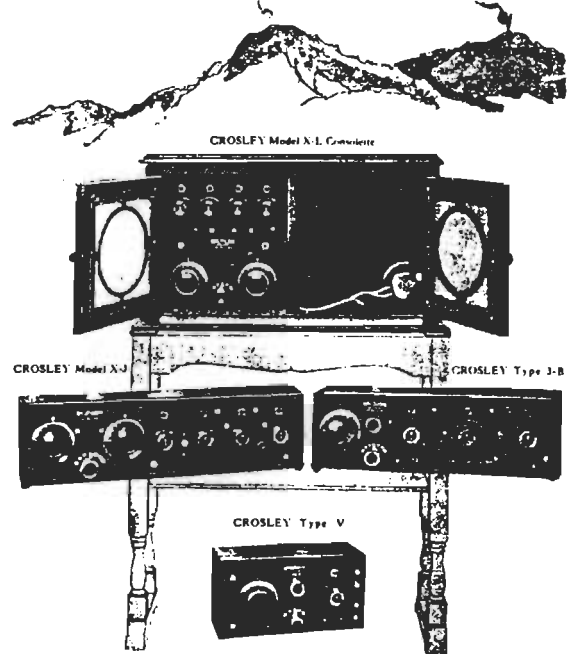
Eventually the pioneers learned that the savages had a highly perfected signal code. From mountain top the signal fire blazed its message at night, or by day sent up its smoke in columns, wreaths, puffs—white smoke, black smoke—it carried a story far and wide.

Gone are the signal fires. Scattered are the tribes. Today the Westerner in remotest places receives his message by Radio—the Modern Signal Fire.

*The Crosley Radio Corporation owns and operates Broadcasting Station W. L. R.*



**CROSLEY**  
Better - Cost Less  
Radio Products



## A Crosley Receiver for Everyone

**CROSLEY TYPE V. PRICE \$14.00**

A one tube regenerative set, licensed under the Armstrong U. S. Patent No. 1,112,118. Actual performance of this little receiver have proven a revelation to the radio world. The McMillan expedition has recently been clearly brought in with this instrument as well as Honolulu and other far distant points.

**CROSLEY TYPE J-B. PRICE \$11.00**

This 2 tube regenerative receiver licensed under Armstrong U. S. Patent No. 1,112,118 combines the Crosley Type V and the Crosley two stage amplifier. In the hands of amateurs and professionals alike it has consistently out-performed new coming a great deal more. A person hearing a broad ranging station may turn off the set by throwing switch and come back later without re-tuning.

**CROSLEY MODEL X-J. PRICE \$35.00**

A four tube radio frequency set combining one stage of Tuned Radio Frequency Amplification, a Detector and two stages of Audio Frequency Amplification. At bringing in distant stations we believe no instrument can equal it. Local interference is easily and quickly tuned out. We unhesitatingly claim that the Crosley Model X-J is the best receiver ever offered to the public.

**CROSLEY MODEL X-L Complete. PRICE \$118.00**

A duplicate of the Model X-J except for the arrangement and mounting into a beautiful mahogany cabinet with the addition of a built in loud speaker. Space is provided in the cabinet for housing the necessary batteries. A special mahogany stand as illustrated in outline for the Model X-L may be had for \$25 extra.

This instrument provides an exquisite piece of furniture for any home together with all the pleasure of a long distance radio receiver.

*Crosley Instruments Are Sold By Best Dealers Everywhere*

Write for Complete Catalog which fully describes the Crosley line of regenerative and radio frequency receivers and parts.

## THE CROSLEY RADIO CORPORATION

POWEL CROSLEY JR., President

Formerly

The Precision Equipment Company and Crosley Manufacturing Company

425 ALFRED STREET

CINCINNATI, OHIO

### MAIL THIS COUPON TODAY—

The Crosley Radio Corporation,

425 Alfred St., Cincinnati, O.

Gentlemen:—Please mail me free of charge your complete catalog of Crosley instruments and parts.

Name .....

Address .....

Source: Scientific American, avril 1924, p. 218.

L'amélioration des techniques de raccordement sonore va finalement permettre de relier entre eux des équipements de reproduction du son. Ainsi la sortie audio d'un tourne-disques électronique, branchée à un commutateur, rend possible sa liaison au modulateur de l'émetteur de la station. En plus du microphone, les lignes téléphoniques peuvent être également reliées au système de diffusion. La console de commutation offre donc une flexibilité en ce qui regarde la sélection et la provenance des contenus de programmation. Le branchement simplifié de cet appareil au transmetteur facilite la diffusion répétée des airs populaires à la demande du jour et des auditeurs. En somme, c'est cet agencement de techniques du disque et des réseaux de radiophonie qui véhiculent vers le Québec durant plusieurs décennies des éléments de la culture américaine et canadienne.

\* \* \*

## 2. Les réseaux radiophoniques

Au cours des années vingt et trente, des circuits et des lignes téléphoniques relient de plus en plus les unes aux autres les stations qui forment alors de grands réseaux. Autrement dit, les ressources de la télégraphie et de la téléphonie sont des accessoires nécessaires au

bon fonctionnement des réseaux radiophoniques et du relais des messages. C'est ainsi qu'au plan technique l'usage de ces pratiques de «réticularisation» permet de pallier aux interférences entre les stations et à la pénurie de fréquences de transmission. Cette façon de faire limite cependant la puissance d'irradiation aux localités environnantes du transmetteur. Pour les stations affiliées aux réseaux, une foule de services et de contenus sont néanmoins disponibles à des coûts abordables, ce qui fera souvent, à l'époque de la crise économique, la différence entre le succès ou l'échec des entreprises de radiodiffusion<sup>6</sup>.

\*

C'est avec la station CKAC de Montréal que débute vraiment le transfert au Québec d'émissions radiophoniques en provenance des Etats-Unis. , En 1922, le journal La Presse installe un émetteur sur le toit de ses bureaux, rue St-Jacques. En plus d'être la première station française d'Amérique, CKAC est aussi la première à offrir une programmation régulière.

Au début des années trente, le poste, avec ses 5 000 watts, et grâce aussi au journal La Presse, devient le seul

---

6. Ibid., p. 81-82 et 116.

diffuseur francophone d'importance de l'Est canadien. Ses diffusions irradiant une grande partie du Québec et débordent les frontières de l'Ontario et des Etats-Unis. Lors de conditions atmosphériques favorables, certaines de ses émissions sont captées dans le Grand-Nord et au sud des Etats-Unis. Au cours de l'année 1928, le poste CKAC diffusera pour la première fois, sur une base régulière, des émissions américaines grâce au réseau CBS, auquel il se joindra au début des années trente<sup>7</sup>. Ces émissions sont au goût du moment, allant de la musique classique et des opéras à la musique populaire et au jazz. Les émissions locales de musique de disques, de même que celles en provenance du réseau américain, sont inscrites dans la programmation courante de CKAC qui paraît quotidiennement dans La Presse<sup>8</sup>.

Aux Etats-Unis, la «National Broadcasting Corporation», issue de l'union des principaux fabricants américains de composantes et de l'«International Téléphone and Telegraph», devint, en 1926, le premier réseau radiophonique d'importance en Amérique. Le succès commercial de l'expé-

---

7. F.W Peers, The Politic of Canadian Broadcasting, p. 58.

8. La programmation de CKAC figure quotidiennement dans la rubrique LE RADIO du journal La Presse. Cette rubrique décrit également la programmation des stations américaines. Au début des années vingt, avant même que CKAC ne diffuse sur une base régulière, les émissions américaines de même que les conditions de réception font partie des informations de la rubrique LE RADIO.

rience donne officiellement naissance, en 1929, à un autre réseau, celui de la «Columbia Broadcasting System». Ces réseaux diffusent, en 1930, sur l'ensemble du territoire des Etats-Unis et du Canada. A Montréal, outre le poste CKAC affilié au réseau CBS, nous retrouvons le poste CFCF affilié à la NBC<sup>9</sup>. Enfin, la compagnie des chemins de fer le Canadien National opère pour sa part, un réseau canadien avec quelques stations dont elle est propriétaire. Sur le même modèle que les réseaux américains, le CN utilise cependant, de façon intermittente, les stations canadiennes existantes pour ses diffusions d'une mer à l'autre.

\* \* \*

### 3. L'impact de la radio

Mise à part son influence sur la culture, ce que nous examinerons dans les prochains chapitres, la radio, technique de diffusion de l'information, provoque certaines modifications dans les modes de vie. Ce nouveau médium manifeste déjà son emprise dans les secteurs économique et politique des Québécois. Une polémique entre le secteur privé et le secteur public donnera par ailleurs naissance en 1928 à la Commission d'enquête Aird sur la radiodiffusion,

---

9. F.W. Peers, The Politic of Canadian Broadcasting, p. 10-22 et 79.

sur ses contenus de programmation et sur sa juridiction. De façon globale<sup>10</sup>, et ce malgré l'invention et la mise en service des premières stations de radio, le Canada et le Québec sont très rapidement dépassés par les Américains qui monopolisent le territoire «hertzien» en Amérique du Nord.

Comment peut-il en être autrement? En 1920, le Canada possède la deuxième plus grande étendue de terre au monde avec la plus faible densité de population. Les problèmes de communication sont à la proportion de son territoire, tandis que les solutions sont tributaires de ses ressources et de sa démographie. Comment un pays jeune, aux marchés culturels exigus, peut-il résister à la dominance et à la puissance des transmissions d'une radio américaine supportée par les apports financiers de l'industrie?

\*

A ses débuts, la radio assume principalement deux tâches: divertir et informer. Ces nouvelles formes de communication permettent de convertir et de recevoir en

---

10. Voir l'annexe I du présent mémoire où nous présentons une chronologie assez exhaustive des principaux faits historiques entourant l'histoire de la radio au Canada et au Québec.

sons, les pratiques d'une culture réservée jusqu'ici au lecteur. La prise de conscience d'un tel état de choses est assez rapide chez les propriétaires et administrateurs de journaux, pour qui la réception de l'information est trop souvent tributaire des moyens de transport traditionnels que sont la route et le chemin de fer. Déjà la télégraphie avait ébranlé l'homogénéité et la centralisation des industries, des institutions et des gouvernements consommateurs et initiateurs d'information. La mise en ondes de stations radiophoniques par les journaux, déjà familiers avec le monde des ondes électriques de l'information, a donc pour effet d'atténuer rapidement le rôle des cultures orales de la communication et des pouvoirs centralisateurs des institutions et des gouvernements bureaucratiques. L'accès à l'information n'est maintenant plus réservé aux détenteurs de pouvoir.

Comme pour toutes autres innovations, la radio s'oppose aux techniques, aux structures socioculturelles existantes. Bien qu'elle naisse dans l'indifférence, elle entre en conflit avec des modes de communication orale et écrite. Ainsi une mutation s'amorce qui bouleverse directement les pratiques traditionnelles, lentes et géographiquement restreintes, de diffusion de l'information. La nouvelle et le reportage court-circuitent le réseau des

«postillonneurs» oraux de la diffusion de la nouvelle. L'information diffusée par la radio devient formelle et factuelle.

Les nouvelles radiophoniques parviennent à de grandes distances avant l'écrit et les journaux. Bientôt elles donnent naissance à des professions jusqu'alors inconnues: animateur, interviewer et vulgarisateur, qui vont supplanter le «raconteur» de cuisine. Des sons aux rythmes familiers et souvent aux airs étrangers rivalisent avec les «violonneux». La chansonnette, pas toujours française, alimente de plus en plus les soirées d'écoute familiale autour de la «boîte à musique». On se rassemble chez un voisin propriétaire de la boîte magique pour l'audition d'opérettes ou de concerts autrefois réservés à l'élite sociale. Le poste récepteur occupe de plus en plus la place d'honneur dans le salon ou la pièce de rencontre familiale. Grâce à leurs ressources financières et à la puissance de leurs transmetteurs, les diffuseurs américains inondent pour une part le Québec de pratiques culturelles étrangères aux nôtres. Les saccades des rythmes des «gospels» et du jazz commencent à se faire entendre. Les nouvelles nationales et internationales sont déjà à la portée du bouton syntoniseur. Les annonces publicitaires locales et américaines n'y sont pas sans perturber la stabilité des marchés économiques.



Dans un tel processus, le message devient produit et le changement culturel devient consommation. De fait, la radiodiffusion se révèle un émetteur privilégié capable de rejoindre toutes les couches de la société. La production de récepteurs radiophoniques peu coûteux devient l'une des préoccupations premières des détenteurs du pouvoir «électro-magnétique». Il en est de même du développement des circuits et des lignes téléphoniques qui relient les unes aux autres les stations pour former de grands réseaux. Aux Etats-Unis, la ITT («International Telegraph and Telephone») devient le maître d'oeuvre de la radiodiffusion et l'un des principaux actionnaires de réseaux. En somme, les ressources de la télégraphie et de la téléphonie décuplent l'industrie de la communication et du relais des messages. L'industrie du disque, quant à elle, prend un essor considérable, mais demeure toujours, dépendante de la radiodiffusion. Les artistes de la musique et du chant doivent de plus en plus en tenir compte.

\*

Au Canada, le principal transporteur ferroviaire canadien devient lui aussi radiodiffuseur. Comme pour prolonger son rôle historique de lien transcanadien, le Canadien National crée un réseau de diffusion radiophoni-

que entre les provinces du Dominion. Il installe des stations émettrices dans plusieurs provinces du Canada, ainsi que des postes d'écoute dans ses wagons voyageurs. Jadis transporteur d'information d'une mer à l'autre, ses locomotives entraînent maintenant les voyageurs dans une course aux nouvelles d'une province à l'autre, d'une station à l'autre. Bref, c'est l'émergence d'une modification des structures des communications au Canada et des modes d'information des Canadiens et, particulièrement des Québécois.

[...] Les premières années de la radio ont démontré la vulnérabilité d'un pays peu peuplé, ayant deux groupes linguistiques distincts et de fortes tendances régionalistes. [...] La principale explication de la domination culturelle de notre système de radiodiffusion par les émissions étrangères (surtout américaines) est que nous sommes les voisins du plus grand producteur au monde - un producteur dont les émissions ont en commun non seulement la langue parlée par 75% de notre population, mais aussi des goûts et des intérêts similaires."

D'autres faits historiques, influencent encore de nos jours l'affiliation des postes de radio québécois à des réseaux américains. C'est le cas notamment de la puissance de transmission qui joue alors un rôle particulier dans la pénétration d'émissions étrangères en sol québécois. C'est également sur une trajectoire de concomitances techniques que seront prises les décisions d'utiliser

---

11. RADIO-CANADA, Culture, radiodiffusion et identité canadienne, mémoire présenté au Comité d'étude de la politique culturelle, 1981, p. 8 et 9.

les réseaux téléphoniques comme relais entre les stations d'un réseau.

Au Québec, le peu de disponibilité des composantes électroniques, les sources d'énergie difficiles d'accès, la faible sélectivité des récepteurs, de même que le petit nombre de fréquences disponibles et la guerre d'appropriation qui s'ensuit, sont autant de facteurs qui favorisent les réseaux américains. Dans la radiodiffusion en réseaux, l'information et son contrôle apparaissent comme des éléments premiers qui, dès le début, conditionnent la naissance de la radio québécoise. Le commerce de la nouvelle locale, et celui des agences de presse, ne sont pas non plus absents du décor. Plus de 90% des stations appartiennent aux journaux. La publicité et la monopolisation des bénéfices qui en découlent donnent naissance à des associations telles CKAC avec CBS et CFÇF avec NBC.

Par ailleurs, le voisinage américain ne fait qu'accroître les situations de transfert et de changement culturels. L'industrialisation de la région des Grands-Lacs permet la mise en place de stations à forte puissance de transmission, supportées financièrement en partie par l'industrie automobile qui s'associe aux stations américaines. La culture américaine est donc à la portée des

Canadiens qui se mettent de plus en plus à l'écoute des ondes électromagnétiques étrangères.

Des facteurs à caractère politique sont également remarquables non seulement comme élément de changement, mais comme indice d'une volonté de résistance aux influences pouvant provoquer des changements culturels. Suite à la rupture des ententes entre Ottawa et Washington sur la répartition des fréquences radio en 1926<sup>12</sup>, les réseaux américains se consolident dans une intégration verticale qui leur permet de monopoliser les fréquences et ainsi envahir le territoire canadien. Les stations locales canadiennes sont alors obligées de se partager les fréquences qui restent et les heures de diffusion. Le manque de juridiction canadienne sur les droits de diffusion et de licence ne donne guère confiance aux investisseurs. Enfin, une totale confusion règne quant à la finalité de la radiodiffusion au Canada, tant au plan des politiques que des réglementations appropriées.

La diffusion en 1927, à l'échelle nationale, des cérémonies de la Fête du Dominion soulève l'enthousiasme

---

12. En 1924, le gouvernement fédéral amorce des négociations avec les Etats-Unis sur le partage des bandes de fréquence radiophonique. En 1926, les autorités américaines, face à la demande croissante de permis de diffusion, accordent des licences sur les six bandes réservées au Canada dans l'entente officieuse.

des Canadiens pour un contenu national, eux qui sont habitués à ne recevoir des réseaux que des contenus américains. Cette même année la mise en ondes d'émissions par l'«International Bible Student Association», qui deviendra par la suite les Témoins de Jéhovah, suscite un tollé de protestations des milieux religieux à travers le Canada et principalement au Québec. La licence de l'Association n'est donc pas renouvelée à son expiration. Une telle décision soulève à son tour des protestations de la part des milieux politiques canadiens et américains contre la censure religieuse et la liberté de parole.

C'est donc confronté aux dissensions de part et d'autre que le ministre de la Marine de l'époque, M.P.J. Cardin, responsable de la radiodiffusion, propose la création de la Commission d'enquête Aird. Dans ses recommandations, la commission préconise que la radiodiffusion devienne un service public appartenant à une compagnie nationale. Quant à la programmation, la Commission fait la recommandation suivante: «[...]que bien que le but principal soit de fournir d'excellents programmes provenant de sources canadiennes, on devrait aussi tendre à avoir des programmes tout aussi bons provenant d'autres sources.[...]». Les réactions ne tardent pas à venir. Par l'intermédiaire de l'Association canadienne des radiodiffuseurs, fondée en 1926, les stations CKAC de Montréal

et CFRB de Toronto, toutes deux associées à un réseau américain, cherchent activement les appuis du public et des autres radiodiffuseurs dans une campagne d'opposition à la Commission Aird<sup>13</sup>.

Le dépôt de la première version du Rapport Aird, le 11 septembre 1929, coïncide avec le début de la grande crise économique des années trente. Les recommandations du rapport relatives à l'acquisition par une société d'état des stations existantes en vue de former un réseau national, et la proposition de financement par une hausse du coût des permis sur les récepteurs, survenaient au début de la grande crise, elles provoquèrent un tollé dans le grand public et amenèrent, conséquemment, le gouvernement à reporter la mise en application des recommandations à une date ultérieure plus favorable.

\*

Voilà donc succinctement rappelées et décrites les circonstances historiques qui ont marqué la radiodiffusion

---

13. Le journal La Presse demande à ses lecteurs de participer à cette campagne de protestation contre les recommandations de la Commission AIRD. A cet égard, le journal invite les radiophiles et les auditeurs de CKAC à signer et retourner un coupon qu'il publie dans ses pages sur la radio. Voir La Presse, le 15 mars 1930 p. 52.

au cours des années précédant la crise économique des années trente. De toute évidence, l'émergence de la radiodiffusion annonçait déjà des changements qui provoquaient des modifications importantes dans les sociétés canadienne et québécoise. Un lien unidirectionnel s'établit par l'intermédiaire des techniques entre les diffuseurs canadiens, québécois et américains et les auditeurs canadiens. Des habitudes d'écoute sont déjà établies; la culture de l'élite de même que la culture populaire radiophonique sont inscrites au menu des programmations. Qu'ils soient canadiens, québécois et même américains les contenus des émissions offertes par CKAC devraient nous permettre de mettre en lumière le caractère du transfert culturel diffusé sur les ondes. Nous examinerons principalement dans le prochain chapitre trois types de contenu de programmes: le socioculturel, le musical et les actualités.

## Dix commandements qui doivent guider tout amateur de radio

Voici les dix commandements qui doivent te guider, radiophile, toi qui veux obtenir un rendement à la tonalité parfaite:

1) Synthonise ton appareil sur un poste-émetteur dont tu captes les signaux clairement. C'est là la base d'une tonalité parfaite.

2) Emploie un amplificateur d'une qualité supérieure, capable d'amplifier sans distorsion.

3) Emploie des lampes à vide d'une capacité suffisante, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un tube à pouvoir.

4) Arrange-toi pour toujours avoir en quantité suffisante du courant B ou voltage de plaque, afin que tes lampes puissent toujours fonctionner à leur pleine capacité.

5) Utilise le voltage "C" pour les lampes qui le requiert. Une résistance variable, telle que le clorostat ou le rhéostat, établit l'équilibre entre le voltage de plaque et le grid.

6) Procure-toi un haut-parleur de qualité supérieure. Il est parfois sage de faire l'essai de plusieurs et de choisir celui qui s'adapte le mieux à ton amplificateur.

7) Rappelle-toi qu'il te faut un contrôle de volume. Un appareil sans un contrôle de volume est comme un automobile sans un volant. Utilise un clarificateur entre tes bornes d'antenne et de prise à terre.

8) Tu dois également avoir un contrôle de diapason; soit un clarificateur entre les transformateurs primaires et secondaires à basse fréquence, soit une résistance variable et un condensateur 14 mfd. en séries entre les fils de sortie.

9) Cherche un endroit convenable pour y poser ton haut-parleur. Qu'il ne soit pas trop éloigné ou trop approché de l'appareil de réception.

10) Si ton haut-parleur est conique, ajuste ta cheville, alors que le poste est silencieux, pour compenser les variations de la température.



## CHAPITRE II

### LE CONTENU DE LA RADIODIFFUSION

#### 1. Présentation générale

A l'apparition de la station CKAC, l'écoute en direct des stations américaines s'estompe graduellement chez les francophones du Québec. Par contre, la fréquentation des cinémas, des «grills» et des salles de danse favorise la pénétration d'une culture américaine que prolongent la radio et le disque. Cette radio de la fin des années vingt et du début des années trente est, comme nous l'avons déjà mentionné, tributaire des techniques, de la maîtrise du nouveau médium et des ressources économiques. La créativité et l'innovation sont le pain quotidien des artisans de la radiodiffusion. A cet égard, la programmation de l'époque représente une source de renseignements intéressants. Par contre, les contenus devraient nous informer sur l'aspect culturel de la programmation proposée à CKAC. Nous présentons donc, dans ce chapitre, le contenu de la programmation de la station CKAC telle que diffusée dans La Presse de

Montréal entre les années 1926 et 1930.

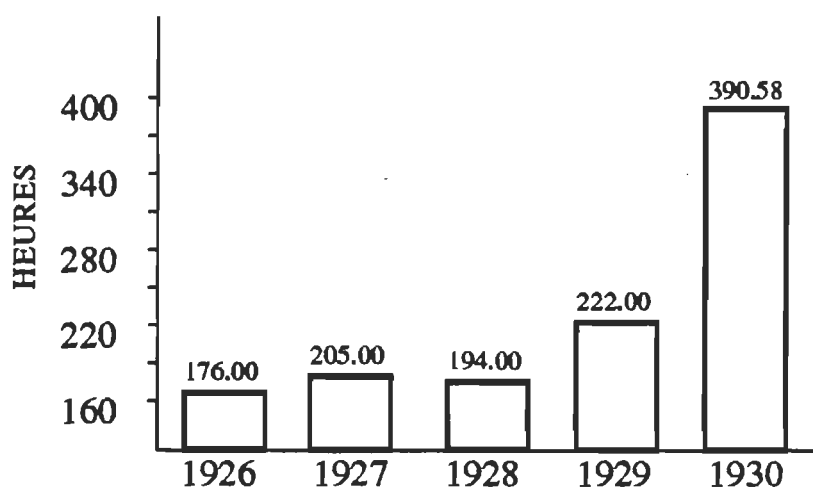
\*

Environ 1 800 heures de programmation ont été répertoriées à partir des horaires radiophoniques parus dans chacune des éditions du samedi de La Presse: soit le contenu de 260 textes-horaires. Plus de 90% des heures d'écoute recensées ont été traitées. Néanmoins, à cause du manque de clarté ou de lisibilité de certains textes-horaires de La Presse, quelques samedis de la programmation n'ont pu être utilisés. Toutefois, les données retenues semblent suffisantes pour démontrer l'existence d'un transfert culturel.

Plus de 70 genres d'émissions distinctes ont en effet été inventoriés dans un ratio de près de six émissions à l'heure. Enfin, mises à part les émissions musicales exécutées en direct par un orchestre, les programmes sont en général de courte durée. Durant la journée, la durée des programmes varie entre dix et quinze minutes. Ces irradiations passent de 176 heures pour l'ensemble des samedis de 1926 à un total de 390 heures pour le total des samedis de l'année 1930 (voir figure I, p. 51). Ce qui se traduit par une proportion de cinq heures par samedi pour les années de 1926 à 1928, et d'environ huit heures par samedi pour les années 1929 et 1930 (voir figure II, p. 52). Notons encore

que l'ensemble de cette programmation se situe en soirée, de 1926 à 1928. C'est en effet au cours de cette partie de la journée que se retrouve la plus forte concentration d'émissions pour l'ensemble de la programmation répertoriée. On observe durant ces heures de diffusion des émissions qui couvrent l'ensemble des catégories.

FIGURE I  
Total des heures de diffusion (1926-1930)

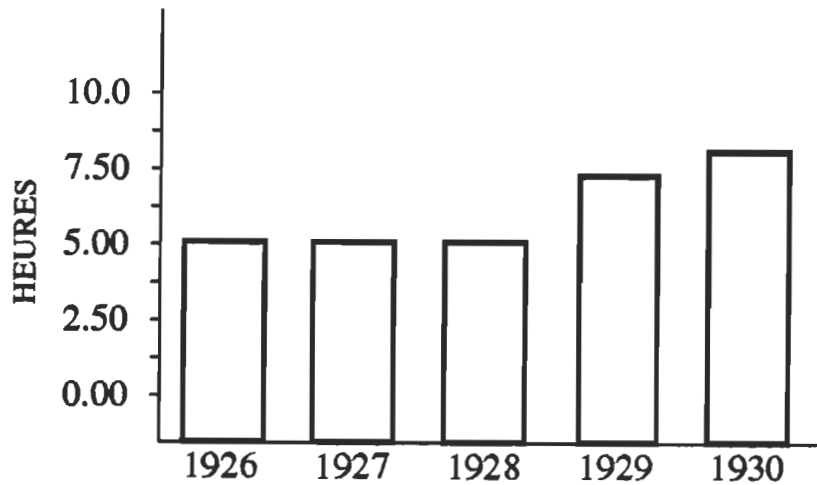


Source: *La Presse*, 1926 à 1930

Par ailleurs, ce n'est qu'à partir de 1928 qu'il est possible de retracer dans les textes-horaires de La Presse des émissions régulières durant le jour, le samedi. Certaines émissions d'actualités sont cependant diffusées au gré des événements du moment (voir figure III, p. 52).

FIGURE II

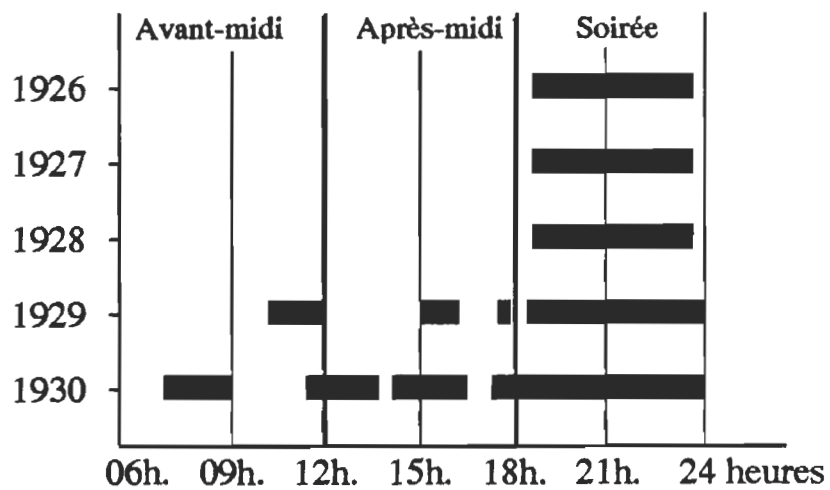
Moyenne d'heures de diffusion par samedi (1926-1930)



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

FIGURE III

Répartition annuelle des émissions sur l'ensemble de la journée du samedi (1926-1930)



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

Enfin, CKAC diffuse en 1929 et 1930 environ quarante heures de programmation en avant-midi, alors qu'il offre environ onze heures en après-midi en 1929, contre 72 heures en 1930.

\*

1

Jusqu'en 1927, CKAC et CFCF partagent la même longueur d'onde et diffusent donc en alternance durant la journée du samedi. Cependant les soirées du samedi sont réservées à la station CKAC. La proportion de la langue de diffusion pour CKAC, en 1930, n'a pu être vérifiée par les contenus de la programmation. Certains auteurs<sup>1</sup> établissent cette proportion à 70% de langue français pour 30% de langue anglaise. Ce qui correspondrait en fait au rapport des populations francophone et anglophone de la métropole à l'époque. Les émissions étaient diffusées exclusivement dans l'une des deux langues, ou encore en alternance<sup>2</sup>, comme les émissions de musique classique qui se prêtent bien à l'utilisation des deux langues.

\*

- 
1. Elzéar Lavoie, «L'Evolution de la radio au Québec avant 1940», Recherches sociographiques, vol. 12, no 1, janvier-avril 1971, p. 40.
  2. Le contenu de la programmation laisse entrevoir que les causeries étaient diffusées dans les deux langues; elles faisaient même parfois l'objet d'article dans La Presse où elles étaient reproduites intégralement; voir à titre d'exemple: «Les Cours de pure diction au poste CKAC» et «Causerie avicole au poste CKAC», publiés toutes deux dans La Presse, 18 janvier 1930 p. 37.

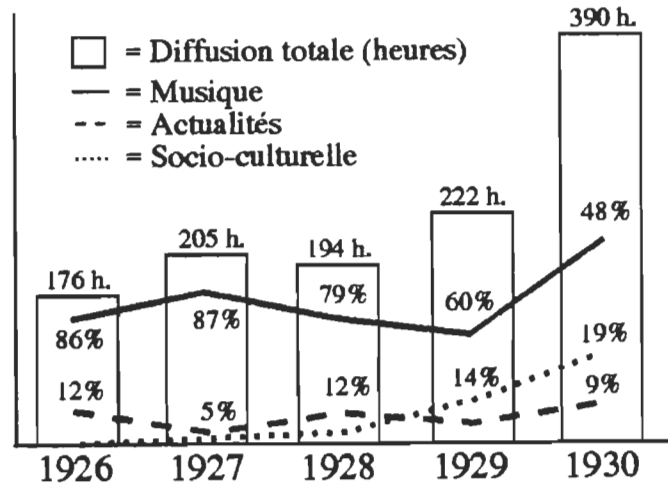
La classification et la catégorisation des émissions sont inspirées d'une méthode<sup>3</sup> mise au point pour la programmation de la télévision. Trois grandes catégories ont été retenues: la MUSIQUE, LES ACTUALITES et les EMISSIONS SOCIOCULTURELLES. Elles représentent l'ensemble de la programmation avant 1931. La catégorie MUSIQUE regroupe la musique classique, les opéras (extraits), les opérettes (extraits), la musique et la chanson populaire, la musique de danse et le folklore. La catégorie ACTUALITES rassemble les émissions de nouvelles sociales et sportives, celles des conditions de la bourse, de la température et des conditions des routes. Des reportages en direct d'événements particuliers, comme l'inauguration du pont Jacques-Cartier en 1930, appartiennent à cette catégorie. Dans la catégorie des émissions SOCIOCULTURELLES se retrouvent les émissions politiques, les causeries, les concours populaires, etc.

L'importance de la diffusion accordée à chacune des catégories (voir figure IV, p. 55) met en relief les émissions musicales qui, de 1926 à 1930, accaparent toujours la majorité des heures de diffusion. Les émissions d'actualités passent, pour leur part, de 1% en 1927 à 19% en 1930.

---

3. Notre approche se fonde tout particulièrement sur une version adaptée de la méthodologie de Gérard Laurence Le Contenu des média électroniques, St-Hyacinthe Québec, Editions Edisem, 1980, 135 p.

**FIGURE IV**  
**Importance relative des catégories**  
**par rapport à l'ensemble des émissions diffusées**

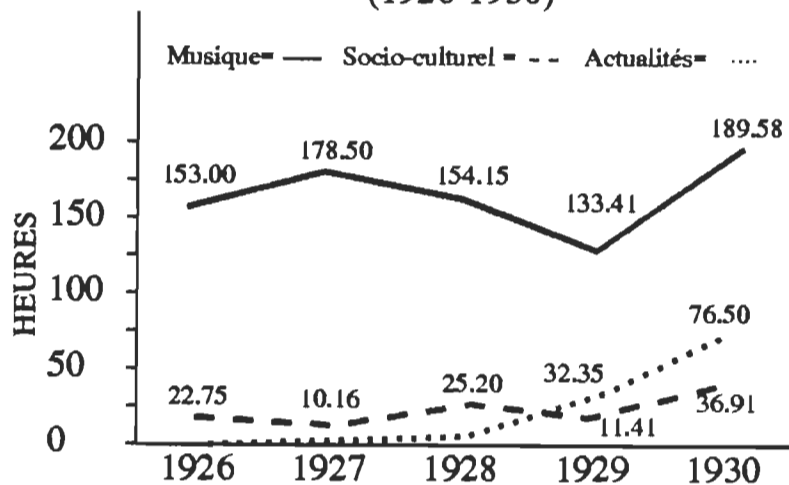


NOTE: La différence en % représente les éléments qui n'ont pas été classés directement dans les trois catégories principales.

Source: *La Presse*, 1926 à 1930

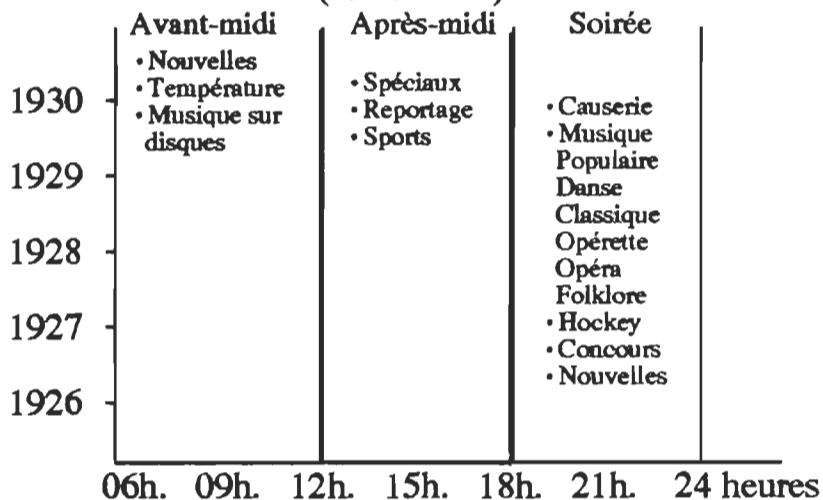
Les émissions socioculturelles oscillent quant à elles autour de 10%. Ces ratios exprimés en heures/année représentent une proportion de 133 heures à 190 heures (1926-1930) pour la musique, de 1 heure à 76 heures (1927-1930) pour les actualités et, enfin, de 10 heures à 36 heures (1926-1930) pour la catégorie socioculturelle (voir figure V, p. 56). Enfin, il est aussi intéressant de voir de quelle façon les différentes catégories d'émissions se répartissent

**FIGURE V**  
Total des heures de diffusion par catégorie d'émission  
(1926-1930)



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

**FIGURE VI**  
Répartition des catégories sur 24 heures de diffusion  
(1926-1930)



Source: *La Presse*, 1926 à 1930



(voir figure VI, p. 56) au cours de la journée du samedi: en avant-midi, actualités et musique sur disque; en après-midi, des émissions sportives, et en soirée des émissions provenant des trois catégories.

\* \* \*

## 2. Les émissions musicales

A CKAC, les diffusions musicales de la journée, de l'ouverture du poste jusqu'au début de la soirée, proviennent principalement d'enregistrements sur disque. En 1930, certaines irradiations sont entrecoupées d'informations et parfois même d'émissions humoristiques. La répartition générale de la programmation, ainsi que certains contenus spécifiques, mettent en évidence, comme nous le verrons, l'importance relative du transfert culturel radiophonique. L'examen du contenu de certaines de ces émissions comme «Le programme de la brasserie DOW», par exemple, permettra d'identifier les origines des pièces musicales diffusées et dont le titre apparaît dans les textes-horaires de La Presse.

Les musiciens ou les orchestres qui reproduisent en studio les airs de musique populaire en vogue à l'époque,

utilisent de la musique en feuilles<sup>4</sup>. Les répertoires sont au goût du jour, allant de la musique classique et d'opéra à la musique populaire et de jazz. Naturellement, les programmes de musique sur disques sont fréquents. C'est ainsi que «Le programme de musique Columbia<sup>5</sup> utilise un appareil de lecture mis au point par la «Columbia Record». Une telle amélioration technique (de raccordement sonore) permet, en 1930, de relier entre eux divers équipements. Ainsi, la sortie audio d'un tourne-disques électronique, branchée à un commutateur, permet de le relier au modulateur de l'émetteur de la station. Des lignes téléphoniques peuvent également être reliées au système de diffusion. En somme, la console de commutation offre déjà à l'époque une flexibilité quant à la sélection et la provenance des contenus de la programmation. L'utilisation et l'accouplement du commutateur avec le transmetteur facilite la diffusion redondante des airs populaires suivant les goûts et les demandes des auditeurs.

\*

La musique est la catégorie où se retrouve la plus forte concentration d'émissions pour les années que nous avons inventoriées. La proportion de 133 heures à 189,58

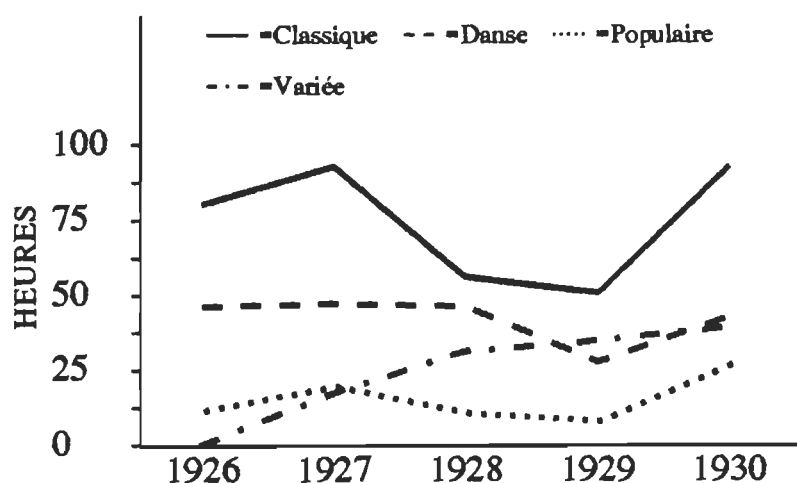
---

4 Roger Baulu, CKAC. Une histoire d'amour p. 22.

5. «Le Radio», La Presse, 18 janvier 1930 p. 36.

heures de temps de diffusion que cette catégorie occupe en 1929 et 1930 dans la programmation générale (voir figure V, p. 56), diminue cependant avec l'augmentation des heures de diffusion des causeries et des émissions d'actualités et à caractère socio-culturel. Outre la musique classique, les opérettes et les opéras, se retrouvent aussi dans cette catégorie la musique populaire, la chansonnette, la musique de danse, le blues, le jazz et les comédies musicales, la musique du terroir et les chansons de type folklorique. Le graphique de la figure VII, p. 59, contrairement à ceux des autres catégories, met bien en évidence une certaine uniformité entre les heures de diffusion des sous-catégories. On

**FIGURE VII**  
Sous-catégories de la catégorie musique  
(1926-1930)



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

peut donc en déduire une prédominance de cette catégorie sur les autres.

Entre 1926 et 1927, la musique classique partage avec la musique de danse l'ensemble du temps d'antenne de cette catégorie (voir figure VII, p. 59) dans une proportion de 82%, soit environ 130 heures des 178.5 heures de diffusion de 1927. Par ailleurs, à partir de l'année 1927, la musique classique décroît en faveur de la musique de danse et de la musique variée qui prennent de plus en plus d'importance. En 1930, les sous-catégories de la musique classique et de danse retrouvent les sommets de 1927 tandis que la musique variée se stabilise autour de 45 heures de diffusion. La musique variée, dont la diffusion est facilitée par les nouvelles techniques de diffusion en studio, démontre une progression constante dans les diffusions de la catégorie. La musique populaire pour sa part ne dépasse les 25 heures de diffusion annuelle qu'en 1930. Enfin, fait important à retenir, c'est dans la catégorie musique de danse, musique variée et de musique populaire que se retrouvent les sous-catégories les plus susceptibles de contenir des éléments identifiables à une culture exogène.

\*

La musique diffusée localement sur les ondes de CKAC provient principalement de deux sources: en direct du studio pour la musique classique, ou à partir d'enregistrements sur disque pour la musique populaire. Il faut néanmoins noter que la proportion de diffusion apparemment plus grande de la sous-catégorie musique classique, est attribuable à la nature même de cette musique --interprétée en studio par un orchestre-- qui impose une durée d'émission essentiellement plus longue que celle de la musique populaire enregistrée sur disque. Mais que ce soit pour la musique classique, ou encore pour la musique de danse, il est également pratique courante de diffuser en direct la musique des orchestres des grands hôtels de la métropole.

Comme nous le soulignons précédemment, la musique classique détient une bonne part des heures de la programmation. Diffusée en direct, elle met à contribution des musiciens et des chanteurs classiques québécois ou canadiens. Alors que la ville de Montréal n'a pas encore son orchestre symphonique, CKAC annonce des émissions interprétées par son ensemble symphonique de plus de trente musiciens. Cet orchestre obtient un immense succès sous la direction de Edmond Trudellé<sup>6</sup>. A la fin des années trente, certaines émissions de musique classique interprétée par l'orchestre de CKAC, sont également diffusées via le réseau

---

6. «Le Radio», La Presse, 18 janvier, 1930 p. 36.

CBS, et par ondes courtes vers les Etats-Unis et l'Europe. Des chanteurs du répertoire classique se font encore les interprètes de la chanson folklorique et de terroir. Des fanfares et des orphéons, qui participent à des concours radiodiffusés, composent aussi une partie du menu de la musique offerte dans la programmation.

Le programme de musique «DOW» est un exemple typique d'émissions de musique populaire et de danse diffusées à l'époque. Certes, plusieurs de ces morceaux musicaux radiodiffusés portent un titre anglais. Pour notre part, nous avons inventorié en tout 180 titres, pour seulement une douzaine d'heures de diffusion. L'abondance des sources est par ailleurs confirmée par les 146 pièces distinctes que nous avons identifiées à partir d'un répertoire de musique américaine<sup>7</sup>. Faut-il ajouter que leur répétition correspond sans l'ombre d'un doute à leur popularité. Retenons les titres suivants: «Singing in The Rain», «I Love You Believe Me I Love You», «When You're Smiling», «A Little Kiss Each Morning», «Am I Blue ?», «Chant of the Jungle» et «Mississippi Mud (jazz)». Une quarantaine de pièces furent également retracées dans ce répertoire pour les années de 1928 à 1930. Ces pièces sont les plus populaires, car à l'époque seuls les airs en demande sont gravés sur disque.

---

7. Voir Roger D. Kinkle, The Complete Encyclopedia of Popular Music and Jazz 1900-1950, New-York, Roger D. Kinkle, 1974, 270 p.

L'émission «Dow» diffuse aussi de la musique de danse, d'extraits de films, de comédies musicales, de même que des blues et du jazz. L'ensemble de ces programmes comprend également des pièces strictement instrumentales, d'autres avec des chanteurs, ou d'autres encore avec des chœurs. Le synopsis de la programmation laisse entrevoir que l'émission comporte parfois des sketches de vaudeville. Ces chansons, comme partout dans le monde du spectacle, sont souvent interprétées par des chanteurs du répertoire classique. Interprété par un orchestre d'une dizaine de musiciens, le contenu de cette émission donne une bonne idée du contenu musical populaire de l'époque. La corrélation entre les pièces diffusées par CKAC et celles du répertoire des disques illustre bien la composition des émissions de musique populaire pour cette période. Quant aux émissions diffusées directement à partir des salles de danse, elles mettent en vedette des directeurs d'orchestres célèbres<sup>8</sup>.

\* \* \*

---

8 Parmi les hôtels les plus fréquentés de Montréal et d'où CKAC diffuse des émissions musicales, notons principalement l'hôtel Mont-Royal, le Ritz Carlton et l'hôtel Windsor. Des concerts de musique sont également diffusés sur les ondes de CKAC à partir des salles de cinéma et de théâtre, comme celles du Théâtre St-Denis et du Théâtre Capitol. Déjà en 1925, CKAC maîtrise l'art de la diffusion provenant de l'extérieur de son studio. Les ressources de la téléphonie dans ce cas, comme dans le cas des diffusions en réseau, sont mises fréquemment à contribution. Une étude plus poussée des archives de Bell Canada à ce sujet mettrait à jour l'importance des relais et de la fréquence de cette pratique à l'époque.

### 3. Les émissions d'actualités

Cette catégorie dans le corpus est la moins volumineuse. Le peu d'information que contient la programmation lui confère en apparence peu d'importance dans l'ensemble de la diffusion. Cependant, une étude plus approfondie de travaux de recherche sur la radiodiffusion, de même que certains articles de journaux publiés à l'époque concernant la qualité des émissions de radio et, surtout le caractère de spontanéité propre à cette catégorie, permettent de croire que la réalité fut toutefois différente. C'est du moins l'hypothèse que nous voudrions ici développer.

\*

Il est important de comprendre au départ la situation qui entoure la diffusion radiophonique des actualités à l'époque. De prime abord perçue comme un phénomène peu important de la part des diffuseurs traditionnels de la nouvelle, la radio occupe à partir de 1926 une place plus importante. Face à sa popularité croissante, le nouveau médium devient un concurrent direct des journaux. En 1927, les agences de nouvelles interdisent la diffusion sur les ondes radio des actualités qu'elles offrent aux médias de l'écrit. En d'autres termes, les radiodiffuseurs se voient confinés à leurs propres ressources et créativité pour



contourner cet état de choses.

Les émissions d'actualités sont constituées principalement d'informations locales, de nouvelles du sport, de l'état de la température et des routes, des conditions de la bourse et des cotes des produits agricoles<sup>9</sup>. Les grandes nouvelles et les commentaires sur la politique semblent absents de la programmation du samedi. De toute façon, déjà à l'époque, le désir des radiophiles semble être de vouloir des émissions qui les divertissent plutôt que celles qui les informent<sup>10</sup>.

En plus des blocs spécifiquement réservés aux émissions d'actualités, la diffusion de la nouvelle et des messages publicitaires entrecoupe parfois le contenu d'émissions de musique enregistrée. Parmi les informations locales, les auditeurs sont invités à visiter un «salon de la radio»<sup>11</sup>; ils sont également informés des différents événements à caractère social<sup>12</sup> et artistique. Cependant, à partir de 1928, CKAC offre le mardi et le jeudi les principales nouvelles du jour. Pour ne pas faire concurrence au journal

---

9. «Le Radio», La Presse, 29 janvier 1927 p. 58.

10. Bernard Montigny, Les Débuts de la radio à Montréal et le poste CKAC, p. 76

11. «Le Radio», La Presse, 31 janvier 1927 p. 20.

12. «La Semaine des garçons», La Presse, 26 février 1927 p. 54.

La Presse (propriétaire de la station), les auditeurs sont invités à consulter le journal pour plus de détails sur les informations.

\*

Quoique diffusées dès 1926, les actualités ne font pas encore partie de l'horaire des émissions publiées dans le journal La Presse. Comme le démontrent les figures V et VIII, c'est en 1928 que s'accroît la pratique de diffusion des informations sur une base régulière, pour finalement prendre une part significative de la programmation à partir de 1930<sup>13</sup>. C'est dans une proportion de 1% à 2% pour les années 1927 et 1928, avec un sommet de 19% en 1930, que se situe cette catégorie (voir figure IV, p. 55), représentant en fait un maximum de 77 heures de diffusion pour l'année 1930 (voir figure V, p.56). Quant aux sports, ils occupent d'une façon assez constante l'ensemble de la programmation. (figure VIII, p. 67)<sup>14</sup>. En 1928 et 1930, les actualités

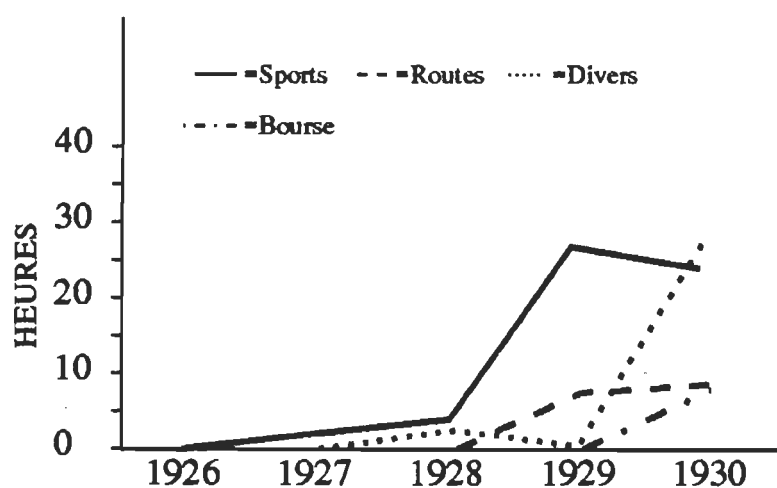
---

13. Le rapport des heures de diffusion est quelque peu trompeur à cet égard. Comme aujourd'hui les émissions d'information sont de courte durée: soit de cinq à quinze minutes. Toute proportion gardée, cette catégorie occupe en fait à partir de 1930 une place assez importante dans la programmation.

14. Ces proportions sont toutefois trompeuses car cette sous-catégorie contient les reportages des actualités sportives qui sont généralement de longue durée, comparativement aux autres sous-catégories essentiellement plus courtes mais plus fréquentes.

sont offertes en vrac entre certaines émissions ou encore à l'intérieur de certaines catégories.

**FIGURE VIII**  
**Sous-catégories de la catégorie actualités**  
**(1926-1930)**



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

\* \* \*

#### 4. Les émissions socioculturelles

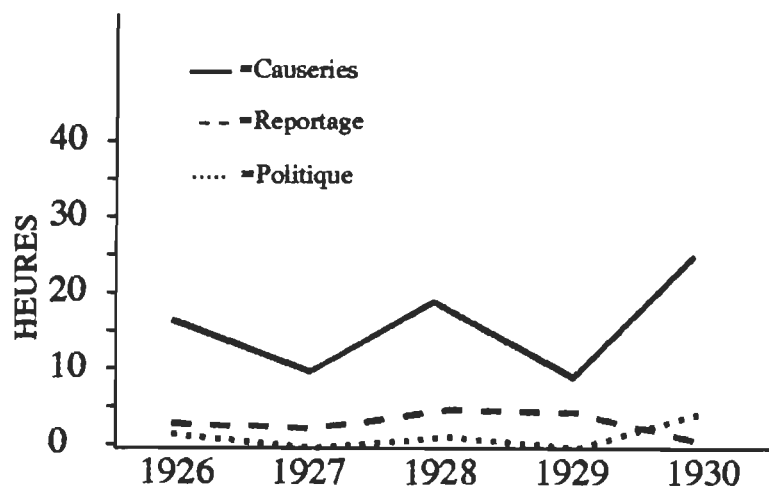
Le caractère informationnel de la radio ne tarde pas à se manifester dans les domaines sociaux les plus divers.

Dès ses débuts, le médium véhicule des idées et des messages de toutes sortes. C'est ainsi que les «causeries» portent sur des sujets aussi bien éducatifs, culturels que commerciaux. Des cours, des interviews, de même que des messages publicitaires, sont à l'horaire de ces émissions. En plus des causeries, les reportages informent le public sur les principaux événements socioculturels de la métropole. L'utilisation de la radio à des fins politiques ne tarde pas non plus à se manifester. Les politiciens se familiarisent avec le médium et l'utilisent pour rejoindre les auditeurs.

Voyons l'importance qu'avaient à l'époque ces émissions dites socioculturelles. De fait, ce sont les «causeries» qui occupent les trois quarts de cette catégorie, variant de sept à vingt-six heures de temps d'antenne par année (voir figure IX, p. 69). D'une durée de quinze minutes, ces «causeries» sont diffusées parfois alternativement en français et en anglais. Les causeries portant sur la prévention des accidents, la diction et l'hygiène sociale font partie de la programmation régulière. Elles sont diffusées en début de soirée dans l'ensemble de la programmation de 1926 à 1930.

Les «causeries» sont organisées simplement autour d'un présentateur qui fait parfois office d'interviewer. Un conférencier répond aux questions, ou encore fait son allo-

FIGURE IX  
Sous-catégories de la catégorie socio-culturelle  
(1926-1930)



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

cution sans plus de préambule. Ces «causeries» sont souvent publiées dans le journal La Presse le jour suivant. Quoique ne faisant pas partie de la programmation du samedi on retrouve en semaine des causeries sur l'agriculture<sup>15</sup>. L'Union des Cultivateurs Catholiques (UCC) innove en ce domaine à CKAC en offrant aux étudiants, en sus d'un cours sur l'agriculture à domicile, des informations supplémentaires<sup>16</sup>.

---

15. De 1929 à 1937, la revue Terre de chez-nous contient un horaire complet des émissions diffusées sur l'agriculture. Quoique ces émissions s'adressent à la population agricole, elles se veulent aussi, dans l'esprit des dirigeants de l'UCC, un moyen de sensibiliser la population urbaine à l'agriculture, et de susciter un désir d'un retour à la "terre". Notons également que durant ces années une bonne partie du territoire de l'île de Montréal, couvert par CKAC, est encore occupé par des fermes.

16. «Le Radio», La Presse, 1er février 1930 p. 49.

Les reportages ne sont pas fréquents, ils couvrent les événements les plus importants de la vie sociale comme les inaugurations ou les ouvertures de différentes expositions. Des événements spéciaux sont aussi radiodiffusés. C'est le cas notamment de la venue à Montréal en 1930 du dirigeable Allemand R-100. Une émission sera même diffusée à bord de la nacelle. Cette sous-catégorie occupe quatre heures seulement de l'ensemble de la programmation annuelle des samedis, soit moins de 25% de la catégorie globale (voir figure IX, p. 69).

Enfin, les émissions politiques ne constituent pas encore une pratique courante à l'époque. Elles se composent principalement de discours politiques. Elles sont utilisées principalement à l'occasion des campagnes électorales par les principaux politiciens des différents partis qui tiennent des discours pleins de promesses sur le climat économique de l'époque. Parmi les personnages connus de la vie sociale et politique qui utilisent à l'époque la radio, notons Mme Idola St-Jean<sup>17</sup>, le premier ministre libéral McKenzie-King<sup>18</sup>, le chef conservateur Willian Bennett<sup>19</sup> et le maire Montréal Camillien Houde. La radio est également

---

17. «Le Radio», La Presse 14 février 1927, p. 9 et 3 mars 1928 p 49.

18. «Le Radio», La Presse 18 février 1930 p. 20.

19. «Le Radio», La Presse 8 avril 1931 p. 16.

lement utilisée pour diffuser les résultats des élections<sup>20</sup>. Cette sous-catégorie détient cinq à dix pour cent des émissions de cette catégorie, soit de une heure trente à cinq heures par année pour l'ensemble des samedis inventoriés.

\* \* \*

La période couverte par notre étude donne en fait une vue d'ensemble de deux modèles distincts de diffusion. Un premier modèle qui se qualifie d'aléatoire et d'amateur (des débuts jusqu'à 1928), suivi par une période où le modèle du professionnalisme semble s'imposer. Durant la première période, la programmation est assez ouverte et s'ajuste aux besoins du moment et aux techniques disponibles. C'est en fait la période d'essais et d'ajustements tout autant en ce qui regarde les goûts des auditeurs, la créativité du diffuseur, l'évolution des techniques de diffusion que de la réglementation en matière de diffusion qui pointent à l'horizon. Le débat social sur une radio d'état ou privée, de même que la polémique au sujet des contenus radiophoniques étrangers, n'est pas non plus sans effet sur l'idée d'une «canadianisation» des ondes et pour un savoir-faire plus professionnel. De toute façon, la musique de toute provenance constitue le contenu principal de la programma-

---

20. «Le Radio», La Presse 14 septembre 1926, p. 14.

tion. Le reste des émissions est plus ou moins accessoire et ponctuel. Le désir premier de CKAC semble avant tout de divertir, et par surcroît d'informer et, si possible, de poursuivre sa mission d'innovateur radiophonique<sup>21</sup>.

---

21. Voir à l'annexe X la liste des innovations de CKAC en matière de radiodiffusion.



### CHAPITRE III

#### LES TRANSFERTS CULTURELS RADIOPHONIQUES.

##### 1. Les modes et les techniques.

L'expansion économique de l'immense territoire nord-américain est tributaire, depuis toujours, du développement des moyens de communication. Certes, ces moyens varient suivant les époques. Ainsi les voies navigables qui ont permis la découverte et le peuplement du continent au XVIII<sup>e</sup> siècle se voient au siècle suivant concurrencées par la diligence et le train qui, à leur tour, devront faire place, à un autre moyen de communication, la télégraphie, qui permettra aux hommes de communiquer entre eux sans se déplacer.

Ces techniques de transport de l'information épousent les contours et les obstacles géographiques, et c'est au rythme des pulsations électriques et des «cliquetis» des appareils de télégraphie et de téléphonie que s'instaure une nouvelle ère de communication. Bientôt vient s'ajouter la

radio qui, par sa grande capacité de diffusion, met en évidence un fait nouveau, le pays qui détient le contrôle des ondes radiophoniques détermine aussi son contenu. Ce qui ne manquera pas de poser en termes inédits le problème de la dépendance culturelle du Canada par rapport à son voisin américain. Les années vingt sont à cet égard une période cruciale.

\*

En terme de transferts culturels radiophoniques, on constate en effet durant cette période d'innovations technologiques une variété étonnante d'émissions musicales. Ainsi la musique classique, réservée autrefois à l'élite, côtoie sur les ondes la musique «populaire». Le son d'une balalaïka ou d'un ensemble symphonique éveille la curiosité musicale d'auditeurs habitués aux fanfares et aux orphéons. Le jazz et les danses américaines pénètrent pour leur part, dans les milieux qui, hier encore, ne connaissaient que la «gigue» et le «rigodon». De fait, les milieux ruraux tout comme la métropole reçoivent par vagues «hertziennes», des «ondées» anglosaxonnes. La radio, comme nouveau médium, transcende ainsi le contenu qu'elle diffuse en apportant une modification des rapports de sens dans la culture. Par la modernité de sa technologie, elle comporte en elle-même un potentiel d'acculturation.

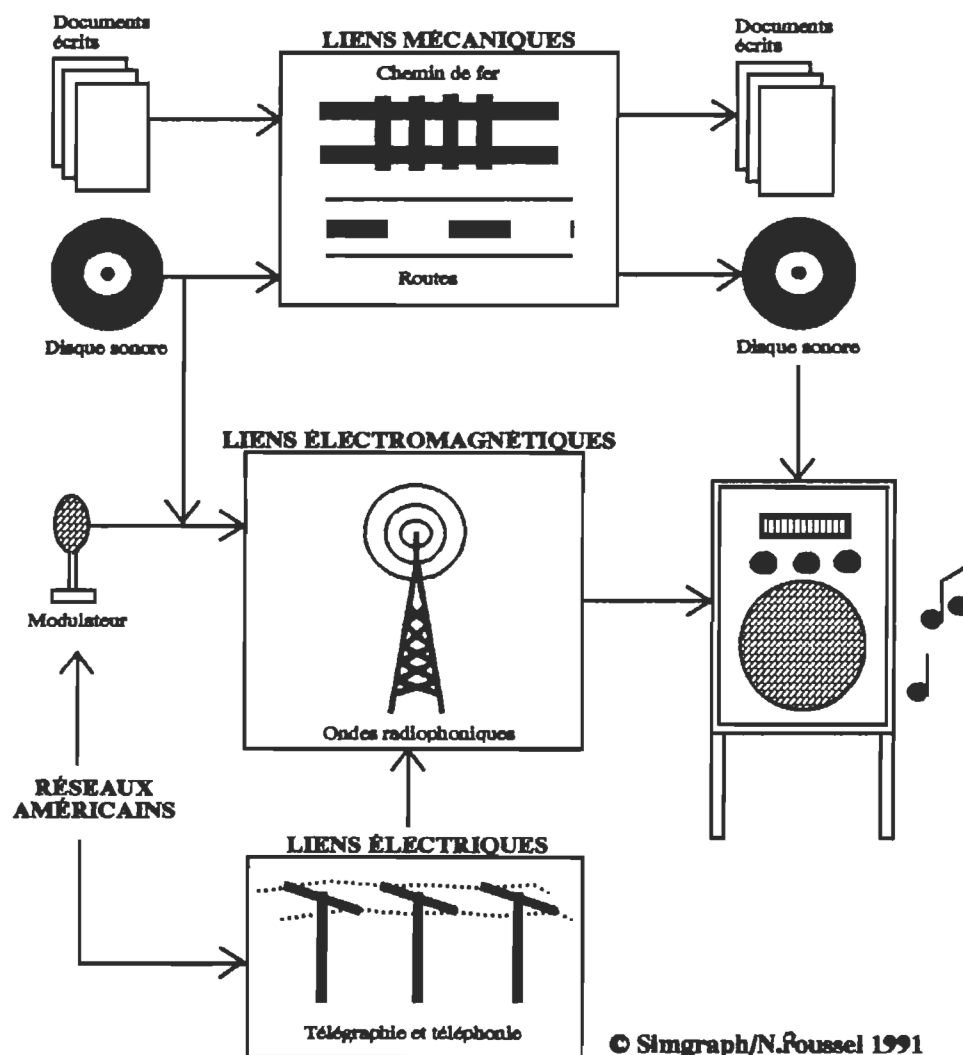
En effet, à l'apparition de la radio, et suite à son développement fulgurant, le lien entre les cultures devient pour ainsi dire électromagnétique. La transmission de l'information verbale à distance se libère du fil métallique -- support électrique de l'information sonore -- et se constitue en réseaux sur les modèles existants de la télégraphie et de la téléphonie. Or, bien que d'invention canadienne la radio se développe plus rapidement aux Etats-Unis, les réseaux de la «National Broadcasting Corporation» (NBC) et de la «Columbia Broadcasting System» (CBS), qui font leur apparition entre 1926 et 1929, et qui regroupent alors plusieurs centaines de stations, inondent le territoire canadien d'un contenu uniforme et cela d'une mer à l'autre<sup>1</sup>.

La figure X (voir page 76) illustre les modes et les techniques de communication de l'époque. Comme on peut le constater, il existe deux grands moyens d'acheminer de l'information à distance: d'une part, les routes et le chemin de fer qui constituent les liens traditionnels que l'on pourrait qualifier pour les besoins de la cause de liens «mécaniques» et, d'autre part, la téléphonie, la télégraphie et la radiophonie, qui établissent quant à elles

---

1. C'est le «Canadian National Railroad» (CNR) qui crée en 1926 le premier réseau canadien avec quelques stations. Le CNR utilise également les stations existantes. C'est ainsi que CKAC diffusera à quelques reprises des émissions du réseau canadien.

**FIGURE X**  
**Les modes et les techniques de diffusion**  
**(La juxtaposition des média)**



des liens électriques ou électromagnétiques entre un émetteur et un récepteur.

Dans le cas des liens mécaniques, le support de l'information de départ, comme le livre ou le disque, ne subissent aucune transformation et sont utilisés par le récepteur dans leur format initial. Par contre, l'information radiophonique acheminée au moyen d'un support électrique ou électromagnétique est d'abord codée afin de moduler l'onde porteuse qui la transporte à distance. Par conséquent, le récepteur de l'information devra utiliser un appareil qui reconstituera l'information de départ (téléphone ou radio). C'est dans cette dernière configuration que se situaient les transmissions de CKAC qui employaient trois techniques de radiodiffusion: une orale par l'entremise d'un microphone; une autre par un tourne-disques spécial; enfin, une troisième par réception téléphonique, ou encore par synthonisation directe d'une autre station ou d'un réseau auquel la station était affiliée. Libérée des supports traditionnels, l'information radiophonique devenait ainsi disponible plus rapidement.

\* \* \*

## 2. La diffusion endogène du produit radiophonique nord-américain

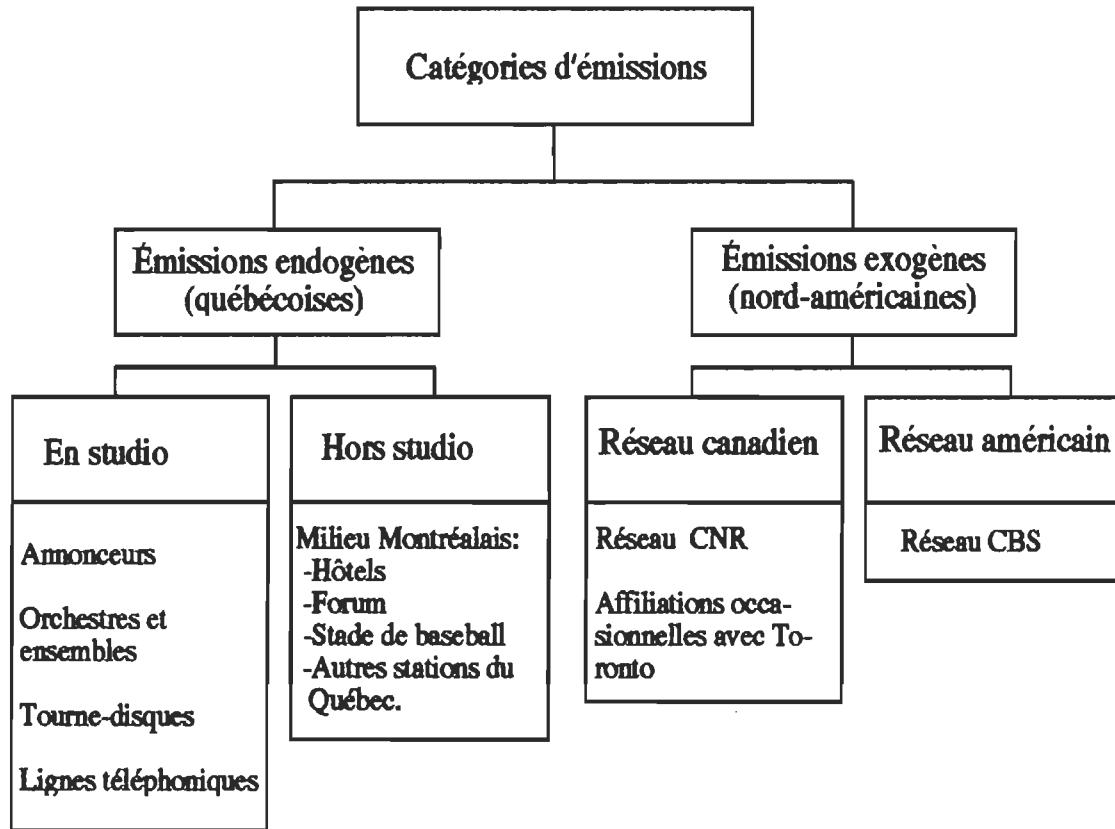
Les techniques et les modes de diffusion ne sont pas les seuls éléments susceptibles d'influencer les contenus radiophoniques diffusés par CKAC. La provenance des émissions est aussi déterminante. Il n'est en effet nullement nécessaire, comme nous allons le démontrer, que la station CKAC soit reliée directement à l'un des réseaux américains ce qu'elle fera d'ailleurs en 1929 - pour qu'il y ait transfert culturel radiophonique. De fait, le contenu radiophonique américain diffusé par CKAC provient de deux grandes catégories d'émissions, qui se subdivisent elles-mêmes en deux sous-catégories (voir figure XI p. 79) radiophoniques :

1) les «émissions endogènes» ou proprement québécoises, produites soit «en studio», soit «hors du studio», c'est-à-dire issues de l'environnement socioculturel montréalais.

2) Les «émissions exogènes», c'est-à-dire en provenance du Canada anglais ou des Etats-Unis, et diffusées par le poste CKAC par l'intermédiaire de son affiliation aux réseaux radiophoniques nord-américains.

FIGURE XI

La diffusion des transferts culturels radiophoniques



Décrivons d'abord les émissions endogènes: celles dont le contenu radiophonique est précisément publié dans La Presse tous les samedis, de 1926 à 1930. Ces émissions constituent, il va sans dire, la part la plus importante de la programmation radiophonique de CKAC avant son affiliation au réseau américain CBS en juillet 1929. Certes, certaines émissions que nous avons regroupées sous les vocables «actualités» ou «socio-culturelles», ne comportent guère

d'indices susceptibles de classer leur contenu dans la catégorie des transferts culturels radiophoniques. Il convient néanmoins de mentionner que la diffusion des matchs de baseball comporte, en tout ou en partie, des éléments de transferts culturels pour certains auditeurs. Il en est de même des causeries qui ont aussi un contenu exotique pour les auditeurs de CKAC. Mentionnons, entre autres, une causerie avec un «Globe-Trotter», un cours sur les principes d'aéronautique, une causerie sur la Pologne, les vulgarisations de «L'oncle Bill» et les causeries de la «Montreal Jewish Philanthropy». Mais c'est, sans contredit, la catégorie «musique» qui comporte un contenu radiophonique américain d'envergure.

En effet, les émissions endogènes qui diffusent un contenu américain musical sont en effet nombreuses, mentionnons «l'Heure Cook's Friends», «l'Heure Atwater Kent», «l'Heure Dow», «les Concerts Tip Top», «la Chiclets Dentyne Gums», qui sont autant d'émissions produites en studio par des ENSEMBLES MUSICAUX. Or, ces émissions ressemblent étrangement à celles de l'heure «Columbia» produites aux Etats-Unis et diffusées sur le réseau CBS. En effet, le contenu de «l'Heure Dow» (voir figures XII et XIII, p. 81 et 82) se compare facilement à celui de l'heure «Columbia» (voir figure XVIII p. 95). Par ailleurs, un examen plus



approfondi du «Programme Dow» (voir figure XIII p. 82) nous révèle en fait une concentration importante de pièces musicales américaines. Le choix des titres semble indiquer une pratique courante dans la composition musicale des émissions de ce type à l'époque.

A la diffusion de musique américaine à partir d'ensembles musicaux, exécutée en studio, s'ajoutent les émissions musicales enregistrées sur disque, technique favorable à la popularisation des airs américains à la mode. Grâce au disque, la radio rediffuse en effet des extraits de comédies musicales, ou encore des airs populaires joués dans les salles

## FIGURE XII

### Contenu du programme *Dow* \*

**Concert Dow**  
De 10 h. 20 à 11 h. 20 les amateurs à l'écoute pourront suivre le programme suivant, exécuté par les musiciens de la brasserie Dow:

"Japanese Toyland",  
 "What DO I Care?",  
 "Satisfield",  
 "For Someone I Love",  
 "Moanin' Low",  
 "Ain't misbehavin",  
 "Where are You Dream Girl",  
 "Blondy",  
 "Gotta Feelin' for You",  
 "Lovable and Sweet",  
 "Your Mother and Mine",  
 "I'm Just a Vagabond Lover",  
 "Lime House Blues",  
 "Singin' in the Rain",  
 "The One in the World",  
 "Blue Danube Waltz",  
 Extraits de "Rio-Rita".  
 "Rondo" Schubert Kreisler,  
 "Danse Slave" Dvorak,  
 "Yota" DeFalla,  
 "Puck" Greig.  
 "Capricioso" Riese.

**La Presse**, 28 décembre 1929, p. 54.

\* Les termes de "Programme" et "Heure" *DOW* font référence dans *La Presse* à la même émission.

### FIGURE XIII

#### Exemples des contenus musicaux du **Programme DOW**

28 décembre, 1929 (*La Presse*, p. 54)

Japanese Toyland, What Do I Care, Satisfied, For Someone I Love, Moanin' low, Ain't Misbehavin, Where are You Dream Girl?, Blondy, Gotta Feelin' for You, Lovable and Sweet, Your Mother and Mine, I'm Just a Vagabon Lover, Lime House Blues, Singin' in the Rain, The One in the World.

4 janvier, 1930 (*La Presse*, p. 42)

Lucky Little Devil, I Gotta have You, I'm following You, Georgia Pine, At Close of Day, Mississippi Mud, Here we are, To be Forgotten, The New Step, Siboney, I'm Dreaming, Dream Lover, Deep Night, I'll Have to Have You, Hoosier Hop, Low Down Rhythm.

15 janvier, 1930 (*La Presse*, p. 37)

I He Cares (de Devil May Care), Should I (de Lord Byron of Broadway), I've Got the World Right in the Palm of My Hand, I'm Laughing (de The Great Gabbo), Wouldn't it Be Wonderfull (de Is Everybody Happy), Lonesome Little Doll, Just You Just Me, Where Are You Dream Girl, I'm Just a Vagabon Lover, Serenade of Love (de Nina Rosa), The New Step, Under the Spell of the Roses, Do You Love Me, Shepherd Serenade, The Hoosier Hop (de It's a Great Life).

1<sup>er</sup> février, 1930 (*La Presse*, p.52)

Rhythm of the Weaves, Hangin' on the Garden Gate, Your Mother and Mine, Waiting at the End of the Road, Soon, A Little Kiss Each Morning, Love, Can't You Understand, When the real thing Come Your Way, Chloe, Just think of Me, Sometimes. I'll always Be in Love With You, Stampede.

29 mars, 1930 (*La Presse*, p. 72)

Happy Days are Here Again, Flappers on Parade, Turn on the Heat, If You Were the Only Girl and I Was the Only Boy, Song of the Dawn, There's Religion in Rhythm, Woman in the Shoe, Blue is the Night, Pares, For someone I Love, Molly, Red Hot Chicago, Song of the Vagabons, Only a Rose, Scotchie, Accordeon Joe.

de danse nord-américaines<sup>2</sup>. Enfin, rappelons que CKAC diffuse certaines émissions en direct, surtout à partir des salles de danse des grands hôtels montréalais, comme le Mont-Royal ou le Ritz Carlton. Grâce au théâtre Palace, CKAC diffuse aussi de la musique de films et de variétés.

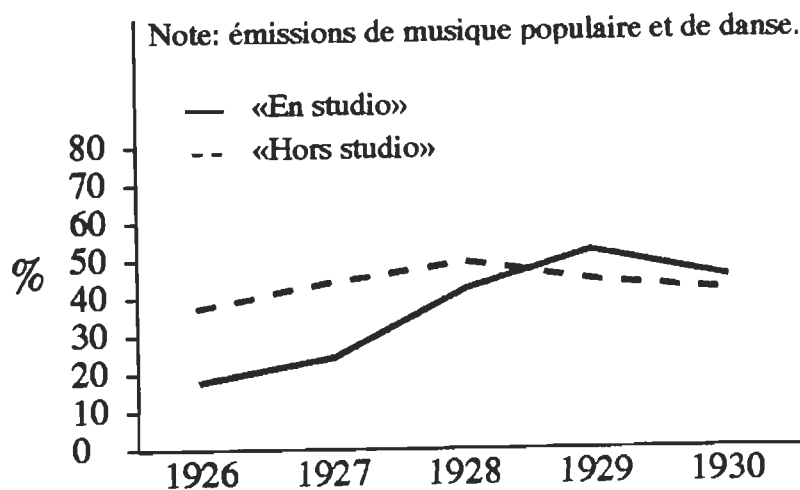
C'est en 1930 que débute la série d'émissions «Lucerne en Québec» diffusée simultanément à Québec et à Montréal. Cette émission se compose de causeries, de musique populaire, de jazz et de musique de danse. Or, son contenu est victime de critiques acerbes, comme celles d'un certain Marc Oni, pseudonyme d'Alexis Gagnon qui, au nom du Devoir, villipende les responsables de cette émission:

[...] Actuellement les programmes transmis sont si lamentables, que le commerce de radio local en est gravement compromis. S'imagine-t-on par exemple que des gens sensés vont dépenser de \$300 à \$400 pour écouter les idioties de Lucerne-in-Québec [sic.], et les interminables jazz des cabarets dansants ou encore les «trolics» venus on ne sait d'où<sup>3</sup>.

- 
2. Les titres des pièces musicales que nous avons reproduites dans les figures XII, XIII et XVII, se retrouvent dans l'important répertoire: de KINKLE, R. D., The Complete Encyclopedia of Popular Music and Jazz, New-York, Roger D. Kinkle, 1974, 270 p.
  3. «Les programmes de radio», Le Devoir, 12 juillet 1930, p. 6. En fait, cet article fait partie d'une série de textes visant à dénoncer la médiocrité de la production radiophonique des stations privées de Montréal, notamment de CKAC, dont La Presse, concurrent du Devoir, est propriétaire.

Une analyse détaillée des émissions endogènes nous permet de mieux saisir l'influence grandissante de la musique (voir figure XIV, p. 84).

**FIGURE XIV**  
Importance relative du contenu américain endogène  
(1926-1930)



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

Les deux courbes -- celle des émissions «en studio» et celle «hors studio» -- suivent une progression ascendante qui atteint 45% du total des émissions diffusées par CKAC en 1928 et 1929. Une faible diminution est enregistrée en 1930. Par ailleurs, la réduction de l'écart entre les deux pratiques («en studio» et «hors studio») s'explique par l'amélioration des techniques d'interconnexion du tourne-disques du studio au transmetteur de la station. Il se produit donc une hausse des heures de diffusion «en studio»,

qui passe de 19%, en 1926, à environ 50%, en 1929 et 1930<sup>4</sup> (voir figure XIV, p. 84). La musique américaine occupe donc entre 20 à 40% du temps d'antenne de CKAC de 1926 à 1928. Ces pourcentages se maintiennent en 1929 et 1930 (voir figure XIV, p. 84). En somme, l'affiliation de CKAC au réseau CBS viendra tout simplement accentuer une tendance bien établie au cours des années précédentes.

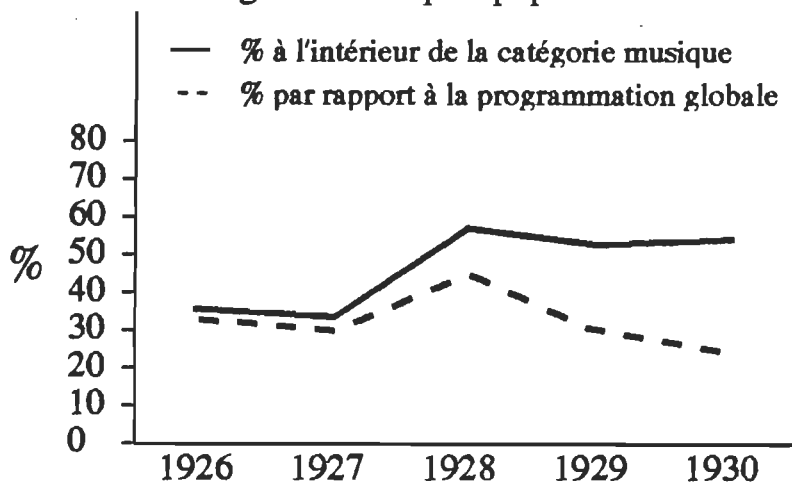
Certaines sous-catégories musicales véhiculent davantage d'éléments de culture américaine. C'est le cas notamment de la musique populaire et de la musique de danse qui sont le plus souvent dénoncées: «[...] la culture artistique populaire a tout à perdre à s'abreuver aux sources corrompues du jazz ou du crooning<sup>5</sup>», écrit à l'époque Lucien Desbiens. Un tel jugement, qui condamne les deux genres de musique, correspond néanmoins aux données de notre enquête. Si, en effet, nous établissons un rapport entre, d'une part, les sous-catégories, «musique populaire» et «musique de danse» et, d'autre part, le contenu radiophonique global de CKAC, nous observons deux choses: ces deux sous-catégories ont un contenu américain qui représente, en 1926, près de 37% de l'ensemble de la catégorie musique diffusée par CKAC, pourcentage qui atteindra 56% en 1928.

- 
4. Sans doute l'affiliation au réseau CBS en 1929 est-elle pour quelque chose dans cette augmentation?
  5. Lucien Desbiens, «L'Infiltration américaine par la radio», Notre américanisation, p. 171.

Par ailleurs ces deux mêmes sous-catégories occupent 35% de la programmation globale du poste montréalais en 1926, et 44% en 1928, pour ensuite chuter à environ 20% en 1930 (voir figure XV p. 86). Enfin, il importe de souligner une baisse sensible du contenu musical américain dans la courbe de la programmation globale, cette baisse s'explique non par une diminution du contenu «américain», mais par une augmentation des heures de diffusion, qui s'accroît à partir de 1929 (voir également la figure I, p. 51).

FIGURE XV

Importance relative du contenu américain dans les sous-catégories musique populaire et de danse.



Source: *La Presse*, 1926 à 1930

\* \* \*

### 3. Les émissions exogènes en provenance des réseaux canadien et américain

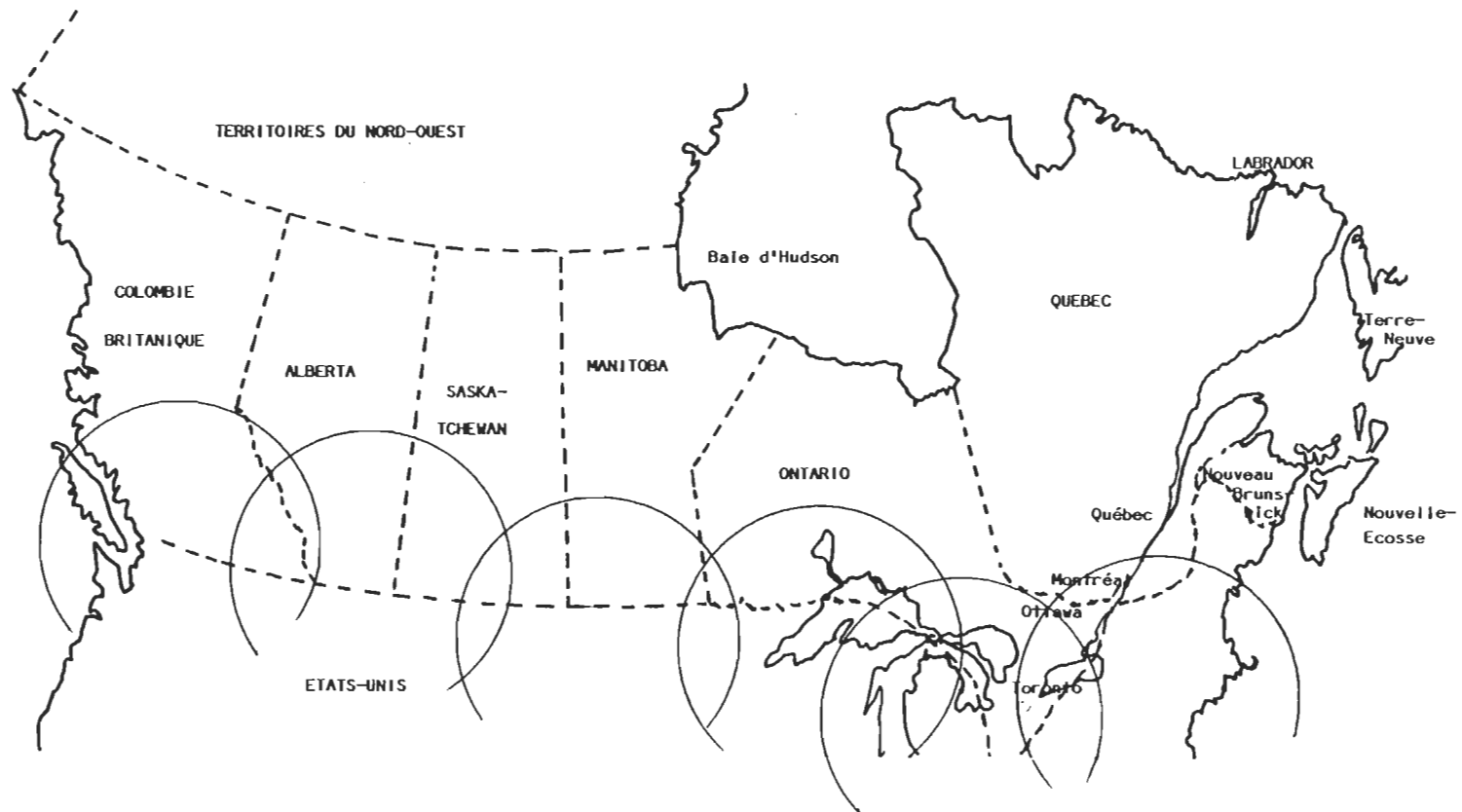
Les deux plus grandes villes canadiennes Toronto et Montréal possèdent des transmetteurs de 5 000 watts et plus, et elles seules peuvent faire obstacle à l'invasion du territoire radiophonique canadien par les stations frontalières américaines (voir figure XVI, p. 88). Ainsi, lorsque la station torontoise et la station de CKAC entrent en ondes, elles brouillent les stations américaines, ce dont certains radiophiles du Québec, habitués à synthoniser les stations américaines, se plaignent alors<sup>6</sup>. Pour conserver ses auditeurs, ou encore pour récupérer les auditeurs des stations américaines, CKAC doit donc s'affilier à d'autres stations, ou à un réseau américain. Une telle affiliation permet, il va sans dire, aux habitués des stations américaines d'avoir une meilleure réception de certaines de ces émissions, tout en prenant aussi l'habitude de sythoniser CKAC. D'autres facteurs, comme le climat économique et la répartition des récepteurs sur le territoire influencent, il va sans dire, les habitudes d'écoute des émissions locales.

---

6. C'est en effet des protestations de la part du public qui forcent le poste CKAC à ne transmettre, à quelques reprises, aucune émission radiophonique, afin de permettre aux auditeurs francophones de comparer sa qualité de réception et de retransmission des émissions américaines avec celles des postes américains (voir «Le Radio», La Presse, 22 octobre 1927, p.54 et 5 novembre 1927, p.62).

FIGURE XVI

Régions du Canada irradiées par les stations américaines



Source: Rev. John Egli O'Brien, S.J., A HISTORY OF CANADIAN RADIO LEAGUE,  
A dissertation Presented to the FACULTY OF THE GRADUATE SCHOLL,  
UNIVERSITY OF SOUTHERN CALIFORNIA, juin 1964, p 118.

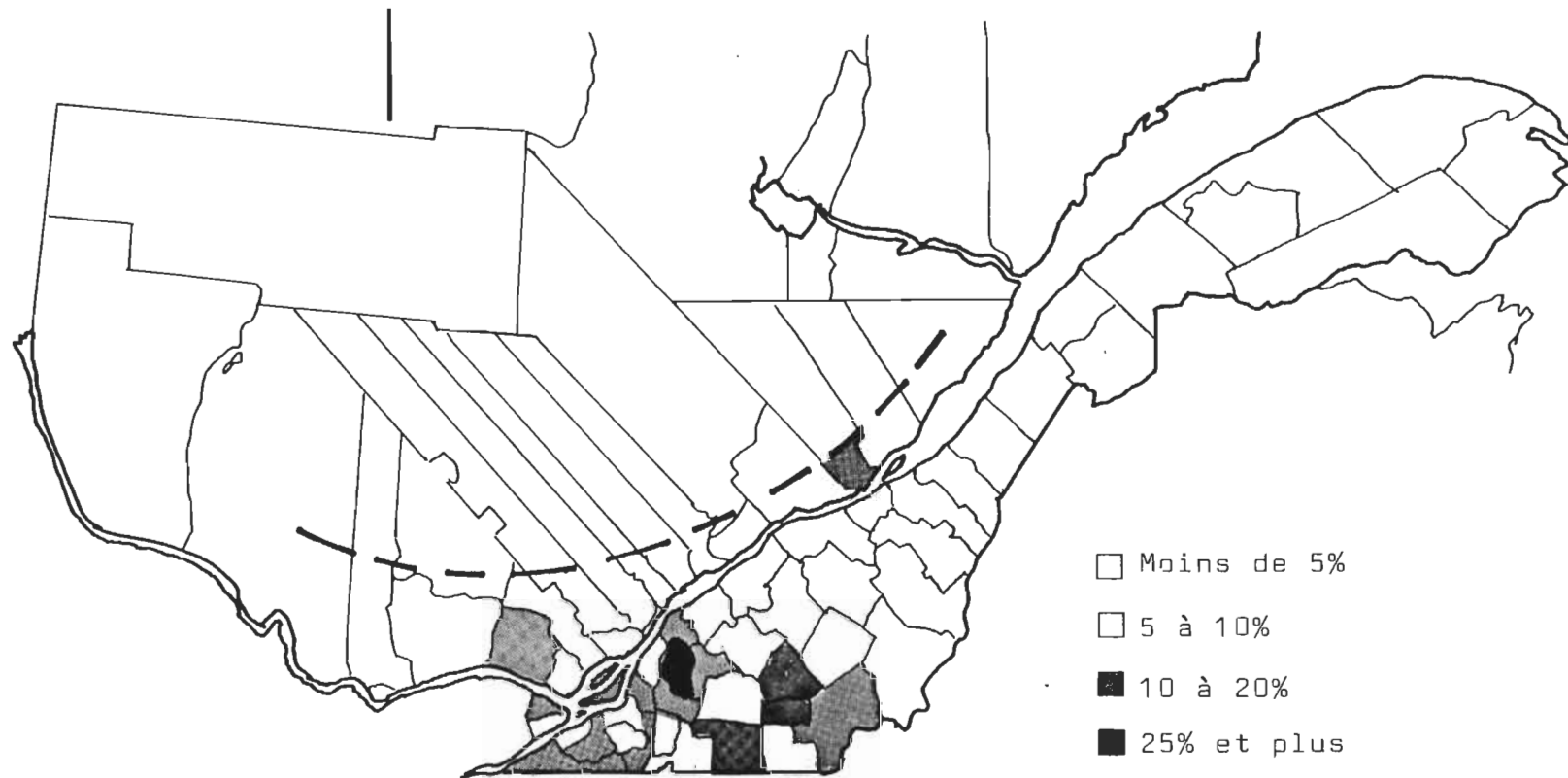


La radiophonie canadienne ne semble pourtant pas être trop affectée par la crise économique qui secoue la fin des années vingt. En effet, si la croissance des ventes de permis de radio subit un faible ralentissement la première année de la crise, elle reprend de plus belle les années suivantes (Voir annexe I, p. 152). Du reste, l'achat d'un poste récepteur permet d'avoir à portée de la main un divertissement bon marché. A cet égard, l'enquête effectuée en 1931 par le ministère de l'Agriculture du Québec sur le nombre de postes récepteurs sur l'ensemble du territoire agricole de la Province (figure XVII, p. 90) est révélatrice. Deux observations principales s'en dégagent. Un lien entre la concentration des récepteurs et celui de la proximité de stations émettrices; puis l'importance d'une «frange radiophonique» le long de la frontière américaine, où la concentration s'accroît au fur et à mesure que l'on s'approche de la région des Grands-Lacs et de la frontière ontarienne. On observe également une concentration allant jusqu'à 25% des récepteurs dans certains comtés ruraux comme Brome, St-Hyacinthe et Campton. Il y a tout lieu de croire qu'une telle concentration va au delà des 25% dans la région urbaine couverte par CKAC. La proximité des stations américaines, de même que la concentration des récepteurs en périphérie, sont des facteurs qui conditionnent les habitudes d'écoute ainsi que les contenus des programmations.

\*

FIGURE XVII

Répartition des récepteurs radio sur l'ensemble du Québec  
(début des années 30)



Source: Statistiques agricoles, Ministère de l'Agriculture de la Province de Québec, 1932

C'est probablement pour contrer la synthonisation directe des stations américaines, et ainsi récupérer des auditeurs, que la station de radio montréalaise CKAC modifie sensiblement sa programmation en provenance de l'étranger. En effet, pour les années 1926 à 1928, la programmation exogène ne représente que 1.5% à 3% de la programmation globale. En 1929, ce taux passe à 7% et double à 14% en 1930; il se maintient à ce pourcentage jusqu'en 1933 pour grimper à 38% en 1934, et plafonner à 49% en 1938<sup>7</sup>. Autrement dit, le taux de 14% d'émissions exogènes diffusées en 1930 représente en fait 5,6 heures des 40 heures totales de diffusion hebdomadaire de CKAC. Ce qui correspond en moyenne à une heure d'émission exogène par samedi sur l'ensemble de l'année.

Les émissions exogènes proviennent de deux sources: soit du réseau canadien CNR, soit du réseau américain CBS. En 1926, aucune émission exogène n'apparaît à la programmation du samedi. En 1927 et 1928, les émissions proviennent exclusivement du réseau canadien. En 1929, et toujours suivant les données de notre enquête, la répartition du contenu exogène est de 80% américain, contre 20% canadien. Cette proportion est inversée l'année suivante; pour devenir 90% canadien et de 10% américain. Ce renverse-

---

7. Paul Brand, «The Twentieth Century Bible: Listening to the Radio in Montreal, 1924-39», The Register (McGill), vol. 1, nos 1-2 (mars 1980), p. 109, table 1.

ment dans les contenus s'explique de la façon suivante: les programmes en provenance du réseau CBS sont moins présents dans la programmation des samedis. Les programmes de musique «Columbia», par exemple, sont diffusés en semaine ou encore le dimanche suivant les contenus à l'horaire.

C'est par le réseau du «Canadian National Railroad» (CNR) que le poste CKAC diffuse auprès de ses auditeurs québécois certaines émissions en provenance du Canada anglais. Ces émissions n'occupent pas une part importante dans la programmation des samedis radiophoniques de CKAC. C'est davantage à la fin de la période, soit au cours des années 1929-1930, que l'on voit apparaître un transfert d'émissions. A quelques occasions, CKAC retransmet, via la station CKNC de Toronto, un concert de musique classique en provenance de l'Hôtel Royal-York<sup>8</sup>. Que ce soit par le réseau du CNR ou autrement, les émissions entre les provinces ne sont pas offertes sur une base régulière et le contenu se compose généralement de musique classique. Voici la description d'une de ces émissions parue dans Le Devoir du 11 octobre 1930:

#### CONCERT DU C.N.R.

La seconde série de concerts du dimanche après-midi, du Canadien National, à travers le Canada commencera dimanche prochain par les coups

---

8. Cette émission, en provenance de Toronto, était diffusée en après-midi; voir "4h30- Récital d'orgue de Harvey Robb sur l'orgue Casavant de l'hôtel Royal-York de Toronto", Le Devoir, 24 mai 1930. p. 4.

de cinq heures sonnés à l'horloge de la Tour de la Paix du Parlement d'Ottawa.

Sir Henry Thornton, président du réseau national, prononcera quelques mots à l'occasion de ces concerts radiodiffusés par la chaîne de postes transcontinentale du Canadien National, tous les dimanches après-midi de 5.00 à 6.00.

M. Albert Cornellier, jeune ténor canadien-français de grande renommée, inaugurera la série de ces concerts.

Les auditeurs auront aussi le plaisir d'entendre durant cette heure musicale l'orchestre symphonique de Toronto, sous la direction du Dr Luigi von Kunits.

Programme:

Ouverture: Domino Noir (Auber).

Chant: Ombra Mai Fu, de «Xerxès» (Haendel);  
Una Furtiva Lacrima (Donizetti).

Orchestre: A Shropshire Lad (Butterworth).

Chant: Adieu, de «Lohengrin» (Wagner).

Orchestre: Egypta (Wood).

Chant: Dream in the Twilight (Strauss); Sea  
Fever (Ireland).

Orchestre: Danse espagnole, Op. 12 no 2 (Moz-  
kowsky)<sup>9</sup>.

Enfin, fait à remarquer, le samedi 14 janvier 1928, la station CKCO d'Ottawa diffuse l'émission de la «Cook's Friend» en provenance de CKAC<sup>10</sup>.

Très peu d'émissions pan-canadiennes sont donc à l'horaire le samedi à CKAC. Cependant, durant la semaine en janvier et en mars 1929, CKAC diffuse des émissions du réseau «Canadian Broadcasting» qui relie les villes de Toronto, Waterloo, Winnipeg, Saskatoon, Calgary, Edmonton et Montréal. Le premier juillet 1927, à l'occasion de la Fête

---

9. Le Devoir, 11 octobre, 1930, p. 8.

10. «Le Radio», La Presse, 14 janvier 1928, p. 56.

du Canada, le réseau du CNR diffuse une émission «coast to coast<sup>11</sup>». L'expérience est l'objet d'une vive satisfaction chez les auditeurs canadiens.

\*

Le 13 juillet 1929, CKAC annonce son affiliation officielle au réseau américain CBS, décision influencée par le climat économique, la réduction des coûts de production et la qualité technique et culturelle. La première émission en provenance du réseau, le dimanche 14 juillet, est consacrée à la bienvenue de la station montréalaise. Cette affiliation permet en même temps à CKAC de s'accaparer des auditeurs, qui malgré parfois le peu d'efficacité de leur récepteur à cristal, synthonisent de plus en plus les stations américaines. Comme pour le réseau canadien, les émissions en provenance du réseau CBS n'occupent pas une place importante dans l'horaire des samedis de CKAC; elles se composent dans l'ensemble de musique classique et légère. Un seul programme musical en provenance de CBS, l'«heure Columbia», occupe principalement le temps d'antenne le samedi. Durant la semaine, et pendant les années suivantes, cette pratique s'accroîtra, et le contenu américain s'intensifiera. Enfin, les diffusions ne se font pas uniquement de CBS vers CKAC. A quatre reprises, le samedi soir, en 1930, la station de La

---

11. F.W. Peers, op.cit., p. 24.

Presse alimente le réseau de la CBS avec des émissions de musique populaire et de danse mettant en vedette l'orchestre de l'hôtel Mont Royal sous la direction de Danny Yates, qui joue naturellement de la musique de danse.

\*

Les contenus des émissions américaines diffusées en réseau, qu'elles proviennent des réseaux CNR ou CBS, sont produites en anglais. Conséquemment, la population francophone du Québec, qui synthonise CKAC est exposé à un environnement sonore qui diffère non seulement au plan de la langue d'expression, mais aussi au plan des contenus musicaux moins traditionnels. Ainsi l'heure musicale «Columbia» (voir figure XVIII, p. 95) présente surtout des pièces

### FIGURE XVIII

#### Exemple du contenu musical offert sur le réseau CBS

##### *Le PROGRAMME COLUMBIA*

**"I Can't Remember the Words"**  
**"Waiting at the End of the Road"**  
**"Rhythm of the Weaves"**  
**"Gypsy Dream Rose"**  
**"The Rhythm Man"**  
**"Where the Sweet Forget-me-not Remember"**  
**"Out Where the Moonbeams Are Born"**  
**"If You Believe in Me"**  
**"Prisoner's Song"**

Source: La Presse, 31 octobre 1929, p. 70.

extraites de comédies musicales américaines, dont le contenu s'apparente à celui des émissions produites localement.

De fait, les émissions en provenance du réseau CBS, conjuguées à celles produites localement, transfèrent dans l'environnement culturel du Québec des contenus exogènes qui, avec le temps, changent la mosaïque des pratiques culturelles. Cet apport des contenus américains se poursuivra malgré les législations canadiennes mises en place pour les contrer. Plus encore, lors de la mise sur pied de la société Radio-Canada, celle-ci devra composer avec ces habitudes d'écoute et même offrir des émissions en provenance des grands réseaux américains afin de récupérer une partie des auditeurs habitués à synthoniser les postes américains.

\* \* \*

La culture musicale américaine diffusée par CKAC, entre les années 1926 et 1930, est irradiée suivant deux sortes d'émissions complémentaires: soit «endogènes», soit «exogènes». C'est principalement dans la première catégorie que se retrouvent la plus grande partie des contenus musicaux américains, du moins pour la période étudiée. Diffusés d'abord «en studio», ces contenus se stabilisent, en 1930, dans un rapport «en studio» / «hors studio» d'environ 45% de



contenu américain. Quant aux productions exogènes en provenance du réseau américain CBS, elles en sont à leur début, et ne représentent qu'une faible proportion des transferts culturels musicaux américains. En fait, avant même l'utilisation du réseau américain CBS, la station CKAC diffuse déjà un contenu américain par l'entremise du disque, de la musique en feuilles et des salles de danse de la métropole. Ainsi à la lumière des données de notre enquête, ce serait davantage les modes de transmission et l'agencement d'une technique nouvelle (la radio) à des techniques traditionnelles de diffusion musicale (orchestres et disques) qui conditionneraient, avant 1930, l'irradiation par CKAC d'une culture américaine au Québec.

La radio apparaît ainsi comme un facteur de changement considérable à bien des égards. Elle est avant tout un médium de dissémination de la connaissance dans l'espace et dans le temps. Par le biais de ses techniques, elle ne tarde pas à distancer les journaux et l'imprimé qui sont eux plus dépendants des techniques traditionnelles de diffusion. La possibilité d'atteindre de nombreux auditeurs, d'origine et de milieux différents, va susciter, il va sans dire, un vif débat social au Canada anglais et au Québec.

## CHAPITRE IV

### LA MODERNITE RADIOPHONIQUE ET LES TRANSFERTS CULTURELS

#### 1. La crise de la radio

Associer les concepts de «transfert culturel», de «technologie», de «radiodiffusion» et de «rapport de sensibilité» peut paraître périlleux. Mais tous ces concepts n'en supposent-ils pas un autre plus intégrateur, celui de la «modernité», qui peut servir de fil conducteur à une analyse de l'influence historique de la radio sur la culture.

De fait, la modernité prend naissance dans les changements les plus divers. Ses effets sont perceptibles dans la culture en général et, en particulier, dans les mœurs, les modes de vie, la quotidienneté et la «contemporanéité<sup>1</sup>». Par ailleurs, malgré la multitude des champs sociaux où la modernité peut intervenir, elle se définit toujours par l'ampleur des changements que peut tolérer la société sur

---

1. Le terme de contemporanéité doit être compris ici dans le sens où les changements s'effectuent dans un lieu précis à un moment précis.

laquelle elle opère. Elle est le lieu commun où se confrontent, voire même où se juxtaposent, traditions et progrès. C'est ainsi que telle ou telle tradition reprend vie en se parant d'une enveloppe nouvelle, alors que la modernité peut véhiculer la plus traditionnelle des pratiques culturelles. C'est le cas notamment de la radio qui pénètre dans les foyers québécois et qui diffuse de la musique du terroir. Il en résulte un bouleversement plus ou moins prononcé de la culture, de l'art de vivre, des idéologies et des politiques gouvernementales vis-à-vis de la culture elle-même. Ce ne sont là que quelques-uns des facteurs historiques qui sous-tendent la modernité, à travers laquelle prend place l'apport des technologies et des transferts culturels. De fait, par le biais des découvertes techniques, la modernité remet en question les pratiques culturelles en cours dans une société. C'est à travers elle que s'oppose traditions et rupture de traditions. Mieux encore, sans changer complètement la culture, la modernité permet des accommodements entre la tradition et le progrès.

En nous appuyant sur les éléments conceptuels de la modernité déjà énoncés nous voulons dans le cadre de ce dernier chapitre, donner une interprétation plus générale à notre enquête sur la radiodiffusion et les transferts culturels. Trois éléments complémentaires soutiendront notre analyse: la Commission d'enquête Aird dont les recommanda-

tions se présentent comme un compromis entre la tradition et la modernité; les enjeux politiques et culturels de la radio; enfin, le changement de rapport dans les sensibilités provoqué par l'arrivée de la radio elle-même dans l'environnement culturel québécois.

\*

Au cours des années vingt, la radio est certes le médium le plus susceptible de provoquer la confrontation entre la modernité et la tradition. Or, cette nouvelle forme de diffusion de la culture rend plus évidente l'opposition qui se dessine dans la société canadienne entre la nouvelle bourgeoisie marchande et l'élite canado-nationaliste. En effet, au moment où le chemin de fer, symbole de l'unité canadienne, apparaît déjà de moins en moins comme le moyen ultime de réduire les distances «a mare usque ad mare», la radio devient aux yeux de cette élite nationaliste le nouveau moyen de renforcer l'unité et la souveraineté culturelle du Canada<sup>2</sup>: «Cette nouvelle technologie [permet] au Canada, écrit Alain Canuel, de s'affirmer à l'échelle

---

2. Déjà, en 1924 un article du MacLean's Magazine pose clairement la question: "How can radio be best utilized to inculcate national ideals and foster national unity", («Canada's Radio Consciousness», MacLean's Magazine, 15 octobre 1924, p. 29, 52-53).

dien<sup>13</sup>. La radio provoque donc au Canada une crise que même les réglementations ne parviendront pas tout à fait à enrayer.

Mais un tel nationalisme ne peut à lui seul combattre ceux qui s'opposent à la nationalisation des ondes. Aussi voit-on naître des associations comme la «Radio League», ou la Ligue canadienne de la radio, dont la mission est de susciter un climat social favorable à l'établissement d'une radio canadienne. Ces associations tirent leurs appuis de l'élite culturelle et de la bourgeoisie canadienne. À ces associations s'opposent les tenants du développement de la radio par le secteur privé, composé essentiellement des propriétaires des industries de la radiodiffusion, de stations affiliées aux réseaux américains ou de propriétaires de journaux qui, comme celui de La Presse, contrôlent des postes de radio. Grâce aux investissements américains, ces partisans de la privatisation des ondes prennent, il faut le dire, de plus en plus leurs distances vis-à-vis des sources financières britanniques alors moins disponibles.

\*

Voilà donc le climat qui entoure les travaux de la

- 
3. «La Présence de l'impérialisme dans les débuts de la radiophonie au Canada (1900-1928)», Journal of Canadian Studies, vol. 20, no 4 (Hiver 1985-86), p. 45.

Commission Aird, mise sur pied le 2 juin 1928<sup>4</sup>. Son mandat consiste à enquêter sur les conditions de la radiodiffusion au Canada et de faire des recommandations au gouvernement sur l'administration, la direction, la surveillance et les besoins financiers de la radiodiffusion canadienne. Dès le début de leur mandat, les membres de la Commission parcourent le monde afin d'étudier les différents modes de diffusion et de réglementation qui régissent la radio. Leurs constats sur la radio canadienne sont les suivants: médiocrité des émissions diffusées, utilisation massive de la réclame publicitaire, brouillage des émissions des petites stations par les grandes, brouillage également des stations canadiennes par les stations américaines et, enfin, envahissement par des émissions étrangères particulièrement en provenance des Etats-Unis.

C'est en fait le modèle britannique, dont celui de la «British Broadcasting Corporation» (BBC), que la Commission retient pour élaborer ses recommandations. Elle propose donc la création d'une société d'état de radiodiffusion. Ses autres recommandations sont les suivantes: mise sur pied d'un organisme de contrôle de la programmation par les provinces, fondation d'un réseau d'envergure nationale avec la construction de stations de 50 Kw. dans chaque province,

---

4. Voir F. W. Peers, The Politics of Canadian Broadcasting, p. 34-38.

étatatisation des postes privés, et financement public du service national par une hausse du coût des permis sur les récepteurs. L'ensemble des recommandations incite le gouvernement à intervenir directement sur la radiodiffusion canadienne en décrétant ce domaine, de propriété publique.

Avant même que la Commission ne dépose ses travaux, certaines de ses recommandations sont déjà prévisibles. Dans son édition du 9 novembre 1928, Le Devoir fait part des orientations que devrait suivre le Gouvernement. À ses yeux,

Le plan du gouvernement serait d'accorder une franchise à une compagnie qui exploiterait les postes dans tout le Canada. Ces postes ne seraient reliés que pour les concerts de grande valeur. Chaque province aurait une commission chargée de préparer les programmes locaux avec entente que toute question de controverse religieuse et politique sera scrupuleusement mise de côté. [...] Si nous sommes bien informés, la compagnie concessionnaire construirait des postes de 50 kilowatts dans chaque province<sup>5</sup>.

Quoique prévisibles, les recommandations de la Commission Aird soulèvent néanmoins de fortes résistances qui donnent naissance à une polémique dans les journaux canadiens. Au Québec, Le Devoir et La Presse croisent le fer, comme on le verra plus loin, tandis que les autres journaux de la province se font plus discrets ou se contentent de publier

---

5. Le Devoir, 9 novembre 1928, p. 2.

en tout ou en partie le contenu du Rapport de la Commission. Quant aux journaux canadiens, ils se divisent ainsi: vingt-sept d'entre eux défendent la position de la Commission, tandis que huit autres, dont quatre qui sont propriétaires de stations privées, s'opposent aux recommandations.

La crise de la radio se concentre donc autour d'une seule question. Faut-il étatiser ou privatiser les ondes radiophoniques au Canada? D'une part, il y a le groupe favorable aux recommandations, principalement composé de l'élite canadienne, qui veut une radio favorisant l'autonomie et l'unité canadienne sous forme d'entreprise publique et, d'autre part, il y a la bourgeoisie marchande naissante qui défend le modèle américain de l'entreprise privée. La figure XIX, p. 105, illustre globalement l'organisation des deux groupes qui gravitent principalement, dans un cas, autour de La Presse et de CKAC et, dans l'autre, autour de la Ligue Canadienne de la Radio, qui veut une radio étatisée.

Dans un premier article, La Presse présente à la une le texte intégral des recommandations de la Commission Aird<sup>6</sup>. Par la suite, dans une série d'articles, parus entre les 14

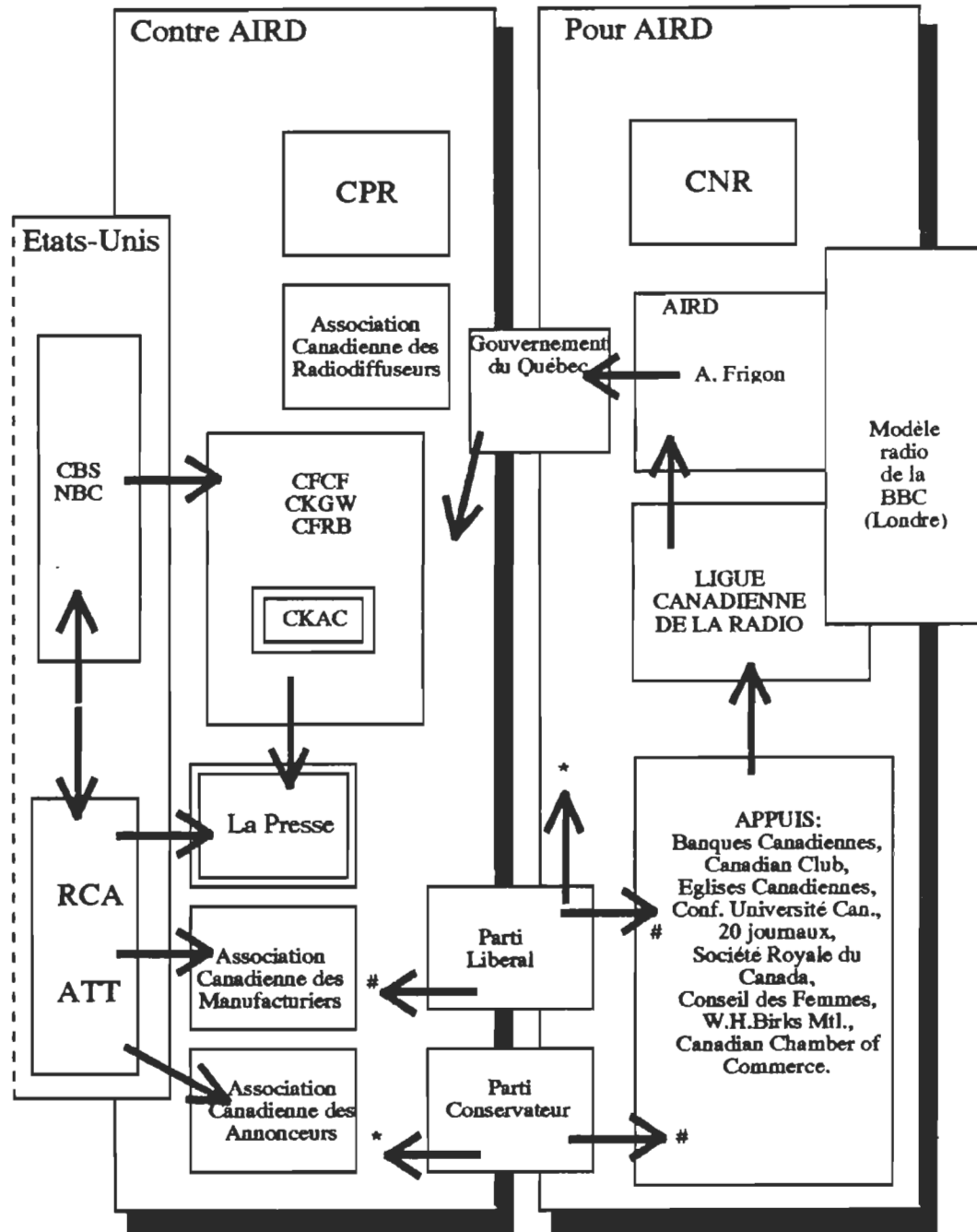
---

6. La Presse, 11 septembre 1929, p. 1.



FIGURE XIX

Organisation systémique des organismes  
reliés au débat entourant la parution  
du Rapport Aird (1929)



# = Appui \* = garde une attache

et 17 septembre 1929, le journal montréalais prétend que la mise en application des recommandations met en péril l'industrie canadienne de la radio. De plus, la mise en service d'une station de 50kw, par province, lui paraît irréaliste, vue la disparité de la population, l'étendue du territoire et la variété des régions du pays. Plus encore, pour trouver les vingt millions que coûtera la réalisation des recommandations, le gouvernement central devra accabler d'impôts les radiophiles. Enfin, selon La Presse, la radio avec les profits tirés de la publicité et une saine concurrence, pourra, en autant qu'on lui en laisse la chance, être plus productive et créatrice qu'un diffuseur public<sup>7</sup>.

Le journal intensifie son action en invitant ses lecteurs à signer une déclaration en ce sens qui apparaît dans ses pages<sup>8</sup>. Il invite aussi les radiophiles à écrire à leur député pour lui signifier qu'ils sont "Pour la liberté de la radio". En mars et en avril 1930, deux députés déposent une pétition de 22 000 signatures d'opposants aux recommandations de la Commission. La Presse multiplie également les articles et les témoignages en faveur de la radio

---

7. Une telle opinion est encore répandue aujourd'hui dans certains milieux canadiens, notamment chez les membres du parti progressiste conservateur qui viennent de demander, lors de leur dernier congrès tenu à Toronto, du 7 au 10 août 1991, que Radio-Canada soit vendu à l'entreprise privée; voir à ce sujet: «Le PC en congrès», La Presse, 10 août 1991, p. 3-5.

8 Ibid., 15 mars 1930, p. 52.

privée.

Le Devoir fait entendre bien sûr un autre son de cloche. De la vingtaine de journaux canadiens en faveur des recommandations de la Commission, il est sans doute le seul qui tient le discours le plus acerbe contre La Presse, le poste CKAC et les tenants de la radio privée<sup>9</sup>.

Le chroniqueur du Devoir, Alexis Gagnon, ne ménage pas en effet ses attaques. Selon lui, si l'on veut bien saisir la portée des recommandations de la Commission il importe avant tout de bien comprendre les différents aspects techniques<sup>10</sup>, politiques et sociaux que sous-tend la radio à titre de médium.

---

9. Entre le 11 et le 20 septembre 1929, suite à la sortie du Rapport Aird sur la radiodiffusion, Le Devoir publie une série d'articles sous le titre «Le Rapport sur la radio». Les articles des 16, 17, 18 et 19 septembre 1929 s'attaquent directement au journal La Presse. Les sous-titres sont à cet égard révélateur: «L'Avis de M. DuTremblay - Banalité et illogisme» (16 septembre, p. 1); «La Presse défend son intérêt - Imprécisions et affirmations vagues - Sa Commission de contrôle» (17 septembre p. 1); «La Presse revient à la rescousse - ses doléances» (18 septembre p. 1); enfin «La concurrence que La Presse ne souffre pas» (19 septembre p. 1).

10. Ainsi il affirme: «Comme nous l'avons dit et redit, il est impossible de traiter de problème de la radiophonie, avec quelque connaissance de cause [sic], si l'on ne possède certaines notions techniques élémentaires, sur la répartition des longueurs d'onde» («Le Rapport sur la radio», Le Devoir, le 12 septembre, p. 2).

A ses yeux,

Ce rapport se recommande par un solide bon sens, une intelligente compréhension d'un problème très complexe, beaucoup de clairvoyance. Jamais jusqu'ici, on a présenté un exposé aussi lumineux et logique de la situation de la radio au Canada, ni indiqué une solution aussi pratique et équitable<sup>11</sup>.

Par ailleurs, le chroniqueur ne mâche pas ses mots lorsqu'il décrit la situation de la radio privée. La radio montréalaise n'est selon lui qu'une «suite ininterrompue d'idioties»:

S'il y a eu une commission de la radio, c'est parce que les amateurs étaient dégoûtés des programmes qu'on leur servait à Montréal surtout. Ce sont eux qui ont protesté auprès de la Commission. Si le système actuel est si bon, pourquoi M. DuTremblay n'est-il pas allé le défendre devant la Commission, lors de la séance publique qu'elle a tenue à Montréal<sup>12</sup>.

Gagnon dénonce également la diffusion de la musique américaine: il dit «[...] les postes émetteurs n'ont pu nous donner qu'un service lamentable, du jazz et l'américanisme<sup>13</sup>». Et le chroniqueur d'ajouter «La Presse peut-elle nous expliquer en quoi la Commission pourra empêcher le poste CKAC de nous donner l'heure Eckstein, de multiplier le

---

11. «Le Rapport sur la radio», Le Devoir, 12 septembre 1929, p. 1.

12. «Le Rapport sur la radio», Le Devoir, 16 septembre 1929, p. 1.

13. «Le Rapport sur la radio», Le Devoir, 13 septembre 1929, p. 2.

«jazz» et les «blues» [...]»<sup>14</sup>. Sur un ton ironique il affirme également :

"Certains articles malsains", c'est probablement un bouquet d'orties à notre adresse; et cela prouve clair comme le jour que la nationalisation de la radio est mauvaise, que le poste CKAC donne de beaux programmes, qu'il s'améliore constamment, ne popularise ni le «jazz» ni les «blues», ni les sottises<sup>15</sup>.

Enfin, Marc Oni déclare même que «[...] le malheur est que cet enfant de huit ans [CKAC] est en voie de devenir, sous l'influence de La Presse, un parfait crétin»!

\*

Si La Presse et CKAC constituent visiblement le noyau autour duquel se regroupent les tenants de la privatisation des ondes, il ne faut pas pour autant négliger les associations industrielles et commerciales, de même que les autres postes de radio, dont les intérêts incitent à combattre toute forme d'étatisation de la radio. Notons principalement l'Association canadienne des radiodiffuseurs (ACR), de même que l'Association canadienne des manufacturiers de radios, et les stations radiophoniques suivantes: CKAC et CFCF de Montréal, les stations CKNC, CFRB et KGW de Toronto

---

14. «Le Rapport sur la radio», Le Devoir, 17 septembre 1929, p. 1.

15. «Le Problème de la radio», Le Devoir, 20 septembre 1929, p. 1.

et des environs. Or, toutes ces stations ont un lien avec les grands réseaux américains. A l'instar de CKAC, les postes CKNC et CFRB sont affiliés au réseau CBS, tandis que CFCF et CKGW le sont pour leur part au réseau NBC.

Par ailleurs, il importe aussi de souligner les liens qui unissent ces associations et ces postes de radio à la grande industrie radiophonique américaine. Ainsi la station CFCF, propriété de la «Canadian Marconi Co.» de Montréal, qui détient le quasi monopole de l'industrie au Canada, est affiliée au réseau NBC<sup>16</sup>. La station CFRB de Toronto est pour sa part, la propriété de la «Rogers Majestic Co.», qui est elle-même associée à l'industrie nord-américaine des manufacturiers de radio. Enfin, encore de Toronto, le poste CKGW serait la propriété d'une grande distillerie canadienne.

Ces adversaires de la Commission avaient naturellement leurs tribuns. Citons, entre autres, J. A. Dupont, direc-

---

16. Suivant F.W. Peers «CFCF, Montreal, became an NBC affiliate a year later. RCA had an interest in Canadian Marconi, owner of station CFCF [...]», (The Politics of Canadian Broadcasting, p. 58, note 36). Aux Etats-Unis, la «Radio Corporation of America» (RCA) détient le monopole de la fabrication de certaines composantes électroniques; elle représente également un producteur important de disques (Victor et Victrola). Enfin, la RCA regroupe également la «General Electric», la «Westinghouse», l'«American Telephone and Telegraph» (AT&T), les deux réseaux américains NBC et CBS et une partie de «Canadian Marconi Co.».

teur de CKAC et représentant de l'Association des Radiodiffuseurs; M. Pamphile DuTremblay, président et propriétaire de La Presse et de CKAC, de même que Alex Mackenzie, président de l'association des manufacturiers de radio, et, directeur de la station CKNC de Toronto, propriété de la «Canadian Carbon Co.», elle-même filiale de l'«American Carbon Co.».

Il y a finalement, pour un temps du moins, le Gouvernement du Québec qui, opposé aux recommandations, essaie d'établir ses droits en la matière. Il invoquera à cet égard certains articles de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique qui lui garantirait une juridiction dans le domaine de la radiodiffusion. Suite aux pressions du docteur Augustin Frigon, membre de la Commission Aird, le Gouvernement accepte de collaborer, en se réservant le droit de porter en Cour suprême le débat sur sa juridiction<sup>17</sup>.

\*

Par ailleurs les tenants de la nationalisation des ondes ont eux aussi comme porte-parole des personnalités d'envergure. Elles sont pour la plupart membres de la Commission Aird ou de l'«establishment» canadien. Ainsi le

---

17. F.W. Peers, op. cit., p. 42-44, 49.

secrétaire de la Commission, Donald Manson, assume aussi la fonction de chef inspecteur de la radio pour le ministère des Pêcheries. Véritable éminence grise de la Commission, Manson participe de près comme de loin aux principaux débats et discours en faveur de l'étatisation des ondes.

Les autres membres de la Commission, quoique plus discrets, participent également aux actions concertées par le groupe en faveur des recommandations de la Commission. Son président Sir. John Aird, également président de la Banque Canadienne de Commerce, est associé de très près au parti politique au pouvoir et au «Canadian Club». Le docteur Augustin Frigon spécialiste en matière de radiodiffusion, représente une certaine bourgeoisie québécoise. Il a assumé durant un certain temps le rôle de conseiller gouvernemental en matière d'enseignement technique, et a dirigé l'Ecole polytechnique de Montréal. Par la suite, il fut directeur de Comité canadien de la radio (C.R.B.C), qui deviendra plus tard la Société Radio-Canada (C.B.C), et au sein de laquelle il assumera la présidence durant plusieurs années. Enfin, Charles Bowman, directeur de la Commission Aird, éditeur du Ottawa Citizen, et conseiller personnel de William Mackenzie King, est aussi ami du premier ministre de l'Ontario, Howard Fergusson.

Les dirigeants de la Ligue canadienne de la radio



possèdent quant à eux un leadership qui leur permet d'être à l'avant-scène politique. Son président, Graham Spry, est le secrétaire du prestigieux «Canadian Club», où se retrouve la bourgeoisie canadienne-anglaise. Lieu de prédilection des directeurs des principales banques et institutions anglophones du Canada, ses membres sont pour la plupart favorables à la "Canadian Radio League". Parmi les autres membres influents de la Ligue, notons son secrétaire, et ami de Spry, Alan B. Plaunt, lui-même ami de Bowman directeur de la commission Aird. Font également partie de la Ligue, le pasteur Henry St-Denis de la «United Church of Canada», K. A. Green membre du «Canadian Club», J. A. McIsaac, président de la Légion canadienne, E. A. Corbet, président de la Conférence des universités du Canada, B. Clanton, influent avocat de Montréal, de même que Georges Pelletier directeur du journal Le Devoir de Montréal.

Ces personnages, impliqués politiquement et socialement, assurent à la Ligue canadienne de la radio l'appui d'organismes influents. Citons, entre autres, le gouvernement fédéral et le cabinet du premier ministre, la «All Canadian Congress of Labour», le «Trade and Labour Congress», le «Canadian National Railroad»; les banques Impériale, Royale, de la Nouvelle-Ecosse et Canadienne de commerce; le «Canadian Club»; les églises Catholique Romaine, Anglicane et Unie du Canada; la Conférence des univer-

sifés du Canada, la prestigieuse Société royale du Canada, le Conseil national des femmes du Canada et, enfin, la firme commerciale W. H. Birks de Montréal, dont le président assume également la présidence de la Chambre de commerce canadienne.

La lutte entre les tenants et les opposants de la canadienisation des ondes ne constitue en fait que la pointe de l'iceberg. Avec elle, émergent des tendances lourdes de conséquences sur l'ensemble des secteurs qui influencent l'évolution de la radio canadienne. Parmi ces tendances, il importe de retenir l'apparition des nouvelles techniques de diffusion qui favorisent la naissance de pratiques culturelles, politiques et économiques inédites, et conséquemment accélèrent le déclin de pratiques plus anciennes. La figure XIX (voir, page 105) fait la synthèse de ce que nous venons de présenter. Elle situe les organismes en faveur de la Commission et ceux qui s'opposent à ses recommandations.

\* \* \*

## 2. Les enjeux politiques et culturels de la radio.

Un transfert culturel acheminé par une technique spécifique entraîne nécessairement des changements dans la culture d'accueil. S'il n'est certes pas facile de détermi-

ner de façon catégorique les modifications que les transferts culturels radiophoniques ont opéré sur la société québécoise entre les années 1920 et 1930, l'étude des enjeux politiques et culturels de la radiophonie devrait nous permettre d'illustrer au moins le phénomène.

Une analyse des émissions radiophoniques de CKAC entre 1926 et 1930 nous a permis de mettre en lumière le caractère particulier des transferts culturels issus de la culture américaine. Par ailleurs, l'amalgame modernité/tradition implique nécessairement une réinterprétation des mentalités et des modes de vie. Autrement dit, l'enjeu de la «révolution technologique» que représente à l'époque la radiodiffusion se reflète dans le spectacle de la vie privée et de la vie sociale, ainsi que dans la dimension politique par la conquête canadienne du temps et de l'espace radiophonique. Plus concrètement, c'est dans l'apparition des nouvelles valeurs, qui n'ont pas encore transmuté les anciennes, que se situent les véritables enjeux politiques et culturels de la radiophonie. Si, en effet, des éléments culturels exogènes se sont intégrés dans la quotidienneté radiophonique, ils n'ont pas été pour autant des facteurs d'assimilation au point d'éliminer les éléments endogènes que tel ou tel transfert culturel pouvait momentanément masquer. Voyons cela en détail.

L'ambiguïté de la juridiction en matière de radiodiffusion demeure certes pour la période couverte par notre étude un des éléments fondamentaux de la confrontation entre les courants modernes et traditionnels au Canada. Malgré la complexité des problèmes suscités, c'est à travers la juridiction que nous pouvons comprendre les liens qui relient les techniques de la radio et les transferts culturels radiophoniques. Une technique qui transporte d'un pays à l'autre des éléments culturels implique en effet son utilisation par la culture d'accueil. Autrement dit, c'est autant la technique elle-même et ses apports scientifiques que leurs effets culturels, qui sont à notre avis les véhicules de la modernité et des transferts culturels. C'est la raison pour laquelle les moyens traditionnels de transport de l'information culturelle doivent très souvent, lors de l'apparition de nouveaux media, jouer un rôle de second plan, et laisser un certain espace culturel à la modernité technologique.

A peine quarante ans séparent effectivement la naissance de la Confédération canadienne de celle du médium radio. Et ce n'est que quarante ans plus tard que la dernière province, Terre-Neuve, se joindra au Dominion. Le contrôle de l'information sur le territoire est donc au cours des années vingt encore bien fragile. Le journal,

principal médium populaire de dissémination de l'information pan-canadienne est associé par ses propriétaires à la classe dirigeante politique ou économique du pays. Par ailleurs, le transport même de l'information et de la nouvelle, qui dépend effectivement des média traditionnels et de leurs coûts d'exploitation, se limite le plus souvent aux zones périphériques les plus rapprochées des principales villes canadiennes. La diffusion de la culture orale, celle aussi des arts et des traditions, s'effectue encore à la naissance de la radio par le truchement des groupes traditionnels qui fonctionnent selon des pratiques, des normes, des rôles encore bien ancrés dans la mémoire collective. Par ailleurs, plus on s'élève dans le rang social, plus la culture est anglophone et s'identifie à celle d'origine «britannique», dirigeante et colonisatrice. A l'autre extrémité sociale, se retrouve, au Québec en particulier, une culture terrienne d'origine française, sur laquelle pèsent encore des valeurs religieuses et conservatrices.

C'est entre ces deux groupes culturels que se retrouve une classe sociale intermédiaire, celle d'une nouvelle bourgeoisie issue de la réussite politique ou marchande, qui opte pour les nouveaux média d'information. Ce groupe qui prend de plus en plus ses distances par rapport à l'influence et au financement britanniques, vise une autonomie canadienne tout en favorisant les investissements améri-

cains. Par ailleurs, une fraction de cette bourgeoisie francophone intègre de plus en plus à ses modes de vie, -- nécessité fait loi -- la culture dominante anglophone. Résidant dans les quartiers huppés de Montréal ou de Toronto, cette nouvelle élite sociale se rend au concert, au théâtre et dans les salles de bal, tandis que la petite bourgeoisie, et parfois la classe ouvrière, se contentent d'écouter le gramophone, d'aller au cinéma, divertissement de plus en plus populaire, ou encore de fréquenter, à l'occasion d'événements très particuliers, les salles de danse.

Mais voilà que le paysage socioculturel se modifie. Les cultures savantes et populaire américaines sont rendues accessibles grâce à la venue d'un nouveau médium, la radio. Cet accès à l'américanité culturelle, autrefois réservé à l'élite, dépossède en quelque sorte cette dernière de son pouvoir et de son contrôle sur l'information politique, sociale et culturelle du pays. Des Etats-Unis déferle un flot de messages culturels qui cadrent assez bien avec les nouvelles sensibilités des Canadiens. Écoutons à ce propos l'opinion du Père dominicain Lucien Desbiens. Bien que son texte date de 1936, il reflète bien l'engouement du public de l'époque pour la radio:

La clé. Pour permettre de pénétrer au magique pays des sons, la T.S.F. a mis à portée de notre main une clé magique, clé très simple qui, pour fonctionner, n'a besoin que d'un coup de pouce. [...]

L'Oncle Sam s'installe à demeure. La clé magique est donc tournée et la paix du foyer sera troublée pendant dix, douze ou quinze heures par une trombe de sons, de papotages, de voix criardes et d'accords gutturaux. D'où viennent tous ces faiseurs de bruits que l'enfant apprend peu à peu à connaître comme des visiteurs familiers de la maison? D'un peu tous les coins du monde -- et c'est logique -- du pays voisin.  
[...]

Hélas, si la T.S.F. américaine nous accorde, parcimonieusement, d'incontestables bienfaits, de combien de crimes ne se rend-elle pas coupable!

On ne semble guère se rendre compte que la radio américaine jette la perturbation dans la vie sociale canadienne: par ses appels incessants aux sens, par la langueur morbide de sa musique et par le caractère malsain de son théâtre, elle amollit les volontés et détrempe les âmes, préparant ainsi les défections futures<sup>18</sup>.

Ainsi, tel un navire mal calfaté, la barque canadienne de la radiodiffusion est infiltrée de toute part par les ressacs de la culture américaine.

Il ne faut pas s'étonner de cet envahissement de nos foyers par la radio américaine. D'abord, nos quatre grands postes radiophoniques canadiens n'ont pas la puissance voulue pour éliminer toujours les postes américains, plus forts et qui neutralisent souvent, quand ils ne les annihilent pas, les sons émis par nos postes. Les campagnes éloignées de nos grandes stations d'émissions souffrent tout particulièrement de cette interférence des postes américains ou du tout puissant poste du Mexique qui, depuis quelques temps, nous

---

18. «L'infiltration américaine par la radio», Notre Américanisation, p. 162, 163, 169. Cet article est paru pour la première fois dans la Revue dominicaine, en mars 1936. Voir aussi Georges-Marie Bilodeau, «Un grand danger: l'américanisme», Le vrai remède. Etude sur la crise actuelle, remèdes proposés, Québec, Action sociale limitée, 1931, p. 143-151.

dispute, lui aussi les ondes<sup>19</sup>.

Le discours polémique du père Desbiens contre la radio américaine paraît être fondé sur des faits. En effet, si nous répartissons les données de notre propre enquête en deux nouvelles catégories, c'est-à-dire suivant leurs contenues identifiables soit à la culture américaine ou nord-américaine, soit à la culture québécoise, nous obtenons une lecture particulièrement éclairante<sup>20</sup> (voir tableau I, p. 121) des transferts radiophoniques nord-américains vers le Québec.

En effet, le contenu du présent tableau met en relief un nouveau rapport entre les trois grandes catégories d'émissions (musique, socioculturel, actualités) et entre chacune des sous-catégories<sup>21</sup>. Sauf en 1926, dans le cas de la musique populaire, et en 1927, pour la musique variée, le contenu américain (EU) prime partout et pour toutes les

---

19. Ibid., p. 163.

20. Il peut paraître arbitraire de discriminer les contenus de cette façon. Cependant les informations que nous avons colligées nous ont permis de sélectionner les émissions soit par leur mode de diffusion (disque, réseau), soit par provenance (Canada anglais, Etats-Unis), soit encore par la langue de diffusion. Les tirets dans le tableau représente ou bien une absence dans les données, ou bien une situation que nous n'avons pas jugée représentative.

21. Nous n'avons pas retenu la musique classique dans cette analyse car elle s'identifie difficilement de par son contenu à de la musique américaine.



années couvertes par notre enquête. Fait intéressant, la musique de danse est exclusivement identifiée à un contenu américain. Pour sa part, la musique folklorique, dont la diffusion est peu importante le samedi, relève de la musique

**TABLEAU I**  
**Nombre d'heures de contenu radiophonique**  
**américain et québécois**

	Année Sous- catégories	1926		1927		1928		1929		1930	
		QC.	EU.	QC.	EU.	QC.	EU.	QC.	EU.	QC.	EU.
Musique	Populaire	8.5	3	1.5	14	1	10	2.33	6	2	23
	Danse	----	46	----	47	----	45.5	----	29.9	----	41
	Folklorique	7	----	4.75	----	2.5	----	----	----	2.5	----
	Variée	----	----	11	3	12.9	17	12.9	22	11.3	25
Socio- culturel	Causerie	14.7	2.5	8.4	----	10	8.25	5.3	2	26.7	8
	Reportage	----	----	----	----	4.5	----	4	----	0.8	----
	Politique	----	----	----	----	1.58	----	----	----	4.33	1
Actualités	Sport	----	----	1.9	----	5	----	13	12	18	16
	Route	----	----	----	----	----	----	6.58	----	7.25	----
	Divers	----	----	----	----	4	----	0.33	----	8	20
	Bourse	----	----	----	----	----	----	----	----	7	----
	TOTAL	30.2	51.5	27.5	64	41.5	80.7	44.4	71.9	87.8	134

QC.= québécois; EU.=américain.

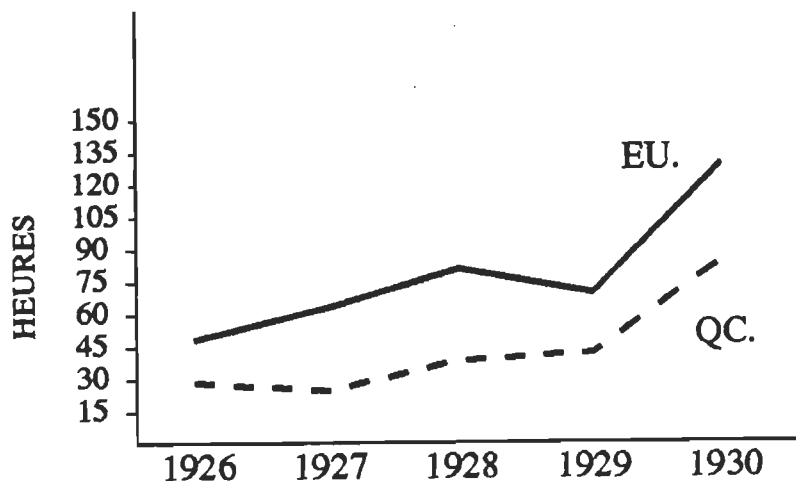
du terroir, et appartient par conséquent au contenu québécois (QC). Il en est de même du «socioculturel», qui a davantage un contenu québécois. Enfin, ce sont surtout les sports, tel le «baseball», qui se prêtent à un contenu américain.

D'autre part, fait non moins remarquable, le partage

entre le total des heures dont le contenu est ou bien «américain», ou bien «québécois» (voir figure XX, p. 122), vient confirmer la supériorité de la première courbe (EU) sur la seconde (QC). En effet, même si le nombre d'heures de diffusion s'accroissent, l'écart entre le contenu «américain» et le contenu «québécois» demeure assez constant au cours des années.

FIGURE XX

Rapport entre le contenu radiophonique  
américain et québécois



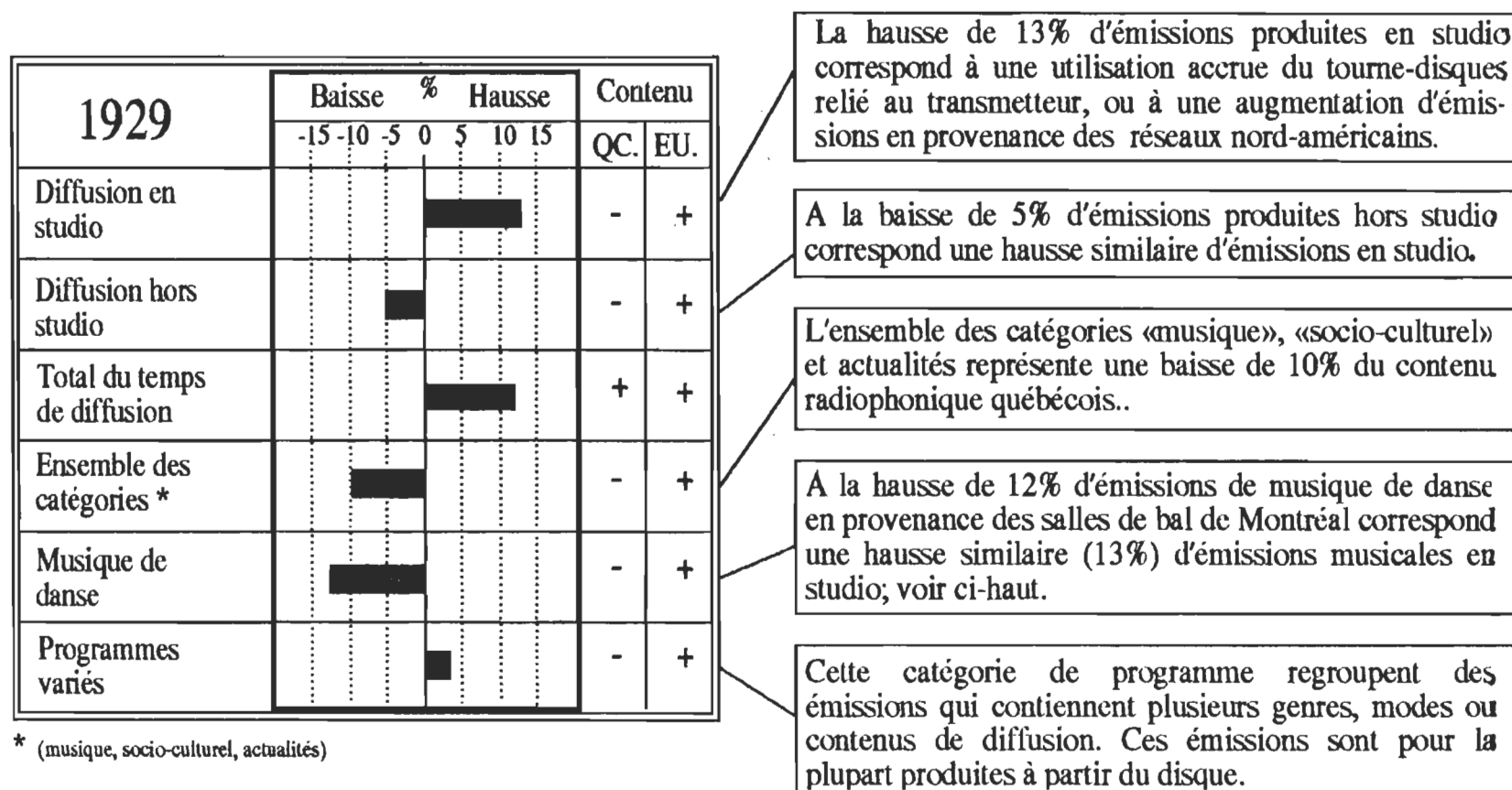
Source: *La Presse*, 1926 à 1930

Finalement, si nous replaçons le rapport américain / québécois dans l'ensemble de la programmation radiophonique des années 1926 à 1929, les données fournies par notre

enquête prennent alors tout leur sens et viennent confirmer notre hypothèse de recherche: à savoir que les techniques du raccordement du disque au transmetteur et l'affiliation du poste CKAC aux réseaux nord-américains à partir de 1929 conditionnent le contenu des émissions radiophoniques diffusées. En effet, la baisse que l'on observe pour l'année 1929 (voir figure XX p. 122) dans la diffusion du contenu radiophonique américain n'est qu'apparente. Elle trouve son explication dans la nouvelle dynamique qui, peu perceptible dans les contenus diffusés, se manifeste dans et par les techniques de communications radiophoniques utilisées. La figure XXI (voir p. 124) se veut une illustration non seulement de la justesse de notre hypothèse de recherche, mais du phénomène radiophonique lui-même qui pénètre alors la culture traditionnelle québécoise au cours des années vingt.

En effet, la hausse de 13% que nous remarquons dans la catégorie «diffusion en studio» (voir figure XXI, p. 124) au profit d'un contenu américain (EU) s'explique par l'utilisation d'une nouvelle technologie: la diffusion au moyen du disque ou du raccordement aux réseaux nord-américains. Effectivement, cette hausse découle de la facilité avec laquelle le poste CKAC peut à partir de 1929 brancher son émetteur sur une console de contrôle permettant ainsi l'alternance entre le microphone, le tourne-disque et les lignes téléphoniques. A cet égard la figure VII (voir p. 59) prend

**FIGURE XXI**  
**Synthèse des contenus américains / québécois**



elle aussi une signification toute particulière. Elle indique que la baisse de diffusion de la musique classique (diffusée au moyen d'orchestres en studio), se fait au profit d'une hausse de la musique variée, diffusée soit à partir du disque, soit en provenance des réseaux nord-américains. Par ailleurs, cette hausse de «diffusion en studio» correspond aussi à la chute de 13% des diffusions de la musique de danse (voir figure XXI, p. 124) à partir des salles de bal de la métropole. En somme, les contenus des programmes de CKAC en 1929 sont modulés par un certain nombre de facteurs dont les principaux sont: les techniques de diffusion, les ressources financières de la station et la réglementation sur la radiodiffusion qui pointe à l'horizon avec la parution du Rapport de la Commission Aird. Enfin, si nous regroupons nos trois catégories (musique, socio-culturel, actualités), nous observons une baisse générale de 10% pour ces catégories, et ce malgré une hausse de 12% du temps total de diffusion. Autrement dit, la différence entre le temps total de diffusion et le temps occupé par les trois catégories se retrouve dans une «autre» catégorie, qui contient une variété de contenus au gré des techniques et du raccordement au réseau CBS. Ces programmes n'apparaissent pas non plus dans les textes-horaires de La Presse. Ils semblent relever de la spontanéité des besoins du moment.

Ainsi l'identité canadienne est en péril. Du sud monte

un américanisme qui menace l'avenir de la radiophonie au Canada. La modernité que représente en effet au cours des années vingt la radiodiffusion crée inévitablement des mutations et des ajustements dans la société canadienne. Les pratiques d'écoute ne se sont pas pour autant modifiées de façon radicale. Etait-il possible qu'il en fût autrement? Soutenue par un système commercial et industriel puissant, la culture américaine rayonnait déjà outre-frontières depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La radio n'a fait qu'accentuer le phénomène, avant que certains contrôles mis en place par l'Etat canadien ne viennent le ralentir. La tradition et la modernité se sont encore, par la radio, confondues: l'une et l'autre masquant à leur façon le transfert des techniques et des savoirs faire qui, à cause de leurs rôles spécifiques, ont néanmoins changé les sensibilités sensorielles.

\* \* \*

### 3. Les changements de sensibilité

Tous les média affectent les sens et par le fait même les individus et les sociétés qui les utilisent. Dans son environnement normal, l'homme maintient un certain équilibre entre ses sensibilités qui sont sollicitées par des stimulations diverses. Celles-ci sont cependant inscrites dans les

habitudes culturelles. Leurs éléments spécialisés s'adressent à l'une ou à l'autre des fonctions physiques et psychiques spécifiques de l'homme, selon des modes hautement différenciés. L'utilisation de média ou d'un ensemble de média peut avec la pratique entraîner en quelque sorte un déséquilibre dans le rapport de sens qui, à la longue, se rééquilibre à nouveau. L'action d'un nouveau médium comme la radio, agissant sur plus d'une personne, déséquilibre le rapport de sens au sein d'une culture donnée. Cette modification est toutefois proportionnelle à l'intensité de l'action du nouveau médium.

En ce sens, les vibrations du haut-parleur de la radio excitent les détecteurs sensoriels des Québécois. Aux rythmes syncopés du jazz et de la musique de danse américaine s'ajoutent les airs traditionnels de la «gigue» et les rythmes du folklore français<sup>22</sup>. Autrement dit, la radio facilite l'accès à la culture radiophonique américaine et aux traditions musicales du pays. L'auditeur peut, grâce à la radio, synthoniser plusieurs stations et choisir le

---

22. Voici quelques exemples, parmi les rares émissions de folklore diffusées entre 1926 et 1930, tirés du journal La Presse: «Concert de folklore» (20 mars 1926, p. 24), «Concert parc Jeanne-Mance» (3 juillet 1926, p. 52), «Concert parc Lafontaine» (10 juillet 1926, p. 54), «Emission Conrad Gauthier» (26 février 1927, p. 54), «Festival de folklore ville de Québec» (21 mai 1927, p. 71), «Les artistes Alfred Lamoureux» (11 février 1928, p. 58), «Conrad Gauthier» (11 février 1928, p. 58), «Concert pour enfants» (22 juin 1929, p. 49).

contenu qu'il désire. En quelque sorte, les détenteurs du pouvoir de la culture écrite sont dépossédés du contrôle exclusif des contenus dans le monde de la diffusion de la culture.

Les programmes de CKAC entre 1926 et 1930 reflètent aussi des tendances qui sont au goût du jour. Pour garder ses auditeurs le poste doit en effet mettre à l'horaire, des émissions qui répondent aux attentes tantôt de la culture élitiste, tantôt de la culture populaire. En somme, le poste CKAC ne semble pas cibler de clientèles particulières. Sa programmation ressemble au modèle utilisé aux États-Unis.

Dans la boîte de Pandore, l'Oncle Sam a de tout: de la musique qui élève l'âme, du jazz qui chatouille les pieds, des divertissements pour les gens moroses, des soporifiques pour ceux qui souffrent d'insomnie, des onguents pour les cors et les rhumatismes, des recettes de beauté et de cuisine, des légendes mystiques, des contes bleus, des histoires de «gangsters», des sermons sur l'ascétisme et des causeries sur le nudisme, des cours de morale et des leçons sur le «birth control»<sup>23</sup>.

Les perceptions émotives des Québécois et, par conséquent leurs imaginaires radiophoniques, sont donc fréquemment sollicités par la mosaïque culturelle américaine. Synthoniser une station de radio, à l'époque, consiste à se

---

23. Lucien Desbiens, «L'Infiltration américaine par la radio», Notre Américanisation, p. 165.



brancher sur la station la plus forte en puissance de transmission, ou encore scruter l'univers «hertzien», afin d'obtenir une réception aussi claire que possible, exempte de crépitements ou de «criage» d'interférences. Les radiophiles de l'époque mettent le cap sur une galaxie où la sonorité les libère du champ traditionnel des contrôles sociaux.

De fait, les vibrations électriques de l'émetteur radiophonique établissent et maintiennent des liens avec les perceptions, les intuitions et les préoccupations cognitives des auditeurs. Ainsi, comme nous avons cherché à le démontrer, l'importance du contenu musical américain dans la musique populaire et de danse correspond certainement à une demande qui ne relève probablement pas seulement de la clientèle anglophone de la station CKAC. Les cendrillons des campagnes comme celles des villes rêvent en synthonisant la radio. Sur les airs de danse du «Programme Dow» ou de l'«Heure Columbia», elles s'imaginent être dans les bras du prince charmant! Pour tout dire, les héros du jour voyagent sur les ondes, ou à bord du dirigeable R-100<sup>24</sup>. Par ailleurs, quelles images font naître chez les enfants les causeries de «l'Oncle Bill»? Quel rôle a joué sur les Mozart en herbe et dans l'âme des jeunes musiciens, la

---

24. La venue du dirigeable R-100 en 1930 fut un événement très important, qui donna lieu à une émission transmise à bord de la nacelle au-dessus de Montréal.

musique classique, les opéras et les opérettes qui étaient joués à la radio, à une époque où la métropole québécoise ne possédait pas encore d'orchestre symphonique? La radio offre donc en instantané, dans l'environnement culturel, une forme de divertissements que les classes populaires ne peuvent s'offrir autrement. La technique nouvelle ouvre encore à la culture bien d'autres avenues.

D'autre part, la nouvelle technologie invite les «patenteux», ces explorateurs de l'imaginaire technologique, autrefois limités à la mécanique et à l'électricité, à ouvrir les portes du merveilleux monde des électrons et de leur force magique. Les journaux et les revues populaires expliquent pour leur part les techniques du nouveau médium<sup>25</sup>. Combien de familles québécoises ont d'ailleurs eu leur génie, leur magicien de la lanterne sonore, qui ont recyclé une boîte de cigares en récepteur à cristal? Des techniques traditionnelles du transport de l'information à celles plus autonomes du sans-fil (TSF), le champ des possibilités imaginaires et créatrices s'est donc ouvert jusqu'à l'infini. D'autres y songent et imaginent déjà la boîte

---

25. Durant les années vingt, période qui correspond au début de la station de CKAC, La Presse offre une série d'articles sur la radio. Voir, «Le radio, Les merveilles du sans-fil», La Presse 5 mai 1922, p. 1,7. Les plans détaillés de construction de postes récepteurs peu coûteux font aussi partie des pages sur la radio: «Comment construire un appareil à quatre lampes, très efficace», La Presse, 31 Juillet 1926, p. 51.

sonore à images. En définitive, tous ceux qui sont moins portés sur la «patente» peuvent s'offrir à un prix abordable une source de divertissements qui, tout en brisant la monotonie des soirées et des solitudes, leur donne dans la chaleur de leur foyer l'accès à une culture différente.

\* \* \*

La modernité, qu'incarnent la radiophonie et le transfert culturel, ne représente pas en soi une révolution dans la culture. Elle produit néanmoins une évolution dans les structures sociales et mentales d'une société. De fait, culture et développement technologique vont de pair, quoique les techniques se développent souvent indépendamment et parfois même au détriment des besoins culturels. La technique crée -- et c'est le cas de la radiodiffusion -- ses propres gadgets (le baladeur) qui s'implantent par la pratique dans les cultures. La radiodiffusion ne s'est donc pas imposée au Canada. Elle s'est intégrée dans le paysage culturel canadien parce qu'elle répondait à un ou plusieurs besoins. En ce sens, elle a sans doute été un apport positif au développement politique et culturel du pays. Mais avec elle, l'américanisation du Canada est apparue encore plus réelle, et donc plus dangereuse.

## CONCLUSION

Techniquement, on est loin aujourd'hui du cornet acoustique, ou encore du récepteur radiophonique à cristal qui faisait la joie de nos parents. Et pourtant, la configuration typique de la radiophonie de CKAC à la fin des années vingt est tout à fait semblable au modèle moderne d'intégration et de juxtaposition des techniques de radiodiffusion. Ainsi le changement ne se produit pas toujours de la même façon: tantôt, il s'apparente à une lente évolution, tantôt il prend l'allure d'une véritable mutation. C'est précisément le cas de la diffusion de la musique au cours des années vingt; à la lourdeur des diffusions par les orchestres fut substituée la rapidité d'un nouveau médium, le disque, que l'on réussit à brancher au transmetteur. La radiodiffusion, en devenant ainsi plus moderne et plus économique, peut se permettre de jeter un regard sur les contenus culturels étrangers. Conséquemment, elle ouvre les frontières psychologiques entre des sociétés. Mais ce faisant, elle entraîne aussi dans son sillage bien des changements. Les idées et les pratiques culturelles en

place sont particulièrement menacées par la dissémination de l'information et des connaissances qui se répandent plus facilement dans l'espace culturel des sociétés. Ce qui s'appelle alors tradition est confrontée à une modernité, et dans le cas qui nous préoccupe, à une modernité acoustique, qui disqualifie des siècles de pratiques et de savoir faire. Avec la radio, l'information culturelle n'est plus réservée à la classe dirigeante. Agissant à la fois directement et indirectement sur l'ensemble du champ «hertzien», les techniques de radiodiffusion rejoignent l'individu dans son univers mental le plus intime. Au Québec, comme ailleurs, l'avènement de la radio marque donc au cours des années vingt un tournant dans la diffusion de la culture.

C'est à partir d'une enquête sur la programmation du poste CKAC parue dans La Presse entre les années 1926 et 1930, que nous avons voulu, pour notre part, évaluer l'impact de cette radio, nouveau médium, sur la culture québécoise. Notre recherche nous a permis de découvrir que des contenus culturels américains étaient diffusés par le poste montréalais. Elle nous a également permis de saisir que la radio, dans ses effets sur l'imaginaire sensoriel de l'auditeur, fait de celui-ci non seulement un utilisateur de la radio, mais le transforme pour ainsi dire en contenu médiatique. En effet, de même qu'au plan du transfert culturel, le contenu exogène impose sa marque sur celui qui

l'accueille (ou le refuse), allant parfois jusqu'à le changer culturellement; de même, au plan de la réception sensorielle, l'auditeur, par le biais de l'imaginaire radiophonique, devient en quelque sorte le contenu du médium. A cet égard, d'autres études sur les contenus radiophoniques nord-américains, dont nous n'avons touché qu'une infime partie, devraient se révéler riches en informations socio-culturelles de toutes sortes. Qualifiés d'«ère de maturité», par Bernard Montigny, les débuts (1920-1928) de la radio vont faire place à un extraordinaire développement technologique qui influencera par le fait même la diffusion des produits médiatiques dès lors de plus en plus variés.

\*

Les contenus radiophoniques de CKAC, pour les samedis compris entre 1926 et 1930, reflètent une programmation qui s'apparente en partie à celle de nos voisins du sud. La part la plus importante du temps d'antenne de la station montréalaise est non seulement consacrée à la musique, mais près de la moitié de ses diffusions musicales se composent de musique américaine, plus particulièrement de musique de danse, de «jazz» et de «blues». Cette politique de diffusion est pratique courante à CKAC, et ce avant même son affiliation au réseau américain CBS en 1929. Une telle politique signifie aussi que la musique américaine était

familière à l'oreille d'un certain nombre d'auditeurs qui avaient déjà sans doute été sensibilisés à cette culture musicale, soit par les voyages, soit par le disque, soit encore par le cinéma. La musique classique occupe l'autre partie de la programmation musicale de CKAC. On y entend des airs classiques, des opéras et des opérettes interprétés par des artistes de renommée internationale ou locale. Toutes ces émissions musicales constituent, en tout ou en partie, des transferts radiophoniques qui viennent modifier le paysage culturel québécois.

De fait, le nombre grandissant d'amateurs de radio et l'intensité croissante de l'action des stations radiophoniques nord-américaines provoquent un changement dans les mentalités. Conséquemment, un sentiment d'insécurité va se répandre dans la société canadienne. La pénétration de l'impérialisme culturel américain, par le biais de l'affiliation de certaines stations canadiennes aux réseaux CBS et NBC, ne laisse pas en effet indifférents les nationalistes canadiens. Autrement dit, la pénétration culturelle et territoriale des ondes canadiennes par la radio américaine est l'élément majeur qui provoque au cours des années vingt un clivage d'opinions dans la société canadienne. Il s'ensuit une crise profonde, la première crise canadienne de la radio, qui trouvera son aboutissement dans la création en 1928 de la Commission royale d'enquête sur la radiodiffusion

(Commission Aird). Deux discours idéo-économiques s'affrontent alors: celui des tenants de la «radio publique», modèle de radio principalement défendu par la bourgeoisie nationaliste; celui des partisans de la «radio privée», soutenu par la bourgeoisie d'affaires, qui prône le modèle radiophonique américain.

\*

Le développement rapide de la radio n'est pas non plus sans provoquer des bouleversements dans les modes de circulation de la culture et de l'information. Par la force des choses, un amalgame de traditionnel et de modernisme tend à s'installer, au point que les circuits traditionnels du transport de la culture canadienne, pensons entre autres aux journaux, côtoient quotidiennement les apports techniques de la T.S.F., du disque, du téléphone et, bien sûr, de la radio. Un tel bouleversement, qui met en évidence la force économique et culturelle des Etats-Unis dans le domaine de la radiophonie, soulève il va sans dire maintes inquiétudes chez les Canadiens. Plus d'un, voit dans la radio -- une invention canadienne -- un moyen d'affirmer l'autonomie politique et culturelle du Canada. Mais voilà que cette radio devient pour ainsi dire l'instrument de leur assimilation dans le «melting pot» américain! En un mot, l'impérialisme américain n'est pas seulement à la frontière cana-



dienne, attendant qu'on lui dise d'entrer. Il passe magiquement le 45<sup>e</sup> parallèle grâce aux ondes électromagnétiques que seuls certains obstacles géographiques ou climatiques arrivent parfois à ralentir. Un compromis doit donc être trouvé entre les Canadiens eux-mêmes, c'est-à-dire entre les partisans de la nationalisation des ondes et les tenants de la libre entreprise radiophonique. Avec le recul, il est possible de voir dans la publication du «Rapport de la Commission Aird sur la radio canadienne», et surtout dans le modèle de radio qui s'ensuivit, le compromis qui devait être une réponse non seulement à l'envahissement des ondes canadiennes par la radio américaine, mais aussi une réponse à l'arrimage de la tradition à la modernité radiophonique.

Deux grandes conclusions se dégagent donc de notre recherche. La première porte sur la diffusion du contenu radiophonique américain au Québec. Il ressort clairement de notre enquête que cette diffusion était une pratique courante avant même l'affiliation du poste CKAC au réseau CBS. Notre deuxième conclusion, sorte de corollaire de la première, se rapporte à la technique de diffusion de cette culture musicale américaine. C'est effectivement le disque -- ou la musique sur disque -- qui donne à la radio sa capacité d'irradier à un coût économique extrêmement intéressant, une culture musicale exogène qui plaît aux oreilles de la population. C'est sensiblement pour les mêmes motifs

que l'affiliation aux réseaux américains devient si populaire à la fin des années vingt. Or, malgré les recommandations de la «Commission Aird», le phénomène continuera à se répandre au début des années trente. En effet, c'est durant cette décennie que se développent d'autres créneaux de diffusion: celui de la nouvelle et des grands reportages radiophoniques, de même que des dramatiques qui ne tardent pas à faire partie de la programmation régulière des stations québécoises. Les créations originales d'auteurs, celles entre autres de Robert Choquette et de Claude-Henri Grignon, seront diffusées principalement par Radio-Canada, tandis que les adaptations américaines, comme «Nazaire et Barnabé» se retrouveront à l'horaire de la station privée de CKAC. Or, quels effets ces différents types de contenus, tantôt purement québécois, tantôt purement américains, tantôt adaptés de variétés théâtrales de nos voisins du sud, ont eu sur l'environnement culturel des Québécois de la première moitié du XXe siècle? Voilà une question qui mériterait à elle seule une autre enquête historique!

Ce que nous avons néanmoins voulu pour notre part démontrer, c'est que l'hybridation de nouvelles et d'anciennes techniques a créé au cours des années vingt un nouveau médium, la radio. Ses immenses possibilités de communication captent alors inévitablement l'attention et l'imagination de toutes les classes sociales. Plus encore, cette

radio se dote d'un pouvoir inédit: son message unidirectionnel s'adresse à tous. Dès lors, elle devient le véhicule par excellence du changement social: elle fait subir à la culture écrite ce que celle-ci, avec l'invention de l'imprimerie, avait elle même fait subir à la culture orale: un vieillissement forcé!

En résumé, et comme nous l'avons décrit et analysé tout au long de notre mémoire, les impacts de la radiodiffusion sur la société canadienne et québécoise sont multiples. Ils vont des changements dans les modes de vie, de production, de mise en marché de la culture artistique et marchande aux changements dans les mentalités, dans les sensibilités et dans les politiques. Autrement dit, la radio met en oeuvre une foule de processus d'où émerge une trajectoire globale de transformations sociales. Les programmes offerts par la station CKAC de Montréal reflètent à cet égard un contenu moderne: moitié classique, moitié populaire, cette programmation représente manifestement pour le petit peuple un transfert de culture vers une autre. Si les émissions de musique de danse et de musique populaire marquent le ton, les émissions d'«actualités» et «socioculturelles», tout en favorisant un contenu culturel endogène, donnent également lieu à une diffusion étrangère aux auditeurs. Enfin, pour l'ensemble des Québécois, les émissions de CKAC, produites en studio ou par l'entremise des réseaux nord-américains,

sont presque toujours une source d'acculturation. C'est pourquoi d'ailleurs elles déplaisent aux élites -- cléricales ou bourgeoises -- qui entendent conserver leur emprise sur les mentalités.

\*

Par la modernité de sa technologie, la radio renvoie par la force des choses à la célèbre métaphore «du village global» de McLuhan. Cette métaphore est même devenue aujourd'hui le cliché virtuel de l'«intelligentsia» écologique qui entend intervenir dans les domaines les plus divers du social, de l'économie ou du culturel. Que ce soit, en effet, en termes de rapports sociaux, de conflits régionaux, de libre échange entre le Canada et les Etats-Unis, de «perestroïka», de spectacles mondiaux pour la faim dans le monde, ou encore en termes de diffusion de l'information sous un mode analogique ou numérique, les média sont en liens directs avec les systèmes de communication du village global. Aussitôt que se produit un événement «médiatisable», l'oeil et l'oreille médiatiques captent les images et les sons du spectacle de la vie, et les transmettent aux techniques réticulaires de la diffusion mondiale. De la câblodiffusion aux satellites, l'information est restituée en images, tantôt sur écran géant, tantôt sur téléviseur miniature, tantôt encore sous forme de sonorités diffusées

par les radios du monde. Du baladeur au poste récepteur digital succéderont bientôt la radio interactive et, sans doute, un nouvel «ordre mondial communicationnel»!

Aujourd'hui, comme à l'époque des débuts de la radio, la culture de la modernité emprunte toujours un chaînage de média qui en facilite l'accès. Ainsi les techniques récentes de la «micro-miniaturisation» des circuits électriques et de la numérisation des signaux permettent déjà une manipulation de l'atome informationnel. Comprimant le «hardware» en une interface d'intégration de média, ces nouvelles techniques donnent accès à des données que les techniques précédentes ne permettaient pas de décoder. Cette juxtaposition et cette concomitance de média permettent une haute définition tant au point de vue de la perception que celui de l'analyse. En passant des techniques de diffusion radiophonique à celles des images du vidéo-clip, le médium devient lui-même média et en même temps message. La technique est utilisée, parce qu'elle est efficace. A l'échelle historique cependant, toute technique se fond dans l'ensemble technologique dont dispose une société. Mais à cause de son efficacité, la technique peut aussi noyer la société elle-même, comme elle peut, dans un contexte moins mercantile, rendre également de grands services. A l'époque de la naissance de la radio canadienne, les véhicules technologiques de diffusion de l'information donnaient accès

à la culture américaine. Aujourd'hui l'accès est planétaire.

## BIBLIOGRAPHIE

### I- SOURCES

#### 1- Journaux dépouillés

La Presse (Montréal) janvier 1926 - décembre 1930.

Pour notre corpus principal, nous avons utilisé les pages de la chronique «La radio» décrivant les programmes diffusés dans la région de Montréal de même que ceux en provenance des Etats-Unis. De fait, La Presse diffuse dès le début des années vingt, la programmation des stations américaines et ce plusieurs années avant l'entrée en onde de la station CKAC. Cette documentation représente en fait, 260 jours de programmation de la chronique «Le radio» pour les années de 1926 à 1930. Une vingtaine d'articles sur la Commission Aird et d'intérêt général parus dans La Presse ont également été retenus pour les besoins de notre recherche. Enfin, un certain nombre d'articles à caractère technique complètent les informations recueillies dans le journal, ce qui représente sommairement près de 300 documents.

Le Devoir (Montréal) janvier 1926 - décembre 1930

Nous avons recueilli dans la page horaire de ce journal une documentation qui complète celle de La Presse. Une série de 20 articles sur les techniques de la radio et de commentaires sur les émissions de l'époque, du chroniqueur radiophonique Marc Oni, font aussi partie de nos sources. Enfin, quinze autres articles portant sur la Commission Aird nous ont permis d'analyser les positions du Devoir vis-à-vis de La Presse.

Terre de Chez-nous (Montréal) janvier 1931 - décembre 1934.

Nous avons retenu principalement les grilles horaires sur les cours et émissions d'information à caractère rural diffusés sur les ondes de CKAC. En fait, le journal de l'UCC publie intégralement la plupart des textes des causeries portant sur la l'agriculture diffusées sur les ondes de CKAC. On y retrouve les horaires détaillés des causeries et

des cours radiodiffusés.

Scientific American, 1924-1928.

Cette revue contient une foule d'articles concernant les développements des techniques radiophoniques. Le contenu de ces articles scientifiques ont fait ressortir l'importance des recherches américaines dans les techniques de diffusion et de réception. La publicité de la revue dénote l'intérêt et la force de l'industrie américaine dans le domaine.

2- Rapports et documents d'archives

«Rapport de la Commission royale sur la radiodiffusion» (Canada), Ottawa, Imprimeur du Roi, 1929, 30 p. (Commission Aird).

Institut Canadien d'éducation aux Adultes (ICEA), «Les Politiques canadiennes en matière de radiodiffusion», dans Mémoire au Comité sur la Radiodiffusion, Montréal, 1965, chap. I-II, p. 7-22.

RADIO-CANADA. «Culture, radiodiffusion et identité canadienne», mémoire, Mars 1981, 50 p.

3. Archives sur CKAC

\*Lalonde, Phil, +Ckac (station de radio). Archives littéraires, Centre de documentation en études québécoises, U.Q.T.R., microfilm +ARL.M.0041.A17.

II- INSTRUMENTS DE TRAVAIL

1- Répertoires

KINKLE, R. D., The Complete Encyclopedia of Popular Music and Jazz, New-York, Roger D. Kinkle, 1974, 270 p.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, Le Québec agricole 1932, Gouvernement du Québec, Statistiques agricoles de la Province de Québec, 1933, 83 p. Ce document renferme des cartes des comtés, l'étendu des cultures et un inventaire de l'organisation des fermes. Dans cette dernière section, se retrouvent des statistiques sur le nombre de récepteurs radiophoniques dans les fermes du Québec.



## 2- Mémoires et thèses sur la radiodiffusion

LAFLAMME, Carole, «Le Développement de la politique canadienne en matière de radiodiffusion», Montréal, UQAM, M.A.(Département de Sociologie), 1979, 212 p.

MONTIGNY, Bernard, «Les Débuts de la Radio à Montréal et le Poste C.K.A.C.», Montréal, Université de Montréal, M.A. (Département d'histoire), 1979, 130 p.  
ROUSSEAU, Carmen, «Les Débuts de la radio abitibienne 1939-1957», Trois-Rivières, U.Q.T.R., M.A.(Etudes québécoises), 1982, 149 p.

## 3- Dictionnaires et guides généraux

DUMONT, Jacques. et coll., La Communication et les mass média, Verviers (Belgique), Marabout Université, Les dictionnaires Marabout Université, 1973, 758 p.

KIENTZ, Albert, Pour analyser les média, Montréal Bruxelles, Aujourd'hui HMH, Maison Mame, 1971, 175 p.

## III- ETUDES

### 1- Etudes générales sur la radio

BRENOT, Paul, A la conquête des ondes: la T.S.F., Paris, Librairie Plon, 1929, 149 p.

HUTH, Arno, La Radiodiffusion puissance mondiale, New-York, Arno Press Co., 1972, 514 p.

MATRAS, Jean-Jacques, Radiodiffusion et télévision, Paris, P.U.F., (Coll. «Que sais-je?», no 760), 1958, 128 p.

PAQUET, Jean-N., La Radio et ses inventeurs, Sherbrooke, Editions Naaman, 1980, 128 p.

PRADALIE, Roger, L'Art radiophonique, Paris, P.U.F. (Coll. «Que sais-je?», no 504), 1951, 128 p.

### 2- Etudes sur l'histoire de la radio au Canada et au Québec

ALLARD, T.J., Straight up: Private Broadcasting in

Canada (1918-1958), Ottawa, Canadian Communications Foundation, 1979, 280 p.

BAULU, Roger, CKAC: une histoire d'amour, Montréal, Stanké, 1982, 175 p.

CORDIER, Stéphane, La Radio reflet de notre temps, Paris, Les Editions Inter-Nationales, 1950, 138 p.

ELLIS, David, La Radiodiffusion canadienne, Objectifs et réalités 1928-1968, Ottawa, ministère des Communications, 1979, 94 p.

HALLMAN, E.S., Broadcasting in Canada, Don Mills, General Publishing Co. Ltd, 1977, 90 p.

MALLOCH, Kati, Broadcasting in Canada, Montréal, McGill University [s.d.], 54 p.

PAGE, Pierre et Renée LEGRIS, Répertoire des oeuvres de la littérature radiophonique québécoise, 1930-1970, Montréal, Editions Fides, 1975, 826 p.

PEERS, Frank W., The Politics of Canadian Broadcasting 1920-1960, Toronto, University of Toronto Press, 1973, 466 p.

PROULX, Gilles, L'Aventure de la radio au Québec, Montréal, Editions La Presse, 1979, 144 p.

-----, La Radio d'hier à aujourd'hui, Québec, Libre Expression, 1986, 187 p.

SHEA, Albert, Broadcasting: the Canadian Way, Montréal, Harvest House, 1963, 130 p.

TOOGOOD, Alexander F., Broadcasting in Canada: Aspect of Regulation and Control, Ohio, The Ohio State University, 1969, 379 p.

WEIR, Austin E., The Struggle for National Broadcasting in Canada, Toronto, Mc Clelland and Stewart, 1965, 477 p.

### 3- Etudes sur le phénomène des communications

BARTHES, Roland et coll., La Communication audiovisuelle, Sherbrooke, Editions Paulines, (Coll. «Le Point»),

1969, 319 p.

BAUDRILLARD, Jean, Pour une critique de l'économie politique du signe, Paris, Editions Gallimard (Coll. «Tell»), 1972, 274 p.

De CECCATTY, Max, Conversations cellulaires et communications humaines, Paris, Seuil, 1991, 247 p.

DE FLEUR, Melvin et coll., Théories of Mass Communication, New York, Longman, 1975, 288 p.

ESCARPIT, R., Théorie général de l'information et de la communication, Paris, Librairie Hachette, 1976, 218 p.

INNIS, H. A., The Bias of Communication, Toronto, University of Toronto Press, 1964, 226 p.

-----, Empire and Communication, Toronto, University of Toronto Press, 1972, 184 p.

LEGENDRE, Paul, La Radio puissance sociale, Québec, Institut littéraire de Québec, 1951, 235 p.

LEWIN, Kurt, Psychologie dynamique, Paris, P.U.F., 1967, 296 p.

Mc LUHAN, Marshall, Pour comprendre les média, Montréal, Editions H.M.H. (Coll. «Constantes»), 1968, 392 p.

-----, La Galaxie de Gutemberg, Montréal, HMH, 1967, 428 p.

-----, D'oeil à oreille, Traduction de Derrick de Kerckhove. Montréal, HMH, 1977, 166 p.

MOLES, Abraham A., Sociodynamique de la culture, Paris et La Haye, Editions Mouton et Cie, 1971, 342 p.

-----, Psychologie de l'espace, Tournai (Belgique), Casterman, 1972, 163 p.

-----, Art et ordinateur, Paris, Bluson, 1990, 318 p.

RIVARD, Reynald, Le Processus de la communication humaine. Université du Québec à Trois-Rivières, 1982 101 p. (Notes de cours)

----- «Vers un modèle du processus de la communication humaine», dans Guy Begin, et Joshi Purushottam, Psychologie sociale, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, p. 187-223.

RUBEN, Brent, General Systems Theory and Human Communication, Rochelle Park, N.J., Hayden Book Co., 1975, 259 p.

RUESCH, Jurgen et Gregory BATESON, Communication. The Social Matrix of Psychiatry, New York, Norton & Co., 1968, 314 p.

SCHAEFFER, Pierre, Machines à communiquer. 1. Genèse des simulacres, Paris, Seuil, 1970, 315 p.

----- Machines à communiquer. 2. Pouvoir et communication, Paris, Seuil, 1972, 318 p.

SCHERER, R., Structure et fondement de la communication humaine. Essai critique sur les théories contemporaines de la communication, Paris, Sedes, 1970, 200 p.

#### 4- Etudes sur le phénomène culturel

DUMONT, Fernand, Le Sort de la culture, Montréal, L'Exagone 1987, 333 p.

FOURNIER, Marcel, L'Entrée dans la modernité, Science, culture et société au Québec, Montréal, Editions Saint-Martin, 1986, 240 p.

HALL, Edward T., La Dimension cachée, Paris, Seuil, 1971, 256 p.

-----, Le Langage silencieux, Paris, Seuil, 1973, 223 p.

----- Au-delà de la culture, Paris, Seuil, 1979, 234 p.

LAMONDE, Yvan, L'Avènement de la modernité culturelle au Québec, Québec, IQRC, 1986, 319 p.

LAVOIE, E., «La Constitution d'une modernité culturelle populaire dans les média au Québec (1900-1950)», dans L'Avènement de la modernité culturelle au Québec, Québec, IQRC, 1986, p. 253-298.

LANCTOT, Gustave, Les Canadiens français et leurs voisins du Sud, Montréal Editions Bernard Valiquette, 1941, 332 p.

ROUSSEAU, Guildo, L'Image des Etats-Unis dans la littérature Québécoise (1775-1930), Sherbrooke, Editions Naaman, 1981, 365 p.

WATZLAWICK, Paul, Le Langage du changement, Paris, Seuil, 1980, 184 p.

-----, La Réalité de la réalité, Paris, Seuil, 1978, 240 p.

#### IV- ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX

AMYOT, Guy, «Le Conditionnement culturel; les média entraînant l'uniformisation de mode de pensée», Québec Science, vol. 13, no 6, février 1975, p. 10.

BASTIDE, Roger, «Acculturation», Encyclopaedia Universalis, vol. 1, Paris, 1985, p. 104-109.

BAUDRILLARD, Jean, «Modernité», Encyclopaedia Universalis, vol. 15, Paris, 1985, p. 553.

BRAND, Paul, «The Twentieth Century Bible: Listening to the Radio in Montreal, 1924-39», The Register, 1-2 (Mars 1980) vol. 2, p. 109.

CANUEL, Alain, «La Présence de l'impérialisme dans les débuts de la radiophonie au Canada 1900-1928», Journal of Canadian Studies, vol. 20, no 4 Hiver 1985-86, p. 45-59.

DESBIENS, Lucien, «L'Infiltration américaine par la radio», dans la Revue Dominicaine, no 1, mars 1936, réédité dans Notre Americanisation, Montréal, L'oeuvre de presse dominicaine, 1937, p. 161-182.

DUNTON, Davidson, «The Response to Cultural Penetration», Proceedings of the Academy of Political Science, 1976, 32(2), p 63-74. ( Dialog file 38: America: history & life- 63-88/iss25a2 no 500230 16a-03035)

EDWARDS, Frederick et James A. Cowan, «Does Canada Want

Government Radio?», MacLean's Magazine, 1er mai 1930, p. 8-9, 36, 38, 40, 42.

ESPAGNE, Michel et Michaël Werner, «La construction d'une référence culturelle allemande en France genèse et histoire (1750-1914)», Annales. Economies. Sociétés. Constitutions, vol. 42, no 4, juillet-août 1987, p. 969-992.

LAVOIE, E., «L'Evolution de la radio au Canada français avant 1940», dans Recherches Sociographiques, vol. XII, no 1, Janvier-avril 1971, p. 17-49.

MAISTRE, Gilbert, «L'Influence de la radio et de la télévision américaine au Canada», Recherches Sociographiques, vol. XII, no 1, janvier-avril 1971, p. 51-115.

MATTELART, Armand, «Technology, Culture, and Communication: Research and Policy Priorities in France», Journal of Communication, summer 1983, p. 59-73.

Mc LUHAN, Marshall «Inside on the Outside, or The Space Out American», Journal of Communication, vol. 25, no 4, automne 1976, p. 46.

MORIN, Edgar, «Culture de masse», Encyclopaedia Universalis, vol. 5, Paris, 1968, p. 228-232.

#### V- TRAVAUX SUR LA CYBERNETIQUE

BRUNEL, Louis, Des machines et des hommes, (Série dossier de Québec Science), Dossier 1978, 175 p.

COUFFIGNAL, Louis, La Cybernétique, Paris, P.U.F., (Coll. «Que sais-je?», no 638), 1966, 128 p.

DAVID, Aurel, La Cybernétique et l'humain, Paris, Gallimard, 1967, 185 p.

GRENIIEWSKI, Henryk, Cybernétique sans mathématiques. Traduction de l'anglais par Mrs J. Whisttingham. Paris, Gauthier-Villars, 1965, 131 p.

SCHELLENS, J.-J., et coll., Le Dossier de la cybernétique, Verviers, (Belgique), Gerard et Co., 1968, 316 p.

WIENER, Norbert, Cybernétique et société, Paris, Union générale d'éditions, (Col. «10-18», no 569-570), 1971, 511 p.

#### VI- TRAVAUX DIVERS

BATESON, Gregory, Vers une écologie de l'esprit I, Paris, Seuil, 1977, 284 p.

MCLUHAN, Marshall, The Medium is the Massage, Disque Columbia stéréo CS-9501.

NICOLIS, Grégoire et Ilya Prigogine, Exploring complexity. An introduction, New York, W.H. Freeman, 1989, 313 p.

PENZIAS, Arno, Ideas and Information, Managing in a high-tech world, New York, W.W. Norton & Co. 1989, 224 p.

# ANNEXE I

**TABLEAU II**  
**Nombre de licences émises pour l'obtention d'un postes récepteur**  
**(1923-1940)**

Année	Licences sur les récepteurs
1923	9 954
1924	31 609
1925	91 996
1926	134 486
1927	215 650
1928	268 420
1929	297 398
1930	424 146
1931	523 100
1932	598 358
1933	761 288
1934	707 625
1935	812 335
1936	862 109
1937	1 038 500
1938	1 104 207
1939	1 223 502
1940	1 347 157

Période couverte  
par notre mémoire.

Période de la crise  
économique des  
années trente.

**Source:** Frank W. Peers *The Politics of Canadian Broadcasting 1920-1951*, p. 18.



## ANNEXE II

### LA RADIODIFFUSION AU CANADA<sup>1</sup>.

1900

23 décembre. Reginald Aubrey Fessenden transmet la voix humaine entre deux tours hautes de 50 pieds et distantes d'un mille.

1901

Guglielmo Marconi transmet des signaux transatlantiques de télégraphie sans fil, de Cornwall (Angleterre), à Terre-Neuve. C'est aussi à compter de 1901 que les marins du monde cessent d'utiliser les pigeons voyageurs pour leurs communications et commencent à faire appel à la communication sans fil.

1902

Marconi, titulaire d'un permis du gouvernement d'Ottawa, installe une station TSF à Glace Bay, en Nouvelle-Ecosse.

1905

Le gouvernement fédéral adopte la première loi sur la TSF.

1906

24 décembre. Reginald Aubrey Fessenden transmet la première émission radiophonique vocale et musicale au monde.

---

1. Cette chronologie des principaux événements sur la radiodiffusion se compose d'informations provenant de plusieurs sources. La plus grande partie provient de Gilles Proulx, L'Aventure de la radio, Montréal, Les Editions La Presse, 1979, p. 133-135. Les journaux Le Devoir, La Presse et le Montreal Daily Star ont également été consultés.

1910

13 janvier. Enrico-Caruso prête son concours à une émission radiophonique, depuis le Metropolitan Opera. Sa voix est entendue, grâce à des casques d'écoute, par de nombreux journalistes installés dans des édifices adjacents à l'opéra.

C'est, par ailleurs, au cours de la même année qu'on commence à commercialiser la radio. La compagnie Marconi se lance dans la fabrication d'appareils, même si, à ce moment-là, la communication sans fil est surtout utilisée par les navires. Il n'est donc pas question, en 1910, de faire appel à la radio comme moyen de divertissement et d'information.

1913

Adoption de la loi du radiotélégraphe par le gouvernement canadien.

1918

La «Marconi Wireless Co.» entreprend ses premières expériences de diffusion depuis ses studios expérimentaux de la rue Williams, à Montréal. En novembre de la même année, le petit poste XWA devient le premier poste au monde à diffuser régulièrement une programmation.

1919

Le gouvernement du Canada délivre son premier permis de diffusion à la station XWA de Marconi à Montréal qui deviendra, avant la fin de l'année, CFCF. Irradiation de la première émission canadienne de radio.

1922

CKAC devient la première station radiophonique de langue française en Amérique du Nord.

C'est aussi au cours de cette même année que débute la fabrication des boîtes à musique, dont 11 millions sont vendues aux Etats-Unis. L'année suivante, ce chiffre atteint 22 millions. La radio prend une dimension industrielle. Par ailleurs, on recense au cours de cette année plus de 200 stations radiophoniques aux Etats-Unis et au Canada. C'est également au cours de cette même année qu'on entendit les premiers bulletins de nouvelles aux Etats-Unis. Ce service est offert grâce à la collaboration de certains journaux qui sont loin de se douter que ces postes deviendraient un jour leurs plus importants concurrents.

1923

Le Canadien National inaugure un service de radiodiffusion à Montréal et installe des appareils récepteurs dans ses wagons.

1926

Fondation de l'Association canadienne des radiodiffuseurs (ACR).

Création du réseau américain NBC par David Sarnoff. Vingt-quatre postes en font partie.

1927

Première émission nationale de radio.

1er juillet. Les ondes canadiennes, par l'intermédiaire du premier réseau radiophonique du CN, relie le pays d'est en ouest.

1928

Fondation de la Commission royale d'enquête sur la radiodiffusion (Commission Aird), qui dépose son rapport l'année suivante.

Les journaux viennent de réaliser que les postes de radio sont de sérieux concurrents. Les grandes agences de presse américaines refusent leurs services aux stations radiophoniques qui doivent mettre sur pied leur propre réseau de correspondants. Suivra ensuite le «Biltmore Agreement».

1929

Dépôt le 11 septembre du Rapport Aird.

1930

Fondation de la Ligue canadienne de la radio (Canadian Radio League) pour supporter les conclusions du Rapport Aird.  
CHLP-Montréal obtient un permis de diffusion.

1931

Premier conflit de juridiction avec les provinces à propos de la radiodiffusion.

1932

Le gouvernement fédéral adopte, le 26 mai, sa loi canadienne de la radiodiffusion, qui prévoit, comme le suggérait le Rapport Aird, l'établissement de la Commission de la radiodiffusion canadienne (CRC).

Création du Réseau transcanadien(RTT), via le réseau téléphonique Bell

1933

La Commission de la radiodiffusion canadienne se porte acquéreur des installations radiophoniques du Canadien National.

Modification de la loi de la CRC.

1936

2 novembre. La Société Radio-Canada est créée et prend en main les installations du CRC.

C'est également durant l'année 1936 que l'agence «United Press», qui deviendra plus tard la «United Press International» (UPI), offre un service aux stations de radio. Les nouvelles sont spécialement rédigées pour les postes intéressés.

1939

C'est en ce début de la guerre que la radio atteint sa pleine réalisation en tant que moyen d'information. Le journalisme radiophonique est créé grâce au travail des correspondants de guerre engagés par les stations radiophoniques.

1941

Le 1er janvier. Inauguration officielle du service de nouvelles de Radio-Canada.

C'est au cours de cette même année qu'on mettra en vigueur la convention nord-américaine sur la radiodiffusion régionale selon les accords de La Havane. Accord sur la radiodiffusion régionale en Amérique du Nord.

Mort de Louis Francoeur, le speaker le plus connu de la radio québécoise de l'époque.

1943

Lancement de la célèbre série «Radio-Carabin», une émission de variétés à laquelle participent surtout des étudiants universitaires.

1945

25 février. Inauguration officielle du Service international de Radio-Canada.

12 décembre. La station anglaise CJAD est sur les ondes.

1946

3 novembre. Inauguration de la station CKVL, de Verdun.

Première station «FM» de Radio-Canada, à Montréal et à Toronto.

1949

Première politique fédérale en matière de télévision. Création de la Commission Massey.

1951

Dépôt du rapport de la Commission Massey.

1952

Début de la télévision au Canada.

1953

Abolition des permis relatifs aux récepteurs.

1954

Le 14 janvier. Inauguration de la station CJMS de Montréal.

1955

Création de la Commission Fowler.

1957

Déposition du Rapport Fowler qui recommande d'étendre les stations «FM» à travers le pays (Fowler I).

1958

Loi sur la radiodiffusion, création du Bureau des Gouverneurs de la Radio (BGR).

1959

7 décembre. Inauguration du poste anglophone CKGM de Montréal.

1960

Inauguration expérimentale d'un réseau «FM»: Toronto, Ottawa et Montréal.

Le Service du Grand Nord de Radio-Canada commence à envoyer des émissions sur ondes courtes vers les régions du nord canadien.

1961

Création de CTV.

1962

CKLM inaugure ses ondes en novembre, alors que CFMB suivra le 21 décembre.

1965

Dépôt du Rapport II de la Commission Fowler.

1966

Novembre. Ouverture officielle, sur le site de l'Exposition universelle de Montréal, du centre international de la radiodiffusion, exploité par la Société Radio-Canada.

Livre blanc sur la radiodiffusion.

1967

CKLM-Montréal est choisi comme station-mère d'un réseau de postes québécois afin de diffuser, le 24 juillet, les reportages de la visite du général de Gaulle au Québec.

1969

Septembre. Inauguration du poste CFGL-FM.

1970

5 octobre. Début de la crise d'octobre. Les stations CKLM et CKAC sont alors engagées dans une vive concurrence.

1973

Le CRTC annonce des modifications au règlement sur le contenu canadien pour les postes privés de radio. On exige alors une plus grande diffusion de disques «made in Canada». De ce fait, 65 pour cent des émissions musicales des postes du Québec deviennent des émissions d'expression française.

5 décembre. Le premier ministre Pierre E. Trudeau inaugure la Maison Radio-Canada à Montréal.

1975

Janvier. Le CRTC propose une nouvelle politique concernant les émissions «FM». On insiste sur la diffusion de programmations plus régionales. Aussi recommande-t-on la recherche et l'épanouissement de talents régionaux.